U d'/of OTTAWA
39003001095420

Nov 19/69

Universitas
BIBLIOTHECA
Ottaviensis

Ex libris
Petri Legua

LETTRES

DE

NINON DE LENCLOS

NINON DE LENCLOS

MRT

LETTRES

DE

NINON DE LENCLOS

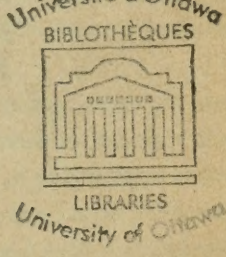
PRÉCÉDÉES DE

MÉMOIRES SUR SA VIE

PAR A. BRET

NOUVELLE ÉDITION

SOIGNEUSEMENT REVUE ET CORRIGÉE



PARIS

LIBRAIRIE GARNIER FRÈRES

6, RUE DES SAINTS-PÈRES, 6

DC
130
.L5
A4
1920

ENVOI DES MÉMOIRES

A M. Lant de Damm...

Vous êtes obéi, Monsieur : je donne enfin au public ce que mes recherches ont pu m'apprendre de la célèbre Mlle *de Lenclos*. Ce n'était pas simplement une femme galante que j'avais à peindre, comme peuvent se l'imaginer quelques gens, à qui le siècle dernier est absolument inconnu ; j'avais à faire le portrait d'une femme inimitable en tout, qui voulut être homme aussitôt qu'elle sut penser, et qui, sous le règne merveilleux de Louis XIV, fixa les yeux des adorateurs du mérite distingué.

Dans le cours d'une vie de quatre-vingt-dix ans, elle a vu son pays se renouveler et changer plus d'une fois de goût, sans qu'elle ait jamais cessé d'être de celui de tout le monde, sans être jamais différente d'elle-même, et sans ressembler à personne. Elle eût été dans tous les âges, et chez tous les peuples policés, ce qu'elle fut à Paris, parce qu'elle ne dut à l'in-

constance des modes aucune des grâces et des qualités solides qui formèrent son caractère.

Nous possédons parmi nous des personnes respectables, qui ne prononcent le nom de Mlle *de Lenclos* qu'avec admiration. Le bonheur de l'avoir vue et d'avoir vécu avec elle, excite encore leurs larmes sur la perte qu'ils en ont faite. Vous le savez, Monsieur, j'ai désespéré cent fois d'esquisser un portrait qui demanderait le pinceau le plus délicat et le plus sûr : cent fois vous m'avez rappelé à l'ouvrage ; et quels qu'aient été vos secours, et ceux des personnes dont j'ai suivi les conseils et les lumières, je n'ai sans doute de véritable excuse en vous obéissant, que dans l'estime singulière que j'ai toujours eue moi-même pour cette femme philosophe, et surtout dans la crainte que quelqu'un, moins bien guidé que moi, ne lui fît encore plus de tort, en ne peignant que ses faiblesses.

L'antiquité qui vous est si bien connue, Monsieur, n'offre aucune femme célèbre dont la comparaison ne soit injurieuse à Mlle *de Lenclos*. *Leontium*, dont on lui a quelquefois donné le nom, vous paraîtra, comme à moi, peu digne de cet honneur, par le mauvais usage qu'elle fit de son esprit. Elle osa écrire contre l'illustre *Théophraste* ; ce qui fit naître un proverbe rapporté par *Pline*, dont le sens était qu'il ne restait plus qu'à s'aller pendre, puisque les plus habiles gens

étaient exposés à de tels affronts. Mlle *de Lenclos* n'avilit jamais son esprit. Elle eut le cœur faible, je ne craindrai pas de le dire ; elle avait pris de bonne heure là-dessus des principes qui devaient égarer cette partie de l'âme que les sens entraînent et séduisent trop aisément : mais qu'il est rare que le penchant le plus vif au plaisir, ne conduise pas à la perte de toutes les vertus ! *Le moindre défaut des femmes galantes*, dit M. *de La Rochefoucauld*, *est la galanterie.*

Je donne à Mlle *de Lenclos*, dans la plus grande partie de ses Mémoires, le nom de *Ninon*, qu'il paraît que ses amis, au moins, lui donnèrent assez généralement dans sa jeunesse (1) ; mais dont on n'osa plus l'appeler, lorsqu'ayant moins de faiblesse, elle devint le philosophe le plus aimable qu'ait jamais eu la nation française.

Il y a peu de mérite à rassembler des faits ; il y en aurait eu à les peindre et à les lier ensemble : cela était prodigieusement difficile, et je crains bien de n'avoir fait que de vains efforts. Il s'agissait de mettre le public en état de connaître le cœur et l'esprit de Mlle *de Lenclos*, et pour cela il était indécent de

(1) Mme de Sévigné ne l'appelle que Ninon dans ses premières Lettres ; elle la nomme Mlle de Lenclos dans une de celles qu'on vient d'imprimer : elle est de 1696, temps auquel Mlle de Lenclos avait quatre-vingt-un ans.

feindre. Ce n'est point une apologie, ce n'est point une satire, et moins encore un roman, que j'ai eu dessein d'écrire J'ai bien besoin, Monsieur, qu'on se souvienne que je ne donne cet ouvrage que comme des Mémoires pour servir à une histoire plus étendue de mon héroïne.

Il m'est essentiel d'ajouter encore que je n'ai point prétendu proposer Mlle *de Lenclos* pour un modèle. (Eh ! à quoi cela servirait-il ?) Je rapporte sa Morale, sa Philosophie, ses actions, comme des faits. Le lecteur peut en juger sur ces principes: je n'en ai point eu d'autres que ceux qu'exigeait ma qualité d'historien. La maxime d'*Horace* (1), dont un anonyme (2) a voulu effrayer celui qui entreprendrait l'histoire de Mlle *de Lenclos*, me serait injustement appliquée : n'omettre aucun fait de la vie d'un conquérant, ce n'est pas brûler, comme lui, du désir de ravager la terre.

J'ai l'honneur d'être très-respectueusement,
Monsieur,
Votre très-humble et très-obéissant serviteur,
BRET.

(1) Qualem commendes etiam atque etiam aspice, ne mox incutiant aliena tibi peccata pudorem.

(2) Voyez la Préface qui est à la tête des Lettres sur l'éducation des Princes.

ENVOI DES LETTRES

A MADAME ***

Je vous envoie, Madame, les Lettres de feu Mlle de Lenclos au marquis de Sévigné; et quelle que soit ma soumission à vos moindres volontés, je ne puis vous le dissimuler, ce n'est pas sans effort que je me détermine à vous confier ce recueil. Si vous faites attention que c'est l'unique ouvrage qui nous reste d'une femme aussi célèbre par la supériorité de son génie que par les charmes de sa personne, vous sentirez aisément combien l'avantage d'être le seul possesseur de ce manuscrit, augmente encore son prix à mes yeux : aussi compté-je beaucoup sur la reconnaissance qu'exige de vous un si grand sacrifice. Au surplus, puisse la lecture que vous ferez de ces lettres, ne rien diminuer de l'idée avantageuse que vous en avez prise, et que nous en donne l'abbé de Châteauneuf dans son Dialogue sur la musique des an

ciens! Il désigne Mlle de Lenclos sous le nom de *Leontium*; et dans l'éloge qu'il en fait, il n'oublie pas son talent pour le style épistolaire.

« Les lettres de *Leontium*, dit-il, après avoir blâmé » l'affectation de celles de Balzac et de Voiture, ont » toujours également plu, parce que ce sont des let- » tres. Quoique le tour en soit singulier, et qu'elles » soient remplies de morale, et toutes brillantes » d'esprit, elles n'ont rien de recherché. Comme la » morale y est toujours assaisonnée par l'enjouement, » et que l'esprit ne s'y montre que sous les appa- » rences d'une imagination libre et naturelle, elles » ne diffèrent en rien de sa conversation, et il est » impossible de ne pas sentir qu'en écrivant à ses » amis, elle croit elle-même leur parler. »

C'est à vous, Madame, à juger si ce que je vous envoie répond à ce que vous venez de lire, et si cet éloge n'est pas l'ouvrage d'un juge prévenu. La seule grâce que j'ose vous demander, Madame, c'est de vous souvenir de la promesse que vous m'avez faite de ne communiquer à personne les lettres que je vous confie. Ceux qui pourraient les lire, n'auraient peut-être pas pour les négligences que se permet une femme, toute l'indulgence qui lui est due. Qui pourrait d'ailleurs, dans le siècle où nous sommes, s'amuser de cette lecture? On n'y trouverait, ni portraits malins, ni obscénités, ni irréligions; et, si l'on

en croit bien des gens, il n'y a guère que ce genre d'ouvrages qui puisse plaire aujourd'hui.

Mlle de Lenclos écrit du cœur, de l'amour, et des femmes. Quelle matière! et qui pouvait mieux qu'elle la développer? Avec la tournure d'esprit qu'elle avait, elle n'a pu voir les hommes sans les étudier et sans les connaître. Vous savez comme moi, par ce qu'en ont dit les auteurs de son temps, qu'elle ne recevait chez elle que les plus aimables gens de la cour. Les hommes les plus illustres par leurs talents recherchaient son commerce et son amitié; ils profitaient même, sans rougir, de ses conseils.

« La maison de Mlle de Lenclos, cette célèbre Ni-
» non, était le rendez-vous de ce que la cour et la
» ville avaient de gens polis et estimables par leur
» esprit. Les mères les plus vertueuses briguaient
» pour leurs fils, qui étaient dans le monde, l'avan-
» tage d'être admis dans une société aimable qu'on
» regardait comme le centre de la bonne compagnie
» L'abbé Gedoyn n'eut qu'à s'y montrer pour y être
» goûté, et il y acquit des amis qui s'intéressèrent
» vivement à sa réputation et à sa fortune (1). »

En un mot, tous les auteurs qui en ont parlé nous apprennent qu'elle avait dans l'esprit autant d'agrément que de solidité. C'était une philosophe, mais

(1) Voyez la Vie de M. l'abbé Gedoyn, à la tête de ses Œuvres diverses, imprimées en 1745.

une philosophe aimable. « Elle joint, dit l'abbé de Châ-
» teauneuf, toutes les vertus de notre sexe aux grâces
» du sien, en dépit duquel elle s'est mise au rang
» des hommes illustres. »

Le portrait qu'en fait Saint-Évremond dans une des lettres qu'il lui écrit, achève cet éloge; il le termine par ces vers :

« L'indulgente et sage Nature
» A formé l'âme de Ninon,
» De la volupté d'Épicure
» Et de la vertu de Caton. »

Je ne vous citerai plus qu'un trait de l'abbé de Châteauneuf, pour achever de vous donner une idée juste de cette fille célèbre; c'est celui où il parle de la façon dont elle pensait sur l'amour et sur l'amitié.

Vous connaîtrez, par la lecture de ses lettres, de quelle importance est cette dernière citation.

« Comme le premier usage qu'elle a fait de sa rai-
» son, dit-il, a été de s'affranchir des erreurs vul-
» gaires, on ne peut pas être plus éloigné qu'elle l'est
» de l'erreur insensée de ceux qui, sous le nom de
» belle passion, voudraient presque ériger l'amour
» en vertu; l'amour, qu'elle n'a jamais pris que pour
» ce qu'il est, pour un goût fondé sur les sens, pour
» un sentiment aveugle, qui ne suppose aucun mé-

» rite dans l'objet qui le fait naître, ni ne l'engage à
» aucune reconnaissance; en un mot, pour un ca-
» price dont la durée ne dépend point de nous, sujet
» au dégoût et au repentir. Ce qui semblait lui don-
» ner encore plus de droit de le traiter ainsi, c'est
» qu'elle réservait toute son estime et toute sa con-
» fiance pour l'amitié qui lui a toujours paru une
» liaison respectable, et dans laquelle elle ne s'est
» jamais permis ni légèreté, ni refroidissement, jus-
» qu'à faire avouer à ses amants qu'ils n'avaient
» point de rivaux plus à craindre que ses amis. »

Il serait sans doute dans l'ordre que je vous fisse part de ce que j'ai pu recueillir des anecdotes de la vie de mon auteur; mais c'est un morceau d'histoire galante, réservé à une plume plus digne et plus capable de le traiter que la mienne. Lisez donc, Madame; et si ce que je vous envoie vous amuse, je me ferai un grand plaisir de vous communiquer ce qui me reste de ces lettres.

J'ai l'honneur d'être, etc.

DAMOURS.

MÉMOIRES

SUR LA VIE

DE NINON DE LENCLOS

La naissance de Ninon (1) ne fut point obscure. M. de Lenclos, son père, vécut toujours dans la meilleure compagnie de son temps. On sait d'ailleurs que Mlle de Lenclos était de la famille des *Abra de Raconis;* et une pareille alliance prouve assez que ceux qui en ont fait un joueur de luth, se sont trompés, prenant un de ses talents pour sa véritable profession.

Ninon fut le seul fruit de ce mariage. Mme de Lenclos, en mère prudente et chrétienne, tâcha d'inspirer de bonne heure à sa fille les sentiments de piété dont elle était pénétrée. M. de Lenclos, au contraire, voulut en faire une fille aimable, et graver dans son jeune cœur les impressions d'une philosophie que

(1) En 1615.

ses mœurs et sa façon de penser lui faisaient regarder comme la véritable sagesse. Quels contrastes ! quels combats dans l'esprit de la jeune élève ! On sait trop pour quel parti l'humanité se décide en pareil cas : Ninon apprit presque en naissant à prononcer les mots de plaisir et de probité. Son père sut habilement proportionner ses leçons aux degrés d'intelligence qu'elle acquérait avec l'âge. Ils ne pouvaient être plus prompts, puisqu'à douze ans elle avait déja dévoré Montaigne et Charon, son grave imitateur. Combien ne devaient pas se fortifier les conseils de son père, par les écrits du premier de ces auteurs, qu'elle fit profession d'aimer toute sa vie.

C'était en vain que Mme de Lenclos voulait lui faire partager les saints exercices auxquels elle avait consacré ses jours. Ninon, jusque dans les temples mêmes, substituait aux livres saints qu'on lui donnait, des lectures plus conformes à l'éducation qu'elle recevait de son père. Nous avons peut-être, dès notre plus tendre enfance, un cœur ouvert à l'idée des passions et des sentiments, dont il doit se remplir un jour. M. de Lenclos persuadait seul ce qu'il voulait ; eh ! quels avantages n'avait-il pas pour séduire une âme si bien parée par la nature !

Ninon commença à entrer dans le monde dans un temps où la France était en proie à mille troubles qui la déchiraient au dedans et au dehors. Des jours

si orageux semblaient devoir éloigner les plaisirs de la capitale. Ils y dominaient cependant malgré les fureurs de la guerre, et sous le règne du monarque le plus religieux.

C'était surtout au *Marais* que les plus célèbres voluptueux avaient fixé leur séjour, ou du moins c'était là qu'ils se rassemblaient presque tous. Loin du tumulte et du fracas que l'indigence, sous le nom d'industrie, causait au sein de la ville, on s'occupait, dans ce quartier charmant, de ce qui pouvait contribuer aux agréments de la vie. C'était là que les uns avec une fortune considérable, les autres avec une imagination délicate, un esprit aisé et naturel, tous avec un cœur ami des plaisirs, jouissaient du sort le plus heureux. Le courtisan, le guerrier, l'homme de lettres, y devenaient philosophes, et de cette philosophie commode et tranquille, dont le système a sa source dans les besoins et les désirs du cœur humain.

M. de Lenclos avait conduit de très-bonne heure sa fille dans ces sociétés choisies, dont elle fit bientôt tous les charmes. On n'y avait point encore vu tant de grâces unies à tant d'esprit, à tant de goût. Ninon, d'une taille élégante et parfaite, avec le teint d'un blanc à éblouir, de grands yeux noirs, où régnaient à la fois la décence et l'amour, la raison et la volupté; elle avait les dents, la bouche, le sourire

admirables, un air de tête noble sans orgueil, une physionomie ouverte, tendre et touchante, un son de voix intéressant, de beaux bras, de belles mains, des grâces dans tous ses mouvements, dans tous ses gestes : Ninon enfin était belle, et le fut toujours.

Elle joignit à tant d'attraits les talents les plus séducteurs. M. de Lenclos avait communiqué à sa fille celui qu'il avait pour le luth ; instrument alors en crédit. Avant elle on n'en avait pas tiré des sons si flatteurs, des expressions (s'il est permis de le dire) si ingénieuses et si délicates. C'était son âme qui se développait sous les traits divers de l'harmonie ; c'était le sentiment même qui parlait sous ses doigts. Aucune femme ne l'égalait encore dans cette espèce d'amusement, qui exige toutes les grâces et toute la noblesse possibles ; elle passa pour la plus grande danseuse de son temps.

La connaissance de plusieurs langues et des meilleurs écrivains de chacune, soutenue d'un esprit vif, éclairé, pénétrant, répandait dans sa conversation une variété brillante, seul préservatif contre l'ennui. Le tact le plus fin pour découvrir les ridicules sous quelques déguisements qu'ils s'offrissent à ses yeux, en bannissait la triste et plate médisance, pour mettre à sa place la plaisanterie et l'enjouement le plus délicat.

La vérité d'un caractère doux, facile et toujours égal ; une probité aussi éclairée que naturelle, une

âme ferme, un cœur tendre et fidèle à l'amitié, lui donnèrent jusqu'à sa mort des amis idolâtres de son mérite, autant que ses amants l'étaient de sa beauté. La constante assiduité des premiers prouve également que le chef-d'œuvre de la nature est l'assemblage des qualités essentielles et des vertus solides avec les charmes d'une femme aimable, et que Ninon fut ce chef-d'œuvre si rare et si digne de notre estime.

Quelle misanthropie pourrait effacer ses vertus par le nombre de ses faiblesses? Ninon pouvait-elle résister à l'amour qu'elle dut inspirer à tous ceux qui la connurent?

Parmi tous les amants que donna d'abord à Ninon l'éclat de sa beauté, le jeune comte de Coligny (1) fut

(1) Gaspard de Coligny, duc de Chatillon, marquis d'Andelot, mort lieutenant-général le 7 février 1649, à l'attaque de Charenton.

On lit dans le *Segraisiana*, qu'un M. de Saint-Étienne passait pour avoir eu les premières faveurs de Ninon : mais M. de Saint-Évremond, son ami de tous les temps, doit, je pense, en être cru sur ce fait. Voyez ce qu'il est dit dans une Élégie adressée à Ninon même :

Ce beau garçon dont vous fûtes éprise,
Mit en vos mains son aimable franchise;
Il était jeune, il n'avait point senti
Ce que ressent un cœur assujetti :
Et jeune encor, vous ignoriez l'usage
Des mouvements qu'excite un beau visage;
Vous ignoriez la peine et le plaisir
Qu'ont su donner l'amour et le désir.

assez heureux pour se faire remarquer. On le peint charmant pour la figure, et tout concourait à lui faire mériter la préférence que l'amour lui donna sur ses rivaux. Je ne sais si le bonheur de l'amant fut longtemps différé par l'amante, et si les obstacles que devait opposer à leurs désirs la vigilance de Mme de Lenclos, leur coûtèrent beaucoup à surmonter : je ne déguise et n'imagine rien. M. de Coligny fut heureux, voilà la tradition, et sans doute il fut le plus heureux de tous les hommes.

Un fait assez particulier de cette intrigue, qui pour être plus vive ne fut pas plus solide que toutes celles de cette espèce, c'est que Ninon, peu dévote et déjà pleine de cette sécurité, dont sa façon de réfléchir lui fit dans la suite des principes inébranlables, n'épargna rien pour engager son amant à abjurer des erreurs que les préjugés et les forces de l'éducation lui faisaient préférer à la religion dominante de son pays, et qui pouvaient lui faire perdre, par un entêtement déraisonnable, tous les avantages auxquels sa naissance et son mérite personnel devaient le faire aspirer.

Qu'on se présente Ninon à seize ou dix-sept ans, ne respirant que l'amour et le plaisir, faire succéder au langage de sa tendresse des conversations fortes et suivies sur le changement auquel elle voulait le forcer; cette situation est peut-être unique entre

deux amants de cet age. Il faut en convenir; c'était sans doute bien moins le zèle de la bonne cause dont elle était animée, que de l'intérêt de Chatillon. Mais ce motif, quelque humain qu'il paraisse, ne fait-il pas l'éloge de Ninon? Quelle autre femme aurait eu pour le comte cet excès d'attention? c'est une hydre à combattre qu'une erreur de religion. L'amour même résistait à l'amour; et ce ne fut que quelques années après que le comte se résolut à prendre un parti dont tout lui conseillait la nécessité (1).

Soit que Ninon sentît la première quelque refroidissement pour M. de Coligny, soit que ce fût lui qui rompit la chaîne qui semblait les unir si étroitement, leur tendresse dégénéra bientôt en simple amitié; et Ninon fit dès lors sur l'amour les réflexions qui dans la suite décidèrent de sa conduite à cet égard (2).

Dans l'ivresse de leurs désirs, ils s'étaient promis cette constance éternelle dont tous les amants se croient si aisément capables. Cependant ces transports mutuels, ces vives agitations, qui font le bonheur le plus vif, avaient insensiblement perdu de leur activité. Ninon reconnut l'amour à ses effets.

(1) Il abjura en 1643.

(2) V. dans Platon ce que Socrate prétend avoir appris sur l'amour de la fameuse *Dyotime*. Il s'en fallait beaucoup qu'elle eût un grand respect pour cette passion, qu'elle croyait, comme Ninon, être l'idole et l'ouvrage des sens.

Elle ne le vit plus que comme un mouvement aveugle et machinal, que la politique des hommes s'était efforcé d'ennoblir selon les nouvelles règles de bienséance et d'honneur qu'ils s'étaient faites arbitrairement, en s'écartant de leur première simplicité.

Cet amour métaphysique que n'atteignent pas plus les lumières de l'esprit que les sentiments du cœur, lui parut aussi peu réel que ces châteaux enchantés, ces monstres, ces merveilles de la magie, dont nos poëmes et nos romans sont remplis. Elle osa donc arracher à l'amour le masque dont une convention particulière au génie de chaque nation avait voulu couvrir ses véritables traits ; et cette passion si respectable dans les premières idées qu'on nous en donne communément, ne se montra plus à ses yeux que comme la soif et le besoin du plaisir, ou, comme dit l'abbé de Châteauneuf (1), qui l'avait su d'elle-même, *l'amour ne lui parut plus qu'un goût fondé sur les sens, un sentiment aveugle qui ne suppose aucun mérite dans l'objet qui le fait naître, ni ne l'engage à aucune reconnaissance ; en un mot un caprice dont la durée ne dépend pas de nous, et sujet au dégoût et au repentir.*

Le germe philosophique qui perçait déjà dans son

(1) Dialogue sur la musique des anciens. *Paris*, 1723.

âme, ne lui fit trouver rien que de fort naturel dans cette découverte. Il lui parut tout simple qu'une passion, comme l'amour, produisît chez les hommes des effets différents selon les différentes dispositions d'humeurs, de tempérament, d'éducation, d'intérêt, de vanité, de principes ou de circonstances (1), sans qu'au fond elle fût autre chose qu'un désir déguisé, mais ardent, de la possession sans laquelle elle ne subsiste point, et après laquelle elle s'évanouit presque toujours, comme on voit le feu matériel s'éteindre, lorsqu'il manque de nourriture. C'est ainsi que son esprit, aussi hardi que pénétrant, porta de bonne heure, sur toutes les choses de la vie, des jugements que son expérience et sa raison lui confirmèrent ; un préjugé détruit rend la défaite des autres aussi conséquente que facile; et l'âme qui les a surmontés conçoit tout, voit tout dans un jour dangereux pour les connaissances ordinaires.

Le penchant qu'elle avait à réfléchir lui fit porter

(1) L'amour n'est fou que dans les fous, et c'est plutôt alors un vice de l'esprit que du cœur. *Dialogue sur les plaisirs, tom.* 2.

L'amour agit différemment selon la différence des âmes qu'il inspire; il allume dans un naturel doux un feu qui l'est aussi, comme celui de l'encens qui brûle sur l'autel; mais les âmes violentes sont la proie des flammes les plus terribles. C'est un feu dont le vent des passions augmente l'impétuosité qui monte orgueilleusement, et qui brûle pour la vengeance. *Dryden, voyez les lettres de miss Clarice.*

bientôt ses regards sur le partage inégal des qualités qu'on est convenu d'exiger dans les deux sexes. Elle en vit l'injustice et ne put la soutenir. *Je vois* (dit-elle à ses amis) *qu'on nous a chargées de ce qu'il y a de plus frivole, et que les hommes se sont réservé le droit aux qualités essentielles : de ce moment je me fais homme.* Elle le fit, et fit bien, dit un de nos ingénieux écrivains modernes (1).

Ce n'est donc plus comme une femme soumise à mille chimères, à mille petites décences d'état et d'usage, qu'il faut juger Ninon. Elle n'a plus de morale que celle des plus honnêtes gens de son siècle, et nous ne la verrons pas s'en écarter.

Quelque conformité d'humeur, d'esprit et surtout d'amour du plaisir, lui fit lier connaissance avec la fameuse Marion de Lormes, qui, dans un âge déjà avancé, conservait encore des charmes qui la firent adorer jusqu'à sa mort. Cette femme aimable, que le cardinal de Retz, en homme de sa robe, traite *d'un peu moins qu'une prostituée*, avait su faire excuser les faiblesses de son cœur en faveur de mille autres bonnes qualités. Une heureuse réputation de goût et d'esprit, autant que les grâces de sa figure, l'avaient maintenue parmi les gens sans préjugés dans une considération qu'il est si difficile de conserver avec

(1) V. la fin des confessions du comte de..., seconde édition.

un aussi grand penchant aux plaisirs. Le choix même de ses amants l'avait distinguée très-longtemps des femmes galantes de son siècle. D... fut le seul qu'on lui reprocha. Il est vrai que ce dernier, l'objet de la haine publique, ne pouvait que nuire à la réputation de Marion de Lormes qu'on pouvait soupçonner de ne s'être rendue cette fois qu'à l'intérêt. Ce fut à cet égard surtout que Ninon, son amie, se respecta toujours.

Leurs amis étant presque tous les mêmes, elles devinrent bientôt inséparables. Ce fut successivement chez l'une et chez l'autre que se formèrent ces assemblées illustres où l'on tenait école de l'épicuréisme le plus délicat et le mieux raisonné. Tout ce que la cour avait de plus distingué en lettres, de plus aimable et de plus poli, rechercha l'amitié de ces deux filles célèbres. Les comtes de Miossens, depuis maréchal d'Albret, de Palluau (1), le marquis de Créqui, le commandeur de Souvré, le marquis de Vades, le chevalier de Grammont (2), M. de Toulongeon son frère, Saint-Évremond, le voluptueux Desbarreaux, M. d'Elbène (3), Sarrasin, Boisrobert,

(1) Connu dans la suite sous le nom du maréchal de Clérambaut.

(2) Saint-Evremond et le comte Hamilton l'ont assez fait connaître. La gaieté de son esprit ne s'altéra jamais : il fut vieux à la cour sans être ridicule. M. de Turenne, à ce que dit Ninon, ne voulait vivre que pour le voir vieux.

(3) M. d'Elbène, d'une famille originaire d'Italie, fut un des

Desyvetaux étaient leurs amis les plus zélés. Scarron surtout, dans sa plus vive jeunesse, contribuait beaucoup aux plaisirs de cette voluptueuse assemblée. Le petit collet qu'il portait alors pouvait-il l'empêcher de se livrer à tout l'enjouement de son esprit, puisque l'état le plus cruel, les douleurs les plus aiguës ne purent en venir à bout dans la suite. Sa figure même alors était assez bien (1), et peu de gens étaient plus désirés que lui.

Cette société de gens aimables avait vu le bonheur du comte de Coligny, sans ressentir cette basse envie que fait naître l'excès de l'amour-propre. Mais ils virent avec plaisir que Ninon, faite pour penser solidement et sans inégalité, ne serait pas susceptible de ces passions éternelles qui ne laissent aucune espérance de succéder à l'amant préféré. Ninon, même après sa première rupture, leur déclara hautement

plus illustres épicuriens de son temps. Il était accablé de créanciers qu'il reconduisait jusqu'à la porte du Luxembourg où on lui avait donné un logement. Sa femme et lui s'étaient apportés en dot plus de quatre-vingts procès. C'était un homme fort singulier; *il était passionné dans le poëme épique, et par là grand ami de Desmarets : il vint un jour me trouver* (dit Ménage) *et me pria très-instamment de lui accorder une grâce, et cette grâce était que je fisse un poëme épique.* Saint-Évremond l'appelait le *Cunctator*, à ce que dit Ninon, qui, dans une de ses lettres, nous apprend qu'il mourut à l'hôpital en 168...

(1) *Quand je songe* (dit-il dans un épître à Marigny) *que j'étais né assez bien fait pour mériter les respects des Boisroberts de mon temps.*

qu'elle était bien sûre que les règles et les devoirs de l'amour étaient égaux entre les deux sexes ; que sur ce chapitre il ne fallait pas en attendre plus d'elle que du commun des hommes. et qu'elle réservait la constance et la fidélité dont elle était capable pour un sentiment plus pur : pour l'amitié, qui, tout le temps de sa vie, la rendit plus célèbre encore que l'amour (1).

La noblesse française commençait à se dépouiller de ses idées romanesques, fruits de la singulière galanterie des règnes précédents. En sorte que le système de Ninon sur l'amour eut moins de peine à paraître raisonnable, et surtout à des gens qu'il flattait de l'espérance de pouvoir réussir à leur tour.

Qu'on n'imagine pas cependant que tous ses amis eussent successivement le droit de lui plaire à titre d'amants. Il est vrai que l'amour, cette passion vive

(1) Dans vos amours on vous trouvait légère,
En amitié toujours sûre et sincère :
Pour vos amants les humeurs de Vénus;
Pour vos amis les solides vertus.
. . . . . .
. . . . . .
Tantôt c'était le naturel d'Hélène,
Ses appétits comme tous ses appas;
Tantôt c'était la probité romaine,
C'était l'honneur, la règle et le compas...

Lettre de Saint-Évremond a Mlle de Lenclos.

et involontaire, ce transport violent, cet égarement, cette ivresse, peut-être cette duperie de l'âme, ne nommait pas toujours les heureux. Mais Ninon consultait presque toujours ce goût délicat de son sexe, qui, dans les moments où le cœur est maître du choix, ne le rend qu'aux grâces de l'art ingénieux de la séduction, à ces talents enchanteurs dont l'attrait fait excuser les faiblesses qu'il entraîne.

Le grand-prieur de Vendôme, épris depuis quelque temps des charmes de Ninon, ne cessait de la persécuter. Amant impétueux, il voyait avec la plus grande douleur qu'elle lui eût préféré les comtes de Miossens et de Palluan. Il s'en plaignit amèrement, et Ninon, loin d'être touchée de ses reproches, écouta les désirs de quelque nouveau rival, et mit par là le comble au désespoir du grand-prieur, qui, dans la fureur injuste où il était, crut devoir se venger par ce moyen, faible, mais trop commune ressource des amants malheureux. Il sortait de chez elle lorsqu'elle aperçut sur sa toilette une espèce de lettre qu'elle ouvrit, et dans laquelle elle lut ce quatrain :

Indigne de mes feux, indigne de mes larmes,
Je renonce sans peine à tes faibles appas,
Mon amour te prêtait des charmes,
Ingrate, que tu n'avais pas.

Ninon était trop sensée pour se sentir outragée des

mar ques d'un dépit si peu raisonnable. Elle crut devoir en plaisanter et se contenter de répondre au grand-prieur par quatre vers sur les rimes qu'il venait d'employer contre elle. La tradition nous les a conservés, les voici :

Insensible à tes feux, insensible à tes larmes,
Je te vois renoncer à mes faibles appas;
Mais si l'amour prête des charmes,
Pourquoi n'en empruntais-tu pas ?

Le plus grand homme qui vécût alors, ne fut guère plus heureux auprès d'elle. Pour la faire succomber, il fallait au moins lui inspirer plus de désirs que de respect et d'admiration. L'abbé de Raconis, son parent, et l'abbé de Boisrobert, son ami, qui tous deux jouaient à peu près le même personnage auprès du cardinal de Richelieu l'avaient souvent entretenu du mérite singulier de Ninon, et l'idée qu'ils lui en donnèrent, lui fit naître l'envie de la voir et de l'entendre. Boisrobert, qui servait à plus d'un usage à son maître, promit de satisfaire sa curiosité.

Rempli des plus vastes projets que ses talents supérieurs et son activité conduisaient toujours à leur but, le Cardinal n'avait jamais renoncé aux amusements de son cœur. Le grand homme suffit à tout. Chaque jour il cultivait le goût qu'il avait pour les lettres, et

chaque jour avait des moments destinés à ses galanteries. Il est vrai (si nous en croyons le cardinal de Retz) que dans l'art de plaire, il était quelquefois moins heureux. C'est peut-être à des âmes d'une trempe plus commune à posséder l'art et les talents frivoles de la séduction.

Ce fut à Rueil (1) que l'intrigant ecclésiastique fit voir à son maître Ninon et son amie, qui, charmées de juger d'un homme qui fixait les yeux de toute l'Europe étonnée, s'étaient prêtées volontiers aux desseins de Boisrobert. Les fêtes les plus galantes et les plus délicieuses furent les suites de cette connaissance. Mais Ninon, ne se laissant point éblouir par la faveur qu'aurait pu attirer sur elle une pareille intrigue, osa se refuser aux soupirs de cet illustre amant.

Piqué de sa résistance, il voulut s'en venger en portant ses hommages à Marion de Lormes, auprès de laquelle une fatalité singulière lui fit trouver des obstacles encore plus forts. Retenue alors par une inclination violente, et qu'elle avait des raisons de tenir secrète, elle lui fit éprouver des difficultés qui ne pouvaient manquer d'irriter un esprit accoutumé à en surmonter de toutes les espèces. Ninon même, à ce qu'on dit, fut engagée à fléchir tant de cruauté,

(1) Maison du Cardinal.

et fut chargée d'offrir à son amie cinquante mille écus qu'elle refusa. Le cardinal de Retz prétend cependant qu'elle consentit enfin à se rendre à cette passion, et qu'elle alla quelquefois rendre des visites au Cardinal, mais presque tout le monde est d'accord que le goût vif qu'elle avait alors pour un jeune conseiller au parlement (1), lui fit dédaigner des offres aussi considérables.

En pareille circonstance, l'homme de génie le plus élevé se comporte comme un homme ordinaire. Le Cardinal cessa tout à coup de voir Marion de Lormes et Ninon, qui ne perdirent pas un ami d'un rang et d'un mérite aussi rare, sans en être fâchées, et sans concevoir encore plus de mépris pour cette passion impétueuse, qui porte le trouble au sein même de l'amitié.

L'état affreux où fut réduit Scarron, fut pour elle un nouveau chagrin. Amie tendre et compatissante, elle ressentit toutes les douleurs de son ami, qui ne l'oublia point dans la liste des gens illustres, auxquels il fit ses burlesques adieux (2), lorsqu'il se fit transpor-

(1) Jacques de la Vallée, sieur Desbarreaux.

(2) Adieu, bien que ne soyez blonde,
Fille dont parle tout le monde,
Charmant objet, belle Ninon ;
La maîtresse d'Agamemnon
N'eut jamais rien de comparable
A tout ce qui vous rend aimable :

ter au faubourg Saint-Germain pour y essayer des bains dont il parle avec une gaieté si peu compatible avec l'excès de ses maux.

De retour au Marais, et presque anéanti par la cruelle paralysie qui ne lui laissait que l'esprit libre, il n'eut d'abord d'autres ressources que de faire porter sa figure contrefaite chez ses connaissances. Mais Ninon, en allant passer des journées entières auprès de lui, attira bientôt dans sa maison tout ce qu'il y avait de plus distingué à la cour et à la ville, et par là rendit au pauvre Scarron le service le plus signalé. Ce n'est pas d'elle (comme on voit) que le fameux chevalier de Grammont avait appris à se brouiller avec ses amis, lorsqu'ils étaient malades.

Scarron n'était pas le seul alors dont ses sociétés ordinaires furent privées. Elle ne voyait plus depuis quelque temps un philosophe, un sectateur de

Était sans voix, était sans luth,
Et mit pourtant les Grecs en rut
De si furieuse manière,
Que ma foi ne s'en fallut guère
Que toût leur camp n'en fût gâté
Par messire Hector irrité ;
Tant est vrai que fille trop belle
N'engendre jamais que querelle ;
De peur qu'il n'en arrive autant,
Tâchez de n'en blesser pas tant,
Et commandez à vos œillades
De faire un peu moins de malades.

Scarron, aveugle au Marais.

la volupté, Desyvetaux enfin (1). Elle savait que quelques affaires domestiques avaient menacé sa fortune de quelque dérangement; et la situation où l'avait pu mettre l'événement qu'elle ignorait, augmentait ses alarmes. Elle résolut d'aller le trouver et de l'arracher au chagrin dont elle le supposait dévoré, malgré la gaieté et la sagesse de son caractère. Ninon se trompait, Desyvetaux était toujours heureux. Qu'on me permette d'écrire ici les raisons singulières qui l'avaient fait renoncer à ses anciens plaisirs et à ses meilleures connaissances.

Cet illustre épicurien trouvant un soir à sa porte une jeune fille évanouie (2), lui fit donner du secours, et la fit entrer chez lui par un simple mouvement d'humanité. Mais dès qu'elle eut repris ses sens et qu'il l'eut examinée, il sentit son cœur intéressé. Elle était jeune et jolie; et revenue à elle-même, elle crut devoir témoigner sa reconnaissance à son bienfaiteur, en jouant sur une harpe qu'elle avait, quelques airs qu'elle accompagna du son de voix le plus séduisant.

Le philosophe, qui avait toujours été en enthousiasme de musique, ne put se défendre de ce dernier attrait; il conçut aussitôt le dessein de finir ses jours

(1) Nicolas Vauquelin, sieur Desyvetaux, mort à Paris en 1648, âgé de quatre-vingts ans.

(2) Elle s'appelait Dupuis, et elle était d'Étampes.

avec l'aimable chanteuse. Il ne lui fut pas bien difficile de déterminer à ce parti une fille, dont la profession était de courir les cabarets des faubourgs de Paris avec un frère ; elle trouva bientôt du plaisir à faire le bonheur d'un homme amoureux à l'excès, et qui, dans une des plus belles maisons du faubourg Saint-Germain, lui faisait partager cette vie voluptueuse et tranquille, qu'il a décrite dans quelques-uns de ses ouvrages (1).

Quoiqu'il eût passé sa vie à la cour, en qualité de gouverneur de M. de Vendôme, et d'instituteur de Louis XIII, il s'était toujours senti un goût dominant pour la retraite. Les descriptions de la vie champêtre, qu'il avait trouvées dans quelques-unes de ses lectures, lui avaient toujours fait préférer ce genre de vie à tous les autres. Ce goût se décida tout à fait avec la jeune Dupuis, qui, se prêtant volontiers à ces idées, s'habilla en bergère de théâtre pour figurer avec son amant qui voulut absolument jouer avec elle le rôle de Coridon à l'âge de soixante-dix ans.

Tantôt mollement couché sur un tapis de verdure, il écoutait les sons enchanteurs que sa bergère tirait de son instrument. Des oiseaux attendris comme lui par la vive expression de cette harmonie, s'échappaient de leur volière, et venaient caresser de leurs

(1) On ne trouve ses poésies que dans des recueils ; elles sont simples et sans élévation.

ailes la harpe de la Dupuis, et bientôt plus enivrés, expirer sur son sein. Cette petite galanterie, à laquelle on les avait élevés, était pour le berger philosophe un spectacle délicieux qui remplissait son cœur de la plus douce ivresse. Il s'imaginait conduire avec elle leurs troupeaux confondus ; leurs conversations n'étaient pour ainsi dire que de tendres églogues : l'attrait du plaisir qu'ils y trouvaient, leur en avait familiarisé les expressions et les idées.

Quelle fut la surprise de Ninon lorsqu'elle trouva *le bon homme* (1) sous le déguisement original de berger, une houlette à la main, la panetière au côté, et le chapeau de paille doublé de taffetas couleur de rose sur la tête (2). Elle imagina d'abord que les chagrins qu'il avait essuyés avaient altéré sa raison, et

(1) C'était le nom qu'elle lui avait toujours donné.

(2) Ah! que ce fameux personnage,
Qui ne connut de lois que celles du bon sens,
Desyvetaux en notre temps,
Pensa d'une manière et plus haute et plus sage,
Jusques à la fin de ses jours
Il porta constamment panetière et houlette:
Et dans les bras de ses amours
Expira mollement au son de la musette.
C'est lui qui par de doux accords,
Pour mieux descendre chez les morts,
Sut se faire une route aisée :
Et sensible aux plaisirs en son dernier soupir,
Fit d'un affreux moment, un moment de plaisir
Qui le mena dans l'Élisée.

Chaulieu, Ep. à l'abbé Courtin.

l'attendrissement allait saisir son cœur, si Desyvetaux, qui s'en aperçut, n'eût dissimulé ce soupçon par la façon dont il lui parla de sa métamorphose. Il est des goûts et des plaisirs qui se justifient aux yeux d'une certaine philosophie, lorsque portant tous les caractères de l'innocence morale, ils n'ont contre eux que la singularité. Eh ! que peuvent avoir nos amusements de moins dangereux, que de ne pas ressembler à ceux auxquels se livre la multitude !

Ninon vit avec plaisir l'aimable compagne de son ami. Sa figure, son esprit, ses talents, l'enchantèrent elle-même ; et Desyvetaux, qui lui avait paru ridicule au premier coup d'œil, ne lui parut plus qu'heureux.

Elle ne fit donc aucun effort pour le ramener à son ancien plan de vie, qu'elle trouvait elle-même en ce moment bien moins aimable que celui qu'il avait embrassé. Que pouvait-elle offrir en effet de séduisant à des personnes qui avaient goûté des plaisirs purs et naturels ! Les vains amusements du monde ne sympathisent qu'avec la dissipation, où l'esprit livré à la séduction passagère de l'art, laisse le cœur vide dès que l'illusion cesse.

La philosophie peu commune de Desyvetaux ne fit faire probablement à Ninon que de pareilles réflexions, puisqu'elle ne cessa point d'être son amie, et qu'au contraire elle vint de temps en temps s'a-

muser du spectacle de leur tendre mascarade que Desyvetaux conserva jusqu'au moment de sa mort. Il la rendit presqu'aussi célèbre que sa vie, en exigeant de la Dupuis qu'elle jouât une sarabande favorite, afin que son âme passât plus délicieusement. (1) Quelle étude apprend à certains hommes à réunir dans leurs cœurs des sentiments si opposés? Comment celui qui vivait pour les plaisirs peut-il ne pas sentir de peine à les quitter? Je ne dois pas oublier d'ajouter qu'il porta, tant qu'il vécut, à son chapeau, un ruban jaune, *pour l'amour*, disait-il, *de la gentille Ninon qui le lui avait donné.*

Il ne doit pas paraître étonnant que Ninon, qui avait eu de pareils maîtres, dès qu'elle avait su penser, se fût livrée à cette philosophie si contraire aux

(1) Socrate dit que les gens de bien doivent imiter les cygnes, qui, pénétrant l'avantage qu'il y a dans la mort, expirent en chantant : *Providentes quid in morte boni sit, cum cantu et voluptate moriuntur*. Brantôme conte l'histoire de la mort de Mlle de Limeul l'aînée, une des filles de la reine, qui a beaucoup de rapport avec celle de Desyveteaux... Quand l'heure de sa fin fut venue (dit-il) elle fit venir à soi son valet qui s'appelait Julien, et savait très-bien jouer du violon : Julien, lui dit-elle, prenez votre violon, et sonnez-moi toujours, jusqu'à ce que vous me voyez morte (car je m'y en vais), *la défaite des Suisses*, et le mieux que vous pourrez; et quand vous serez sur le mot *tout est perdu*, sonnez-le quatre ou cinq fois le plus piteusement que vous pourrez, ce que fait l'autre· et quand ce vint, *tout est perdu*, elle réitéra par deux fois; et se tournant de l'autre côté du chevet, elle dit à ses compagnes : Tout est perdu à ce coup et à bon escient, et ainsi décéda.

principes qu'avait voulu lui inspirer Mme de Lenclos. Depuis longtemps elle ne vivait plus avec cette mère raisonnable, qu'elle aimait cependant autant qu'elle en était aimée. La disparité de sentiments les avait nécessairement désunies; mais la nature ne pouvait perdre aucun de ses droits sur le cœur de Ninon. La maladie sérieuse de sa mère fit éclater cette vérité dans tout Paris.

Mme de Lenclos, séparée de son époux et de sa fille, avait contre l'un et l'autre ces préjugés trop communs aux personnes qui sacrifient tout à leur piété. L'attachement qu'elle connaissait à sa fille pour les choses du monde, faisait naître dans son esprit une idée qu'elle croyait conséquente, quoiqu'elle fût injuste. L'amour de la volupté lui paraissait devoir conduire Ninon à l'oubli de toutes les vertus; et puisque sa fille n'était point dévote, elle la croyait dénaturée.

L'état dangereux dans lequel cette mère se trouva, détruisit bientôt une opinion si peu fondée. Ninon vola près de sa mère, dès qu'elle apprit sa situation : sans devenir encore ennemie du plaisir, elle crut devoir du moins en suspendre la jouissance. Amis, liaisons, sociétés, agrément, tendresse, tout cessa de l'amuser. Des soins alors plus chers à son cœur, firent toute son occupation ; Mme de Lenclos en fut étonnée, et reconnut son erreur. Elle aimait tendre-

ment sa fille, elle s'en vit aimée. Rien ne pouvait prolonger ses jours, puisque ce plaisir ne produisit point cet effet.

Quelque philosophe que fût Ninon, elle ne put soutenir le spectacle d'une mère expirante ; son âme fut déchirée par la douleur. Heureux le cœur dont la philosophie ne touche point à des faiblesses si respectables ! il est vrai que cette mère expirante tint à sa fille, avant de mourir, des discours que son état de langueur rendait pénétrants et capables d'étonner un esprit, dont la sensibilité, la douleur et les veilles avaient ébranlé la fermeté. A peine Mme de Lenclos eut-elle fermé les yeux à la lumière, que sa fille conçut le projet de se retirer du monde (1). L'absence de M. de Lenclos la laissait maîtresse de sa conduite ; et quelques amis qui, malgré ses ordres, parvinrent à lui parler, ne purent la détourner de cette envie. Ninon éperdue, désolée, alla se jeter dans un couvent des faubourgs de Paris, qu'elle regardait alors comme devant être sa dernière demeure (2).

(1) Il y en a que le malheur a rendus dévots par un certain attendrissement, par une piété secrète qu'on a pour soi, assez propre à disposer les hommes à une vie plus religieuse. *Saint-Évremond à M. le duc d'Olonne.*

(2) Puis j'aurais su. . . . . .
. . . . . .
. . . . . .
Ce que l'ont dit du bel et saint exemple

On sait que dans le cœur humain, la douleur la plus vive et la plus légitime s'émousse par le temps. Saint-Évremond et Marion de Lormes surent profiter du calme que reprirent par degrés les sens de leur commune amie. Désespérée de sa résolution, la belle de Lormes comptait peu sur ses efforts ; mais Saint-Évremond connaissait trop le cœur de Ninon pour imaginer que la vie triste qu'elle avait embrassée, pût lui convenir longtemps. C'était déjà beaucoup d'avoir enfin obtenu de la voir, de lui parler. Ce premier pas vers l'amitié lui répondait de ceux qu'elle avait encore à faire. Et tous deux enfin la rendirent au monde qu'elle avait quitté par une espèce de légèreté (disaient-ils) dont elle devait être incapable dans la suite.

Le peu de temps qu'avait duré sa retraite, n'avait pu effacer de son cœur les impressions de la volupté. A peine eut-elle revu ce monde enchanteur, qu'elles se réveillèrent toutes, et qu'elle ne conçut pas com

Que la Ninon donne à tous les mondains,
En se logeant avecque les nonains,
Combien de pleurs la pauvre jouvencelle
A répandus quand sa mère, sans elle,
Cierges brûlants et portant écussons,
Prêtres chantant leurs funèbres chansons,
Voulut aller de linge enveloppée
Servir aux vers d'une franche lippée.

Scarron, épître à Sarrazin.

ment elles avaient pu pendant un temps lui paraître moins vives. L'amour rentra donc dans son âme ; mais l'amour, sans tyrannie, sans troubles et sans ce vain cortége, par qui l'envie d'excuser ses faiblesses le fait suivre ordinairement chez la plupart des femmes (1).

Ce que le retour de Ninon parmi ses amis leur causa de plaisirs, est au-dessus de toute expression ; on ne saurait se peindre assez combien elle devait leur être chère. Les femmes mêmes du plus haut rang ne firent aucune difficulté de se lier avec une fille qui réunissait tant de véritables charmes. L'érudition sèche et stérile était bannie de la société. L'affectation surtout, et cette métaphysique d esprit et de sentiment, dont quelques génies étroits et guindés empoisonnaient alors jusqu'à sa galanterie, s'étaient retirés à l'hôtel de Rambouillet que Bayle appelle *un véritable palais d'honneur* (2). C'était là surtout que le précieux des expressions, l'entortillage des idées, la fadeur des compliments se perfectionnaient tous les jours en dépit de la raison et du bon goût.

(1) L'amour fut-il jamais fait pour être durable?
C'est le feu d'un éclair, un peu solide bien,
C'est un songe enchanteur, un fragile lien,
Qui ne forme et rompt rien qui ne soit raisonnable.

Chaulieu. Ép à l'abbé Courtin.

(2) Mademoiselle de Scudéry a fait, dans son roman de Cyrus, une description de la petite cour de Rambouillet.

Chez Ninon tout était vrai, tout était agréable : il n'était guère possible qu'il ne s'y glissât de temps en temps quelque homme peu fait au ton qui y régnait; mais il était bientôt forcé de s'en éloigner. Le naturel et les grâces simples de la conversation effraient ceux qui n'en sentent pas le mérite, et la société se trouvait à l'unisson. La justesse du discernement, la délicatesse du goût de Ninon, allaient (s'il m'est permis de le dire) se naturaliser chez tous ses amis. Enfin, si ce caractère d'ouverture aimable, de politesse aisée, de probité douce, d'agrément et de goût, qui distinguent aujourd'hui les Français, ne lui dut pas son commencement, on ne peut disconvenir qu'elle ne l'ait porté à la perfection, et qu'elle ne se soit fait une loi de l'inspirer à tous ceux qui jouissaient du plaisir de vivre avec elle.

Quelques engagements qui se succédèrent d'assez près, excitèrent entre deux rivaux une querelle peu commune; elle se trouvait dans un état, dont on rougit lorsqu'il n'est pas le fruit d'un lien respectable et nécessaire à l'ordre établi pour les fortunes. Ninon, enfin, d'amante allait devenir mère. Et soit que la dispute qui survint entre le maréchal d'Estrées et l'abbé Deffiat, sur les droits qu'ils prétendaient tous deux avoir à cet enfant, pût l'amuser, soit qu'en effet elle ne se crût pas assez sûre de sa décision pour la risquer, il est certain qu'elle ne prononça

rien entre eux; et qu'après bien des démêlés ils furent obligés de convenir qu'il ne leur restait point d'autre parti que de décider par le sort à qui ce fruit de l'amour appartiendrait. On apporta trois dés, et la fortune se déclara pour l'enfant, en se refusant à l'abbé Deffiat, qui peut-être aurait moins fait pour son bonheur que le maréchal.

Ninon consentit avec plaisir à céder au maréchal d'Estrées un bien pour lequel il avait témoigné tant d'empressement; elle s'en laissa priver avec joie pour l'abandonner aux soins tendres et vraiment paternels qu'il eut toujours pour lui.

Ce fut au service de la marine que M. le maréchal d'Estrées destina ce premier enfant de Ninon, qui, dans la suite, sous le nom de chevalier de la Bossière, y acquit le grade de capitaine de vaisseau; héritier d'un des talents de sa mère, il eut pour la musique toute la disposition et le goût imaginables. Il finit ses jours à Toulon, il y a trente ans, dans l'âge le plus avancé, mais sans avoir perdu l'attachement décidé qu'il avait eu pour le plaisir. Son cabinet était rempli de toutes sortes d'instruments et des ouvrages des meilleurs maîtres. Tous les musiciens qui, pendant son séjour à Toulon, passaient d'Italie en France, ou qui retournaient en Italie, ne manquaient jamais d'aller descendre chez lui : ils y étaient parfaitement reçus, pourvu qu'ils eussent la complaisance de lui

faire entendre à quel point de perfection ils portaient leurs talents.

Le bonheur dont Ninon vit jouir ce fils tout le temps de sa vie, ne lui permit jamais de se repentir de la faiblesse à laquelle il devait le jour. Heureuse! si dans la suite elle n'eût pas été mère une seconde fois, pour éprouver le plus grand des malheurs.

La mort du cardinal de Richelieu et celle de Louis le Juste avaient changé la face de l'État. Les premières années de la régence ne furent marquées que par les plaisirs d'une cour aimable, et par le bonheur de tous les sujets.

Les Français, aussi naturellement amis des plaisirs que de la gloire, ne s'occupèrent plus qu'à partager leurs cœurs entre ces deux objets.

Aucun amant qui ne servît son roi.
Guerrier aucun qui ne servît sa dame (1)

Quel temps heureux pour Ninon, dont l'âme vive et sensible ne respirait que par la volupté et pour elle. La nature, qui semblait avoir pris plaisir à la former, lui devait ces beaux jours d'abondance et de délices qu'autorisait une douce politique.

Tout goût paraissait inutile,

(1) Stances irrégulières sur les premières années de la régence, par Saint-Évremond, à Mlle de Lenclos.

La douce erreur ne s'appelait point crime ;
Les vices délicats se nommaient des plaisirs (1)

La nation française, devenue plus éclairée sur les agréments de la société, par un commerce moins mystérieux et moins interrompu avec les femmes, et par l'amour et la culture des lettres, jetait les fondements d'une gloire qui, en augmentant les connaissances, les talents et les arts, devait la faire envier et bientôt imiter de tout l'univers. Mais on ne voyait encore que l'aurore de ces jours réservés au plus grand de nos rois.

Ce fut alors que Ninon, environnée de plus en plus de tout ce qu'il y avait d'aimables gens à Paris, ne vit plus qu'un bonheur véritable à faire des heureux; mais sans intérêt, sans bassesse, et comme dit M. de Voltaire dans son temple du goût:

Avec cet art, cette délicatesse
Qui rend la moins fière beauté
Respectable dans sa faiblesse.

Ce qui doit faire concevoir dans Ninon ce mérite supérieur qui la distingue de toutes les femmes, c'est qu'entraînée par l'ivresse de son cœur au milieu du torrent de ses faiblesses, elle ne perdit jamais le goût de ces plaisirs moins vifs, mais plus chers à la raison.

(1) *Ibidem.*

Tendre pour ses amants, exacte aux bienséances, toujours fidèle à ses amis, ses moments, ses plaisirs, ses soins, ses attentions, son cœur, se partageaient entre eux : l'amant le plus aimable n'eut jamais le droit injuste de la posséder tout entière. Et (si nous en croyons *l'abbé de Châteauneuf*) *ses amants n'avaient point de rivaux plus à craindre que ses amis.*

Le marquis de Sévigné, qui, par un goût trop naturel aux hommes, n'avait pas trouvé dans une femme assez belle, pleine d'esprit, peut-être trop jalouse de paraître estimable, les agréments propres à fixer son cœur, trouva Ninon mille fois plus charmante. Mme de Sévigné même, dans une lettre où elle parle de l'amour de son fils pour Ninon, le témoigne assez, en disant *qu'elle avait gâté son père*, que cette passion ne lui avait pas été plus inconnue qu'indifférente.

Le jeune M. de Vassé donnait souvent à Ninon des fêtes à Saint-Cloud, auxquelles le marquis de Sevigné, comme ami commun, se trouvait toujours. Il connaissait Ninon : il savait que la galanterie de son rival était un faible moyen pour attacher un cœur qui n'était jamais esclave que de ses propres goûts. Le marquis de Sévigné crut ne pas manquer à l'amitié, en se faisant entendre; et Ninon n'imagina point manquer à la reconnaissance, en le préférant à son généreux rival.

Je ne parle point du chagrin qu'elle ressentit en apprenant que le marquis, bientôt après son bonheur, avait perdu la vie dans une affaire d'honneur qu'il eut avec le chevalier d'Albret. Il fut véritable sans doute; mais un feu léger allumé par les sens, par l'occasion, n'éternise aucun regret. M. de Vassé cependant n'en fut pas plus heureux. Il avait cessé de plaire; il s'en aperçut, et d'ailleurs Ninon eut toujours la bonne foi de le dire : elle ne connaissait de honteux, dans le commerce de la tendresse, que l'art et le mensonge.

Il n'était guère possible que le jeune duc d'Anghien, qui vivait alors très-familièrement avec le comte de Miossens et Saint-Évremond, ne les eût entendus faire l'éloge de leur illustre amie. L'hôtel de Rambouillet qu'il honorait de sa présence, lui avait toujours plu médiocrement; la fameuse guirlande de Julie (1), dont on s'occupait sans cesse dans cette société, n'amusait guère un prince, qui d'ailleurs, avec un esprit et des connaissances supérieures, avait en général peu de goût pour la poésie.

La maison de Ninon, dans laquelle il daigna se

(1) Tous les beaux esprits qui fréquentaient l'hôtel de Rambouillet formèrent un jour le dessein de faire une guirlande pour Mlle de Rambouillet qu'on appelait Julie d'Angennes. Chacun choisit une fleur, et fit des vers sur celle qu'il avait préférée. M. Godeau était un des concurrents ; et comme il était fort petit, on l'appelait le nain de Julie.

faire conduire, lui parut bien différente du temple académique, qu'il ne fréquentait que par habitude, et auquel il renonça presque tout à fait. La séduction du cœur suivit de bien près celle de l'esprit, et le vainqueur de Rocroi ne put se défendre d'une tendresse qui fit la gloire d'une amante et le bonheur de tous les deux.

Tous les héros de Bellone ne le sont pas toujours de Vénus ; l'âme la plus haute ne sert de rien à ces combats où la valeur n'a point de part (1).

Le jeune prince, fait pour la gloire la plus immortelle, l'était moins pour la volupté, malgré cet air robuste, et ces marques de force qu'il avait reçues de la nature, *pilosus aut fortis*, *aut libidinosus* (dit un proverbe latin, que Ninon connaissait). *Ah! Monseigneur*, s'écria-t-elle un jour dans ses bras, *il faut que vous soyez bien fort.*

Il vécut cependant assez longtemps avec elle dans cette étroite liaison que l'utilité qu'il retirait chaque jour de son commerce, n'entretenait pas moins que son amour pour elle. Ninon, aussi naturellement portée à mériter de l'estime que de l'amour, employait le crédit qu'elle avait sur le cœur de ses amants à régler leur conduite, à leur inspirer le vrai goût des

(1) Pour avoir la valeur d'Hercule,
On n'est pas obligé d'en avoir la vigueur.

Chaulieu.

devoirs de leur état. Quelle impression ne devaient pas faire sur eux les conseils d'une fille charmante, accompagnée de grâces, du sentiment et des agréments de l'esprit! Ainsi la fameuse Aspasie gravait dans le cœur de Périclès cet art séduisant de la parole et les maximes les plus saines d'une politique, dont il fit un si grand usage.

Ce jeune héros, plein d'amour et d'estime pour Ninon, passait auprès d'elle tous les moments dont ses études profondes et les occupations attachées à son rang, lui permettaient de disposer; devenu dans la suite prince de Condé, il ne cessa point de lui donner des marques de la plus vive amitié : jusque-là que la rencontrant quelquefois dans les rues, on l'a vu faire arrêter son équipage et mettre pied à terre pour aller la saluer à la portière du sien.

Le prince de Marsillac (1), moins philosophe alors qu'il ne le fut dans la suite, et se piquant, au contraire, de tous les vices de la jeunesse (2) de son temps, ne put se refuser son admiration aux qualités solides et estimables de Ninon, qu'il voyait souvent avec le duc d'Enghien; il se lia bientôt avec elle d'une

(1) Depuis le duc de la Rochefoucault, né le 15 décembre 1613, et mort le 17 mars 1680.

(2) Mme de La Fayette le changea. Elle disait que M. le duc de la Rochefoucault lui avait donné l'esprit; mais qu'elle avait réformé son cœur.

amitié qui dura jusqu'à sa mort. Rien en effet n'était comparable au noble désintéressement avec lequel cette fille voyait des gens si fort au-dessus d'elle. Jamais la plus légère considération des avantages qu'elle pouvait tirer de ses connaissances illustres n'entra pour rien dans sa conduite. Les mouvements de son cœur, et le mérite qu'elle reconnaissait dans ses amants, étaient les seuls motifs de leur bonheur.

La célébrité de Ninon, portée au plus haut point, ne pouvait manquer d'exciter la haine et l'envie de quelques femmes, surtout de celles qu'on appelle prudes, qui n'ont souvent de la vertu que le masque qu'elles n'ont pas même l'art de rendre agréable. On conçoit tout ce que la jalousie et le talent de nuire, si propre à leur espèce, pouvaient leur faire imaginer contre une fille dont le vrai mérite enlevait à leurs charmes une partie de leur puissance. Les plaintes les plus amères, les cris les plus multipliés contre une conduite qu'elles n'étaient pas dignes d'imiter, parvinrent jusqu'à la reine régente, qui crut devoir mettre ordre à des excès qu'on lui peignait chaque jour sous les couleurs les plus noires.

Anne d'Autriche envoya donc à Ninon un exempt de ses gardes, pour lui donner ordre de se retirer dans un couvent, dont on lui laissait cependant le choix (1). Ninon qui vit aussitôt d'où le coup partait,

(1) La reine régente voulait d'abord l'envoyer aux filles repen-

et qui prévoyait qu'il ne serait pas difficile à quelqu'un de ses amis de faire revenir la reine de la prévention où elle était, ne reçut cet ordre qu'en plaisantant; elle répondit à celui qui en était porteur, qu'elle était sensible, autant qu'elle le devait, à la bonté qu'avait la cour de lui laisser le choix du couvent, et qu'elle se décidait sans peine pour celui des *grands cordeliers*. *Fi, la vilaine*, dit Anne d'Autriche, en apprenant de quelle façon son ordre avait été reçu, lorsque M. de Guitaut, capitaine de ses gardes, témoin de la façon dont la reine prenait cette réponse, l'assura qu'elle n'était qu'un badinage de Ninon, qui méritait mille considérations pour toutes les qualités essentielles de son cœur et de son esprit. Ce témoignage fut bientôt appuyé par celui de tous les seigneurs qui la connaissaient. En sorte que la reine ne pensa plus à l'inquiéter, et même elle se plaignit hautement des criailleries importunes que l'on continuait à lui faire contre une personne considérée des plus grands seigneurs de sa cour, et surtout du duc d'Enghien, qui dès lors ne passait pas pour accorder légèrement son estime aux femmes (1).

ties; mais le célèbre *Bautru* lui dit qu'elle *n'était ni fille, ni repentie.*

(1) *Le moyen*, dit Madame de Sévigné, *de n'être pas flattée de l'estime de M. le prince, d'autant plus qu'il ne la jette pas à la tête des dames ?*

A ces jours heureux que le royaume venait de passer dans la paix et la volupté, succédèrent bientôt des jours de discorde et de haine. Les impôts nécessaires à l'entretien d'une guerre, qu'on reprochait au ministère de n'avoir pas terminée aussi avantageusement qu'il le pouvait à *Munster*, parurent à quelques esprits remuants un prétexte suffisant à l'envie de servir leurs projets ambitieux, sous le voile apparent du bien public (1).

Un ministre de paix, puisqu'il l'était de la religion, osa lever sa tête orgueilleuse dans ces temps de cabale et de sédition. On vit bientôt ce prélat inquiet, *demi-soldat, demi-pasteur* (2), corrompre par ses intrigues secrètes la fidélité des grands et du peuple. C'est alors que, pour me servir d'une expression de *Cyrano, on vit vomir des flots d'écume sur la pourpre royale, et sur celle de l'Église*. Des rimeurs sans mérite et sans vertus vendirent lâchement leurs voix aux ennemis de l'État; des vaudevilles injurieux, des libelles diffamatoires furent les manifestes de cette guerre intestine, qui, paraissant ne s'élever que contre un seul homme, aurait entraîné tout le royaume vers sa ruine, si le ciel, qui voulait le faire

(1) Si on réforme et si on règle ainsi les États, bien heureux sont les États qu'on laisse dans la corruption et le désordre, *Balzac, lettre à Conrard*

(2) Lettre 16 de *J. Loret, du 2 septembre* 1605.

passer de ce danger affreux à la grandeur la plus haute, n'avait soufflé plusieurs fois parmi les mutins cet esprit de discorde, ces raisons d'intérêts divisés qui les rendirent les seules victimes de leurs projets.

Ninon n'avait point épargné ses conseils à ceux de ses amants qu'elle vit avec douleur hasarder le respect qu'ils devaient à la majesté du trône; et la maison de Scarron, qui devint un des rendez-vous des factieux, n'eut plus pour elle aucun charme. Il ne lui manquait plus que de voir M. de Lenclos, son père, contraire au parti de la cour. Et elle ne put douter de ce malheur par l'attachement qu'il voua au coadjuteur, le centre de l'orage qui commençait à éclater.

Quelques efforts qu'on fît pour la tromper sur les vues de l'intérêt public, que la trahison ne manque jamais d'affecter, elle démêlait les raisons particulières qui conduisaient les rebelles, et prit le parti de quitter le théâtre des scènes dangereuses qu'on s préparait d'exécuter. M. le marquis de Villarceaux, alors son amant, avait une terre assez éloignée de Paris, qu'elle choisit pour le lieu de sa retraite ; et soit qu'elle aimât cette fois plus tendrement qu'elle n'avait encore fait (1), soit qu'elle ne pût soutenir

(1) Lorsqu'une fois il est sensible,
Le cœur le plus léger devient le plus constant !

Les adieux de Mars, st. 2.

plus longtemps le spectacle des malheurs de sa patrie, elle gagna assez sur elle pour aller passer à la campagne près de trois années dans une uniformité d'amusements, peu faite pour la vivacité de son esprit et la légèreté de son cœur.

Saint-Évremond, étonné d'une constance qu'il n'avait jamais attendue d'elle, lui écrivit à ce sujet une élégie qu'on trouve dans ses œuvres, et dans laquelle, en lui faisant la peinture de ses anciens plaisirs, il lui reprochait la passion sérieuse qui l'occupait si longtemps et si loin de ses amis. Mais son retour fut moins l'effet de cette plaisanterie, que de la fin des troubles de Paris, qu'elle avait juré de ne revoir que tranquille.

Le bonheur de M. de Villarceaux lui avait fait bien des jaloux. Quel triomphe pour lui d'avoir fixé le cœur le plus volage, et d'oser reparaître encore en amant aimé après un tête-à-tête de trois ans ! C'était avoir surmonté tout, que d'avoir évité les dangers d'une épreuve aussi communément funeste à la tendresse la plus vive. Mme de Villarceaux surtout en était furieuse, et ne pouvait dissimuler la haine que lui donnait pour Ninon la faiblesse de son mari.

Elle avait un jour grande compagnie chez elle, et quelques-unes de ses amies lui ayant demandé à voir un fils qu'elle aimait tendrement, il parut accompagné de son précepteur qui ne le quittait point. Des

éloges de la figure on passa à ceux de l'esprit. Et Mme de Villarceaux, enchantée des caresses qu'il recevait, s'avisa de vouloir donner quelques preuves de sa bonne éducation. Interrogez mon fils, dit-elle, sur les dernières choses qu'il a apprises. Allons, monsieur le marquis (dit aussitôt le grave précepteur avec une prononciation italienne, qu'il avait un peu communiquée à son élève) *quem habuit successorem Belus rex Assiriorum? Ninum* (répondit le jeune marquis). A l'instant Mme de Villarceaux, sans s'informer de ce qu'avait demandé le précepteur, et frappée seulement de la parfaite ressemblance du mot qu'on venait de prononcer avec le nom de celle qui lui avait enlevé le cœur de son époux, se mit dans une fureur horrible. Voilà de belles instructions, dit-elle, à donner à mon fils, de l'entretenir des folies de son père ! Je juge par la réponse du marquis de l'impertinence de la question. Le précepteur eut beau protester qu'il ne concevait rien au courroux de madame, et que monsieur son fils n'avait pas dû répondre autre chose que *Ninum*; que ce fait était connu de tout le monde; rien ne put lui faire entendre raison : et quelques efforts que l'on fît pour rendre le calme à cette femme jalouse, ils furent inutiles. Elle poussa le ridicule de cette scène aussi loin qu'il pouvait aller. Le bruit s'en répandit dans toute la ville, et parvint bientôt à Ninon, qui en rit longtemps avec

ses amis et M. de Villarceaux même. On ne peut guère douter que, comme elle aima toujours à conter jusqu'aux moindres particularités de sa vie, elle n'ait amusé Molière de cette histoire ridicule; et que ce grand homme, qui mettait ingénieusement tout à profit, ne se la soit rappelée, lorsqu'il fit la comtesse d'Escarbagnas (1).

M. de Lenclos, échappé aux suites funestes que pouvait avoir l'indiscrétion avec laquelle il avait osé paraître sous les étendards scandaleusement rebelles du coadjuteur, avait revu sa fille avec tout le plaisir imaginable. Sa grande réputation était en quelque façon son ouvrage; il s'applaudissait du succès des leçons qu'il lui avait données : et le mérite qu'il lui découvrait tous les jours, la lui rendait encore plus chère. Ninon, de son côté, dans l'espérance que la fureur des armes, qui avait toujours possédé son père (2), ne trouverait plus d'occasions qui pussent le conduire à sa perte, jouissait avec la plus vive sensibilité de la joie de le voir entièrement occupé de ses plaisirs, lorsqu'une maladie inopinée sembla menacer des jours qu'elle chérissait autant que les siens. L'état où se trouva M. de Lenclos ne laissa bientôt plus d'espoir à ceux qui l'environnaient. Il

(1) V. la scène 19.

(2) Il avait toujours joué un rôle considérable parmi ce qu'on appelait les braves de ce temps-là.

s'en aperçut ; et faisant appeler sa fille, à qui sa situation arrachait des larmes, il voulut lui paraître aussi philosophe à sa mort, qu'il croyait l'avoir été pendant sa vie. *Approchez, Ninon* (lui dit-il d'une voix faible et presque expirante), *vous voyez que tout ce qui me reste en ce moment, est un souvenir fâcheux des plaisirs qui me quittent. Leur possession n'a pas été de longue durée, et c'est la seule chose dont je puis me plaindre à la nature. Mais hélas! que mes regrets sont inutiles! Vous qui avez à me survivre, profitez d'un temps précieux, et ne devenez jamais scrupuleuse sur le nombre, mais sur le choix de vos plaisirs.* A peine finissait-il ce discours si contraire à ceux que Mme de Lenclos, prête à quitter la vie comme lui, avait jadis tenus à sa fille, que faisant un effort pour l'embrasser, il rendit son dernier soupir sur son sein. Ninon perdait le plus tendre des pères ; mais la tranquillité de sa mort en rendait le spectacle moins effrayant. Cette sécurité philosophique, que M. de Lenclos avait au moins affectée à son dernier instant, n'excitait aucun de ces mouvements, dont l'imagination et les sens sont ordinairement troublés dans de pareilles circonstances : selon les principes mêmes de Ninon, M. de Lenclos venait d'expirer en sage. Une douleur aussi excessive qu'inutile l'aurait rendue moins digne d'être sa fille et son élève.

Ninon ne trouva point, après cette mort, une for-

tune aussi considérable qu'elle aurait pu l'être, si son père ne l'avait pas dérangée par son amour pour les plaisirs, et par les différentes affaires que lui avait suscitées sa qualité de *Brave*, qu'un reste de férocité faisait encore estimer aux Français ; mais déterminée à ne se lier jamais de cette chaîne, qu'il est si rare de trouver longtemps légère et même supportable (1), elle prit le parti de placer à fonds perdu le bien qui lui restait. Sept ou huit mille livres de rente qu'elle se fit par ce moyen, lui parurent suffisantes pour ne craindre aucuns des besoins de la vie.

Un de ses étonnements, à son retour de la terre de M. de Villarceaux, avait été de trouver Scarron marié avec l'aimable Mlle d'Aubigné. Dans la situation où était cette jeune personne, lors de ce mariage, il était difficile, à la vérité, qu'elle parvînt à quelque établissement avantageux ; mais elle ne pouvait guère trouver d'homme moins fait que Scarron pour un lien de cette espèce. Tout l'esprit et toute la gaieté du monde ne suffisent pas pour le former, et c'est pourtant tout ce que pouvait offrir le célèbre malade de la reine à une personne aussi charmante, mais qui, par cette singularité, remplissait un destin qui devait n'avoir rien d'égal.

(1) Il y a de bons mariages (dit M. de la Rochefoucault) mais il n'y en a point de délicieux.

On ne pouvait pas avoir plus d'esprit que l'épouse, ou plutôt la compagne de Scarron ; et celui-ci n'eut pas de plus grand désir que de la voir unie par l'amitié avec Ninon. Il suffisait pour cela qu'elles se vissent : leur instinct mutuel, leur vivacité à reconnaître le vrai mérite, devaient les attacher l'une à l'autre. Supposé que l'histoire de Barbé (1) fût vraie, Mme Scarron ne paraissait pas y faire une grande attention ; le plaisir allait dans son jeune cœur bien avant toute espèce d'ambition.

Le commerce d'amitié qui se forma entre Mme Scarron et Ninon, fut si tendre, qu'elles n'eurent bientôt plus qu'un lit pour elles deux, à ce que disent les mémoires de M. le Marquis de La Fare. Un incident qui divise toutes les femmes, ne put même en affaiblir les nœuds ; et Ninon vit sans colère M. de Villarceaux, encore son amant, ressentir pour son amie des sentiments que celle-ci était bien prête d'écouter. L'infidélité d'abord est timide. On se dérobait aux yeux de Ninon, dont la présence devenait chaque jour plus gênante. Elle s'en aperçut ; puisqu'on la fuyait, puisqu'on mettait du mystère à cette in-

(1) *Barbé* était un maçon qui se mêlait d'astrologie ; il avait prédit à Mme Scarron (à ce qu'on prétend) qu'elle serait un jour dans le plus haut degré d'élévation. *Nota*, qu'il avait ajouté que cette élévation aurait sa fin peu de temps après qu'il serait mort, et qu'il n'en fut rien.

trigue, c'était y mettre de la trahison. Elle en avait deux à pardonner, et tous deux trouvèrent grace devant elle. Elle rassura son amie sur ces craintes, et le marquis sur son embarras : il ne lui manquait plus que d'être leur confidente, et sa philosophie ne lui fit trouver rien de honteux à la devenir. Si dans ce qu'on appelle rupture, infidélité, on écoutait moins l'amour-propre, on se trouverait moins d'amour, on verrait moins de justice à ses plaintes et à ses emportements, et on se comporterait aussi sagement que Ninon.

M. de Villarceaux fut bientôt remplacé par un autre amant, et d'autres succédèrent à celui-ci sans doute. Mais je ne dois parler dans ces mémoires que de ceux qui fournissent quelques particularités : à ne vouloir en passer aucun, la chaîne en serait peu facile à former, et ne serait peut-être que fatigante.

M. de Gourville, parvenu à une fortune et une considération assez grandes par son mérite, autant que par l'attachement qu'il avait pour la maison de Condé et celle de la Rochefoucault, sentait pour Ninon une passion fort vive qu'elle avait écoutée, lorsque l'utilité, dont il pouvait être à ses bienfaiteurs, le força de s'éloigner de Paris. Le prince de Marsillac accompagnait le grand Condé qui courait à une gloire bien différente de celle dont il s'était couvert jusque-là, puisqu'elle ne pouvait être que funeste à

sa patrie. M. de Gourville était amant et Français, cependant il se fit l'effort de tout sacrifier à une espèce de devoir qui lui faisait violer le plus sacré de tous, l'amour qu'on doit à son pays.

Avant son départ il fallut prendre quelques mesures pour mettre à couvert un commencement de fortune qui devint ensuite plus considérable. Dans la circonstance où il se trouvait, il pouvait être dangereux pour lui de se servir des moyens ordinaires pour s'en procurer la sûreté ; il allait devenir rebelle, et la voie du dépôt secret lui parut la seule qu'il eût à prendre.

Il connaissait un grand pénitencier, qui s'était rendu fameux par la régularité de ses mœurs, et qui par là semblait mériter la plus grande confiance. Ce fut chez lui qu'il songea d'abord à déposer vingt mille écus qu'il avait en espèces. Mais son estime pour Ninon, qu'il allait quitter avec tout le chagrin possible, le détermina à partager cette somme entre elle et l'ecclésiastique. Il porta donc chez l'un et chez l'autre dix mille écus qu'il leur confia pendant son absence. Ninon fut plus sensible à cette preuve d'estime de son amant, qu'elle ne l'aurait été au sacrifice des motifs qui l'arrachaient à son amour.

M. de Gourville, de retour à Paris, alla d'abord chez le pénitencier réclamer son dépôt. Mais quelle fut sa surprise, lorsqu'on lui répondit saintement,

qu'on ignorait ce qu'il demandait; qu'on n'avait point connaissance du dépôt dont il parlait, et qu'on n'avait coutume de ne recevoir que des deniers destinés à être distribués aux pauvres, obligation à laquelle on avait soin de satisfaire aussitôt. Il eut beau se plaindre, protester, se fâcher, on ne lui opposa que le flegme le plus désespérant, que la physionomie la plus contrite, que les dehors de la plus rigide probité. On ne cessa de nier, et l'on força M. de Gourville de se taire, en s'offensant de la témérité de sa demande. L'hypocrisie ne manque jamais d'intéresser en sa faveur le respect sacré, qui n'est dû qu'à ce qu'elle a le front d'imiter. Et la prudence fit prendre à M. de Gourville un parti que ne lui conseillaient ni la justice ni le courroux dont il était saisi.

Trompé si cruellement dans l'idée que M. de Gourville s'était faite d'un homme que tout Paris croyait incorruptible, il n'imagina pas être plus heureux auprès de Ninon, dont il avait été oublié. Tout lui paraissait suspect après ce qu'il venait d'éprouver. Eh! comment espérer d'une femme, dont les mœurs n'étaient pas irrépréhensibles, plus de probité que d'un homme qui vivait dans l'austérité la plus grande! Il craignit même d'aller la voir, de peur d'être forcé de haïr ce qu'il avait tant aimé.

Ninon ayant appris que M. de Gourville était à Paris depuis quelques jours, et surprise de ne le point

voir arriver chez elle, l'envoya chercher, et lui fit dire qu'elle était étonnée de son peu d'empressement, et qu'elle exigeait qu'il ne différât pas plus longtemps à venir l'embrasser. Il y vint donc ; mais honteux du soupçon qu'il avait eu, la démarche de Ninon lui faisait assez sentir qu'il s'était trompé. Il s'fait annoncer, Ninon vole dans les bras de son ami Ah, Gourville ! lui dit-elle, il m'est arrivé un grand malheur pendant votre absence. A ces mots M. de Gourville se replonge dans ses premières alarmes : à peine osait-il lever les yeux sur Ninon. Je vous plains si vous m'aimez encore, ajouta-t-elle en se trompant sur la nature de son trouble, ce malheur est irréparable. J'ai perdu le goût que j'avais pour vous, mais je n'ai pas perdu la mémoire ; et voici les dix mille écus que vous m'avez confiés en partant. Remportez-les, mais ne me demandez plus un cœur dont je ne puis disposer aujourd'hui en votre faveur. Il ne me reste plus pour vous que l'amitié la plus sincère. M. de Gourville, que ce double procédé remplissait d'admiration, ne put s'empêcher de soupirer encore ; mais il se rendit justice : il sentit qu'un amour qu'il avait sacrifié lui-même par son absence, n'avait aucun droit à la plainte, et se résolut à borner son bonheur à l'amitié précieuse qu'on venait de lui offrir.

Il ne put s'empêcher de lui raconter l'indignité du

grand pénitencier, et la perte qu'il venait de faire avec un homme d'une réputation si haute. Vous ne m'étonnez point, lui dit-elle, mais je n'ai pas dû pour cela vous devenir suspecte. Je ne vous demande point ce que vous avez pensé, vous m'offenseriez peut-être en ne me trompant point; cependant la différence prodigieuse de nos états et de nos réputations ne faisait rien contre moi.

La conduite de Ninon dans cette conjoncture lui fit beaucoup d'honneur, sans doute par comparaison avec celle qu'avait tenue le pieux ecclésiastique. Retenir un dépôt est une chose affreuse; mais peut-on dire qu'il soit honorable de le restituer? Est-ce à de pareils devoirs qu'on doit reconnaître la vertu?

Ninon dut trouver étonnant, et même injurieux, qu'on la louât d'une semblable action. Elle n'était pas faite pour ressembler à cette femme galante de Rome, nommée *Octacilia*, à qui *Vitellius Varro*, son amant, malade à l'extrémité, avait laissé à titre d'une dette fictive, une somme payable par ses héritiers, et qu'elle exigea de Vitellius même lorsqu'il fut en santé, en se servant de l'aveu qu'il avait fait, qu'elle la lui avait prêtée (1). Simphronie, la grâce et la muse de son siècle, nia publiquement en justice des dépôts qui lui

(1) Aquilius Gallus, fameux jurisconsulte, découvrit la fraude, et écrivit à ce sujet un traité sur le dol et la mauvaise foi, dont Cicéron fit un grand éloge.

avaient été confiés (1). Mais ces bassesses de cœur ne déshonoraient point Ninon, la probité la plus scrupuleuse pouvait même ne pas passer chez elle pour une vertu, par le peu d'efforts qu'elle lui coûtait.

Un des amants qui succédèrent auprès d'elle à celui dont nous venons de parler, la replongea dans cet état critique qui avait donné lieu plusieurs années auparavant à la singulière dispute du maréchal d'Estrées, et de l'abbé Deffiat. M. de Gersay, fameux par la témérité d'une passion qu'il avait eu la hardiesse de faire connaître à la cour (2), et peut-être de feindre, pour servir d'ambitieux projets, fut le père du second enfant que Ninon mit au jour ; et plus heureux alors que le maréchal qu'on vient de nommer, il n'essuya aucune contradiction pour les soins qu'il voulut en prendre. Soins affreux et cruels, puisqu'ils n'aboutirent, comme on le verra dans la suite de ces mémoires, qu'à l'événement le plus funeste.

Cette reine du nord si célèbre, aussi mal connue par les satires et les libelles d'un parti qu'elle avait abandonné, que par les éloges outrés de celui qu'elle semblait avoir préféré à la couronne ; cette souveraine illustre dont les sciences mêmes disputent l'abdication à des motifs qui, sans y avoir une part véritable, pourraient peut-être la leur disputer avec

(1) Salluste.
(2) Pour la reine Anne d'Autriche, en 1649.

autant de justice : Christine enfin voulut voir cette ville fameuse, qui retenait dans son sein le génie et les grâces de tous les arts; elle vint à Paris en 1656, et Ninon fut presque la seule femme qu'elle honora de sa visite. Le maréchal d'Albret, et quelques gens de lettres, qui faisaient leur cour à cette reine, lui firent un portrait si avantageux de Ninon, qu'elle ne trouva point au-dessous d'elle de faire cette démarche. La conversation qu'eurent ensemble deux femmes d'un esprit aussi étendu et aussi cultivé, doit sans doute être l'objet de nos regrets. La tradition ne nous en a conservé qu'un seul mot que dit Ninon en parlant des *précieuses*, espèce de femmes qui se multipliait fort alors, et qu'elle appela *les jansénistes de l'amour*. Cette définition enchanta la reine, qui se la rappela toujours avec plaisir, et qui prit encore plus d'estime pour elle, qu'on n'avait voulu lui en inspirer. Elle ne pouvait guère ouvrir les yeux sur le penchant qu'avait Ninon à la galanterie, et dès lors elle devait la trouver parfaite. Toutes deux aspiraient également au vrai mérite des hommes, et leurs cœurs devaient ressentir la douceur de ce lien secret, de cette sympathie qu'elles aperçurent entre leurs esprits.

Ninon ne s'enorgueillit point d'un événement dont peut-être toute autre aurait été superbe, et dont sûrement presque toutes les femmes furent jalouses. Le

spectacle d'une reine philosophe l'avait étonnée : mais l'honneur de la recevoir chez elle, quelque flatteur qu'il fût, n'éveilla point son amour-propre. L'éclat des dignités et des rangs n'éblouit point des yeux qui savent distinguer la véritable lumière de tous les faux jours qu'on peut leur offrir; le mérite réel de Christine fixa bien plus son attention qu'une couronne dont cette reine avait fait si peu de cas. Il arrivait souvent à Ninon de traiter de choses vaines et le *bouclier d'Achille, et le bâton de Maréchal de France, et la Crosse d'un Evêque.*

Jamais les Français n'avaient été si galants et si spirituels. Un cour heureuse et brillante qu'attirait un jeune héros sur le trône, ne respirait sous ses yeux que le plaisir. La nature devait pour lui s'épuiser en miracle de toute espèce. Déjà quelques prodiges avaient annoncé la gloire de ce monarque; ils naissaient alors à l'envi pour rendre incroyable à la postérité la grandeur des temps qui allaient s'écouler.

Une paix avantageuse avec l'Espagne, un mariage dont les suites prévues dès lors par le cardinal Mazarin devaient être si heureuses pour la France; l'Achille de ce siècle rendu par le même traité à sa patrie, à son prince, et surtout à sa gloire, terminèrent toutes les inquiétudes de la cour. Tout fut heureux, et l'on ne sacrifia plus qu'à l'amour des plaisirs et des arts ; il

est vrai que l'esprit semblait se corrompre tous les jours. L'affectation, les fausses beautés, mises à la place du bon sens et de la raison, avaient fait parmi quelques petits esprits, et la plus grande partie des femmes, une fortune dangereuse, lorsque Molière, par ses Précieuses Ridicules, vint pulvériser ces ennemis de la belle nature, contre lesquels Ninon n'avait jamais cessé de déclamer et de servir d'exemple. Elle avait été des premières à applaudir aux heureux commencements de cet astre de la comédie, dont les premiers feux annonçaient tout l'éclat qu'il devait avoir un jour. MM. de Bachaumont (1), Chapelle, en qualité de voluptueux les plus célèbres de Paris, étaient alors ses amis intimes : ce dernier, que la facilité noble et le naturel de ses poésies rendent encore inimitable dans les lettres, n'avait point caché l'amour qu'elle lui avait inspiré. Mais Ninon, comme on le verra, fut ingrate. Les talents aimables ne suffisent pas toujours pour réussir.

Ce fut à Chapelle à qui elle dut la connaissance de Molière, qui découvrit aisément en elle le véritable esprit de tous les temps, et la raison de tous les âges.

(1) M. le président de Coigneux disait de son fils Bachaumont, qui était jumeau : *Mon fils n'est que la moitié d'un homme, et cependant il veut faire comme un homme tout entier*. Avec une constitution faible et délicate, et l'usage le moins modéré des plaisirs, il n'est mort qu'en 1702, âgé de soixante-dix-huit ans.

Cette liaison qu'on venait de former entre eux, ne fit que se resserrer dans la suite par l'estime dont ils se pénétrèrent mutuellement. La nature leur avait donné pour ainsi dire les mêmes yeux. Molière n'était pas plus fait pour éclairer son siècle par ses écrits, que Ninon par ses conseils et ses réflexions. Aussi, disait-elle à Saint-Évremond, *qu'elle rendait grâces à Dieu tous les soirs de son esprit, et qu'elle le priait tous les matins de la préserver des sottises de son cœur.* Quel titre pour Ninon que l'amitié constante du plus grand homme qu'aient eu les lettres françaises ! Quel éloge que ce qu'il dit d'elle à l'occasion de son chef-d'œuvre, et par conséquent de celui de tous les théâtres !

On sait quelles cabales, quelles voix s'élevèrent contre la comédie du Tartuffe (1). Le suffrage de Louis XIV, celui de quelques prélats de son royaume,

(1) Il y a une anecdote sur ce livre que peu de gens connaissent, la voici :

Molière, avant de finir sa pièce, ne savait quel nom donner à son imposteur, lorsqu'un jour étant chez le nonce avec deux ecclésiastiques, dont l'air mortifié, mais faux, rendait assez bien l'idée du caractère qu'il voulait peindre, on vint présenter des truffes à acheter : un de ces pieux ecclésiastiques, qui savait un peu l'italien, à ce mot de truffes, sembla, pour les considérer, sortir tout à coup du dévot silence qu'il gardait ; et choisissant saintement les plus belles, il s'écriait d'un air riant : *Tartuffoli, Tartuffoli, signor Nuntio !* Molière, qui était toujours un spectateur attentif partout, prit de là l'idée de donner à son imposteur le nom de Tartuffe, que la scène qui venait de se passer sous ses yeux, lui faisait trouver très-plaisant.

et même du légat, ne purent en imposer à ceux qui tremblaient de se voir démasqués dans cet ouvrage ; ils vinrent à bout d'en arrêter le succès, en en faisant interdire les représentations au nom même du corps dépositaire de la justice. Ce fut pendant le cours de ces obstacles que Molière alla lire sa pièce à Ninon, qu'il se faisait un plaisir de consulter sur tout ce qu'il faisait : il la regardait (à ce qu'il a dit souvent) comme la personne sur qui le ridicule faisait la plus vive et la plus prompte impression.

Ninon, enchantée d'un ouvrage qui devait immortaliser son illustre ami, pour lui faire voir à quel point il avait saisi la nature, voulut lui faire le récit d'une aventure qui s'était passée sous ses yeux, et dont un pieux imposteur était le héros. Elle accompagna sa narration de réflexions si profondes, elle jeta sur cette espèce de caractère des jours si naturels et si forts, que Molière, en la quittant, dit, avec une modestie aussi rare aujourd'hui que ses talents, que si sa pièce n'avait point été faite, il ne l'aurait jamais entreprise après avoir entendu Ninon, tant il se serait cru incapable de rien mettre sur la scène d'aussi fortement caractérisé que l'imposteur de son amie. Ce fut aussi dans un souper avec elle et Mme de la Sablière que fut faite la plaisante réception du médecin dans *le Malade imaginaire*. Chacun y fournissait son mot : Despréaux lui-même, qui était un des convives,

ne crut pas déshonorer sa raison en se prêtant à ce badinage. Mais revenons aux galanteries de Ninon, qui ne sont point encore épuisées.

Une de ses maximes favorites était *qu'il fallait faire provision de vivres et non de plaisirs, et qu'on devait les prendre au jour la journée.* Aussi ne la vit-on point interrompre un train de vie délicieuse, qui faisait son bonheur et celui des hommes assez heureux pour lui plaire. M. de Saucourt, fameux surtout par des talents qui, s'ils ne servent pas toujours, ne nuisent jamais auprès des femmes (1), passa pour être assez bien avec elle. Mais sa réputation peu commune le lui fit probablement envier par tant de rivales, qu'elle n'eut pas besoin de son inconstance ordinaire pour quitter un homme que peut-être cette fois elle eût mieux aimé retenir.

La légèreté de son cœur augmentait tous les jours avec son amour pour le plaisir, et il n'y avait rien à cela que de naturel. Il est des cœurs privilégiés, dont le même objet n'éteint point la tendresse ; mais que ces cœurs sont rares ! La franchise de Ninon, le privilége où elle croyait être, de pouvoir jouir de tous

(1) Contre ce fier démon, voyez-vous aujourd'hui
Femme qui tienne!
Et toutes cependant sont contentes de lui,
Jusqu'à la sienne.

Benserade, pour M. de Saucourt, représentant un démon.

les droits des hommes parmi lesquels elle se comptait, ne lui donnaient aucune inquiétude sur sa conduite. C'étaient à ses amants à trembler, ou à se régler sur sa façon d'aimer, qu'on pouvait ne pas estimer, quoiqu'elle fût alors à la mode aussi bien qu'aujourd'hui. Elle n'en rougissait pas encore, elle en plaisantait même quelquefois, comme on le verra par le trait qui va suivre.

Le marquis de la Châtre était depuis quelque temps l'amant favorisé, lorsque son devoir l'arrachant des bras de Ninon, il sentit ce qu'une séparation pouvait avoir d'horrible avec elle. Un Français ne sait point balancer entre la gloire et ce qu'il aime, peut-être même n'y a-t-il que l'honneur qu'il sache aimer véritablement. Cependant il sentit la crainte, il gémit, et le bonheur dont il jouissait encore, ne put le rassurer sur ce qu'il avait à redouter par son absence. En vain Ninon voulut le guérir de ses soupçons. Non, cruelle (lui dit-il); vous allez m'oublier et me trahir; je connais votre cœur, il m'alarme, il m'épouvante; il m'est encore fidèle, je le sais, je le vois, vous ne me trompez point en ce moment. Mais je vous parle moi-même de mon amour; qui vous le rappellera lorsque je serai parti? L'amour que vous savez inspirer, Ninon, est bien différent de celui que vous sentez. Vous serez toujours présente à mes yeux, l'absence est un nouveau feu qui va me consumer, et

l'absence est pour vous le terme de la tendresse. Tous les objets loin de vous vont me paraître odieux; ils vont tous vous intéresser. Ninon ne put guère disconvenir intérieurement que le marquis eût raison; mais on n'assassine point un cœur aussi tendre, aussi vif que le sien. Eh, comment une femme ne connaîtrait-elle point l'art de la dissimulation? Mille circonstances lui en font une nécessité. D'ailleurs elle ne songeait point encore à le tromper; l'occasion n'était point présente, elle pouvait ne point s'offrir, il méritait peut-être qu'on y résistât. Voilà ce que Ninon se disait rapidement, comme toutes les femmes en pareille occasion. Car Ninon avait eu beau faire, on ne cesse jamais de l'être tout à fait.

Quoi qu'il en soit, l'amoureux marquis, sur les réponses de Ninon, aurait pu reprendre quelque confiance, si ses craintes s'étaient présentées moins vivement à son cœur. Elles sont violentes, lorsque l'amour-propre ne parvient pas du moins à les adoucir. Telle était la situation de M. de la Châtre, lorsqu'il s'avisa d'un expédient nouveau, qu'il imagina devoir être au-dessus de l'inconstance la plus décidée. Ecoutez, Ninon, lui dit-il, vous êtes sans contredit à mille égards une femme extraordinaire ; ce qui peut me tranquilliser doit l'être aussi; je veux intéresser à mon bonheur quelque chose de plus que l'amour même. J'exige que vous me fassiez un billet par le-

quel vous vous engagerez à me tenir la fidélité la plus inviolable. Je vais vous le dicter dans la forme la plus sacrée des engagements humains. Je ne vous quitte point que je n'aie obtenu ce gage de votre constance, il est nécessaire à mon repos. Ninon eut beau représenter que ce qu'il demandait était trop singulier, trop fou, le marquis fut opiniâtre et l'emporta sur toutes les remontrances. Il fallut écrire et signer ce que personne jusque-là n'avait peut-être point encore écrit. Muni de ce titre, il courut où son état l'appelait.

A peine deux jours s'étaient passés depuis le départ du marquis, que Ninon se vit persécutée par un des hommes les plus dangereux pour la promesse qu'elle avait faite. Il y avait longtemps qu'il parlait de son amour, il était fait pour en inspirer ; il savait que son rival était absent ; les premières résistances ne l'effrayèrent point ; son ardeur au contraire s'en augmenta, et devint bientôt si éloquente et si vive, qu'elle passa dans le cœur de Ninon. Ses yeux la trahirent. Rien n'est moins aisé à une femme que de cacher le trouble de certains moments ; on s'en aperçut, elle fut vaincue avant d'avoir bien prévu les dangers du combat.

Quel fut l'étonnement de vainqueur, lorsque Ninon, en partageant les douceurs de sa victoire, d'une voix incertaine et prête à s'éteindre, prononça deux ou

trois fois ces paroles : *ah... ah... le bon billet qu'a la Chatre*. On juge bien que l'explication qu'il demanda de cette énigme, ne le mit pas plus dans les intérêt de l'amour du marquis, et de la probité de sa légère amante. Il trouva même cette singularité si heureuse, qu'il ne put en faire un mystère, et le *billet de la Chatre* devint bientôt dans la bouche de tout le monde un proverbe qu'on appliquait, et qu'on applique encore à toutes les choses sur lesquelles il n'est guère sage de compter (1).

Ninon ne fut pas d'abord assez philosophe dans cette occasion, pour n'être pas piquée de l'indiscrétion de son nouvel amant. Mais il revint à ses genoux, jeune, charmant, tel qu'il avait paru à la première attaque et tel qu'il était en effet. En un mot, il fit oublier ses torts. Ninon ne se souvint de la petite que-

(1) M. de Voltaire, de crainte qu'un trait aussi plaisant ne se perdît, en a fait usage dans sa comédie de *la Prude*, acte premier scène III, tome 8 de l'édition de Dresde.

BLANFORD.

Cajolez moins, mon très-cher, apprenez
Qu'à ses vertus mes jours sont destinés,
Qu'elle est à moi, que sa juste tendresse
De m'épouser m'avait passé promesse ;
Qu'elle m'attend pour m'unir à son sort.

Le chevalier Mondor (en riant).

Le bon billet qu'a là l'ami Blanford!

relle qu'elle avait d'abord commencé à lui faire, qu'au moment qu'il l'a quittait. Elle courut après lui; et du haut de l'escalier : *Au moins, monsieur le comte* (lui dit-elle), *nous ne sommes point raccommodés.*

Ce fut par quelques traits de cette espèce, qu'elle se fit une réputation de coquetterie, qui l'aurait rendue bien dangereuse, si elle avait eu la fausseté de s'en cacher, ou qu'elle eût jamais pris la peine de s'en défendre. Mais sa bonne foi sur cet article en imposait à tous ses amis; ce qui la rendait estimable et charmante à tant d'autres égards, dissipait auprès d'eux ces petits nuages de galanterie un peu forte, que grossissaient encore ses ennemis. On voit dans les recueils de chansons de ce temps-là, qu'elle ne fut pas plus ménagée qu'un grand nombre de femmes, aussi distinguées à la cour par le rang qu'elles y tenaient que par leur beauté. Si la licence de ces couplets ne permet pas de les rapporter ici, la vérité ne veut pas non plus que je feigne de les ignorer. Le seul peut-être qu'il soit permis de faire connaître fut fait par M. de Toureille, de l'Académie française, dont le style rempli d'enflure et d'affectation n'avait pu faire joindre le suffrage difficile de Ninon à tous ceux qu'usurpèrent alors la traduction de Démosthène, et la préface qu'il avait mise à la tête. Elle n'avait pas même dissimulé l'ennui que la lecture de cet ouvrage lui avait causé, et l'académicien

crut devoir s'en venger par l'épigramme qui suit :

Dans un discours académique,
Rempli de grec et de latin,
Le moyen que Ninon trouve rien qui la pique!
Les figures de rhétorique
Sont bien fades après celles de l'Arétin.

Les femmes (dit Mme de Sévigné) *ont permission d'être faibles, et elles se servent sans scrupule de ce privilége.* C'était les ménager ; car elle aurait pu dire que jamais elles n'en *avaient plus abusé* qu'elles faisaient alors. L'amour du plaisir avait poussé trop loin les esprits; on ne connaissait plus de bornes, et Ninon n'était au plus que ce que le grand nombre de femmes se piquait d'être.

Je me garderai bien de justifier ici son cœur qu'elle abandonnait trop au torrent de ses désirs, et moins encore cette liberté avec laquelle elle parlait des choses les plus sacrées. La sécurité que peut donner une certaine philosophie ne doit pas du moins se mettre au-dessus des raisons humaines, qui lui font un crime de se communiquer. Il serait aisé de démontrer (si c'était ici le lieu d'une pareille démonstration) que le respect seul que chacun doit à la société doit proscrire les prétendues découvertes que l'esprit peut faire contre les maximes généralement reçues dans un état en fait de politique et surtout de

religion. La philosophie de Ninon est inexcusable à cet égard, et Mme de Sévigné met tous les honnêtes gens de son parti, lorsque dans une de ses lettres elle se plaint de la voir si dangereuse sur un objet de cette importance.

Quel juste sujet d'alarmes pour cette mère raisonnable, que de voir M. son fils, jeune encore, et par la facilité naturelle de son caractère, susceptible de toutes les impressions, suivre partout une femme aimable, qui lui faisait un crime de sa simplicité et qui sans cesse voulait porter son cœur à l'oubli des principes qu'il avait reçus!

Le comte commençait à l'aimer; les conseils de la marquise, sa mère, et de Mme de La Fayette ne purent le détourner de se livrer à ce penchant. Il était séduisant, plein d'esprit; Ninon l'écouta bientôt, et sachant qu'il était aimé de la fameuse Champ-Mêlé, elle exigea qu'il lui sacrifiât les lettres qu'il en avait reçues. Que ne fait point la jalousie? Ninon voulait faire de ces lettres un usage affreux; elle voulait les envoyer au marquis de Tonnerre, que cette actrice célèbre trompait pour le jeune comte, *afin de lui faire donner*, disait-elle, *quelque coup de baudrier*. Mais Mme de Sévigné, à qui son fils confia la faiblesse qu'il avait eue de livrer les lettres, le fit rougir de ce sacrifice cruel et le fit convenir que, *même dans les choses déshonnêtes, il y avait de l'honnêteté à observer*. Le

comte courut donc chez Ninon, *et moitié par force, moitié par adresse* (à ce que dit la marquise) *il retira les lettres de cette pauvre diablesse,* qui furent brûlées sur-le-champ.

Un commerce, qui avait débuté par des scènes de cette vivavité, semblait devoir être durable. La marquise en frémit, mais son fils la rassura bientôt, en lui apprenant qu'il était quitté et en lui faisant même la confidence des petits inconvénients auxquels il était assez sujet. C'était un véritable amant de Pénélope ; l'arc d'Ulysse avait montré sa faiblesse. *La maladie de son âme* (dit sa mère) *était tombée sur son corps, il se croyait lui-même comme le bon Éson, il voulait se faire bouillir dans une chaudière avec des herbes fines pour se ravigoter un peu.* Aussi Ninon ne l'avait-elle point épargné ; c'était, à ce qu'elle disait, *un homme au-dessous de la définition* ; c'était *une âme de bouillie, un corps de papier mouillé, un cœur de citrouille fricassée dans la neige.* Tel était l'amant qu'elle avait enlevé à l'héroïne du théâtre et qu'elle mit bientôt au rang de ses amis, mais si intimes, qu'on les crut toujours assez bien ensemble jusqu'à ce qu'elle eût déclaré, à des gens qui les soupçonnaient encore, qu'ils se trompaient, *qu'il n'y avait plus de mal entre le comte et elle, et qu'ils étaient absolument comme frère et sœur.*

Ce fut à peu près dans ce temps-là que Ninon dit

deux ou trois bons mots assez vifs, qui ont échappé à l'oubli. La mode des coiffures ayant changé, on en prit une, qu'on appellait *Hurluberlu*. Cette mode ne seyait pas également à toutes les femmes. Mme de Sévigné même dit qu'elle en voyait *qu'on voudrait souffleter*. Mme de Choiseul était peut-être de ce nombre ; Ninon, en la voyant, dit qu'elle *ressemblait à un printemps d'hôtellerie comme deux gouttes d'eau*. Cette comparaison peignait sans doute à merveille ; la marquise dit dans ses lettres qu'elle la trouvait *excellente*.

Le second, que nous ont conservé les mêmes lettres, eut pour objet Mme *Dufrenoy*, femme du premier commis de M. Louvois, qui ne déplaisait point à ce ministre. C'était *une nymphe et une divinité* (dit Mme de Sévigné, qui pourtant ne la trouvait pas si belle que sa fille), le grand crédit de son amant avait rejailli sur elle. Le roi la nomma dame du lit de la reine, charge nouvelle qu'on créa pour elle. Cette place, qui la mettait au-dessous de la dame d'Atour, mais au-dessus des femmes de chambre, indisposa bien des femmes qui se déchaînèrent contre ce choix-là. Ninon, témoin des plaintes amères qu'on en faisait, dit que *le ministre avait fait dans cette rencontre, comme Caligula, qui fit son cheval consul*.

Mlle de Scudéry fut la troisième victime de sa plaisanterie ; sa laideur était presque aussi célèbre que

son esprit(1). Ninon, en la voyant, dit qu'elle avait l'air *d'une Septante*, mot bizarre qui fut trouvé très-plaisant alors, et qui le paraîtrait peut-être encore autant, si de pareilles saillies ne perdaient pas tout à être racontées.

C'est ainsi que Ninon s'amusait aux dépens de tous les ridicules ; elle était presque aussi fameuse pour de pareils traits que Mme de Cornuel, son amie (2). La gaîté de son esprit brillait surtout à table où elle était si animée, qu'on disait d'elle qu'elle était ivre dès la soupe, quoiqu'elle ne bût presque jamais que de l'eau. C'était là surtout qu'elle prodiguait cette liqueur (3) qu'Homère fait répandre à Hélène pour enchanter tous ses convives, et qui probablement n'était autre chose que les charmes de la conversation de cette princesse.

(1) Voyez le voyage de Bachaumont et de Chapelle.

(2) L'épitaphe de la célèbre Mme Cornuel, morte en 1694, finit par ces vers :

. . . . . .
Et malgré la froide vieillesse,
Son esprit léger et charmant
Eut de la brillante jeunesse
Tout l'éclat et tout l'enjouement
On vit chez elle incessamment
Des plus honnêtes gens l'élite.
Enfin, pour faire en peu de mots
Comprendre quel fut son mérite,
Elle eut l'estime de Lenclos.

(3) *Le Népenthes.*

Je l'avouerai, je ne puis croire Ninon capable du fait que je vais raconter, et dont quelques mémoires particuliers m'ont instruit. L'aigle de la Chaire, que Mme de Sévigné appelle dans quelque endroit *le Grand Pan*, s'était fait la plus haute réputation. Ce fut, à ce qu'on dit, ce qui inspira à Ninon le projet singulier de savoir si son cœur était aussi pur que son éloquence. Elle avait vu dans ses chaînes presque tous les héros, tous les grands hommes de son temps, le Père Bourdaloue méritait d'en augmenter la liste: elle feignit d'être malade, et l'envoya chercher. Ce père, en arrivant, trouva une femme parée de tout ce que l'art de la coquetterie peut fournir de plus séduisant; elle le reçut avec ces grâces que l'amour des choses mondaines rend seules dangereuses, et qu'aperçoivent à peine des yeux qui s'élèvent souvent au ciel. *Je vois*, lui dit-il, *que votre maladie n'est que dans le cœur et dans l'esprit; pour votre corps, il me paraît dans une parfaite santé. Je prie le grand médecin des âmes qu'il vous guérisse*; et sortit sur-le-champ.

Si cette anecdote est vraie, c'est la honte de Ninon. Le mensonge, la hardiesse et l'indécence y sont poussés trop loin. Et ce qui me fait imaginer que c'est une histoire faite à plaisir, c'est que je trouve une chanson du même temps adressée à Ninon, où l'on parle, à la vérité, d'un prédicateur qui pouvait l'avoir trouvée quelque part, et l'avoir exhortée à

changer de vie ; mais dans laquelle, loin de dire qu'elle l'ait fait venir chez elle, sous quelque prétexte que ce fût, il paraît précisément le contraire. Voici le couplet :

Ninon passe les jours au jeu:
Cours où l'amour te porte ;
Le prédicateur qui t'exhorte,
S'il était au coin de ton feu,
Te parlerait d'un autre sorte.

Il était bien plus plaisant sans doute. que Ninon eût envoyé chercher le Père Bourdaloue et qu'elle eût eu des desseins sur son cœur ; il était trop simple qu'elle en eût été rencontrée, et que leur conversation fût l'effet du hasard. Dès lors, on commente, on ajoute, et l'on fait une histoire à sa fantaisie, qui malheureusement se conserve, et jette dans l'erreur tous ceux qui donnent trop de foi à de pareils contes. Telle est la source de mille anecdotes scandaleuses, dont l'histoire des mœurs de tous les temps et de tous les pays est remplie.

Peut-être y aura-t-il des gens qui souhaiteront que l'anecdote suivante ait aussi peu de fondement. Jusqu'ici nous n'avons vu à Ninon que des amants d'un rang et d'un mérite supérieur (1) : et les talents

(1) *Principiis placuisse viris non ultima laus est.* Horat.

de Pécour (1) seront auprès d'eux une faible excuse pour elle.

Quoi qu'il en soit, j'ai su par des gens fort instruits de l'histoire de ce temps-là, que ce danseur fameux ne lui déplut point, et qu'il fut même le rival heureux du comte de Choiseul qu'on a vu depuis maréchal de France (2).

Moins célèbre encore par sa valeur que par une probité reconnue et par des vertus solides, cet amant ne trouvait pour lui dans Ninon que les sentiments stériles d'estime et de respect, dont il était digne, mais que son amour ne lui faisait point chercher à mériter auprès d'elle. *C'est un très-digne seigneur* (disait Ninon), *mais il ne donne jamais envie de l'aimer*. Les fréquentes visites de Pécour l'inquiétaient ; il n'osait se plaindre, et d'ailleurs il doutait encore du malheur qu'il craignait, lorsqu'un jour, voulant piquer ce rival indigne de lui, il en reçut une réponse hardie, qui ne lui permit plus de jouir de l'incertitude qui le soutenait.

Pécour s'était fait faire un habit assez ressemblant à quelques-uns des habits uniformes de ce temps-là. Le comte de Choiseul, qui le vit avec cette parure équivoque, voulut le traiter là-dessus un peu légèrement : il lui fit de ces questions ironiques et embar-

(1) Célèbre danseur.
(2) En 1693.

rassantes, dont l'art cruel passe aujourd'hui parmi nous pour une sorte de mérite. Pécour ne put se refuser à la vanité que lui inspirait son triomphe secret ; et le comte lui demandant encore avec le même ton sous quels drapeaux il allait porter ses services, à quel corps il s'était attaché ? *Monseigneur* (lui dit-il en le quittant avec fierté), *je commande un corps où vous servez depuis longtemps.*

Le comte, prévenu par ses soupçons, entendit aisément ce que cette réponse avait de cruel et d'humiliant pour lui. Il ne songea plus à revoir Ninon que pour éclater en injures : mais dès qu'il la revit, il perdit son courroux. La nature avare ne prodigue pas tous ses dons à la même personne ; le comte ne brillait pas par ceux de l'esprit. Quel amant pour Ninon qu'un homme qui ne savait que soupirer, qui ne mettait rien de vif, rien d'animé dans ses plaintes, qui ne savait que dire qu'il aimait, et n'embellissait aucun de ses sentiments (1) ! Le respect, l'admiration n'ont rien de contraire à l'ennui. Ninon depuis longtemps gémissait des poursuites du comte, lorsque cédant à sa vivacité ordinaire, elle ne put s'empêcher de lui dire ce que *Cornélie* dit à *César* en le quittant :

Ah ciel ! que de vertus vous me faites haïr !

(1) Ninon disait souvent, qu'il fallait cent fois plus d'esprit pour faire l amour que pour commander les armées.

Ce fut par ce trait de satire, dont peu de gens sont dignes aujourd'hui, que Ninon parvint à dégoûter le comte des peines qu'il prenait inutilement pour l'attendrir, et qu'elle donna une nouvelle preuve qu'elle n'avait point méprisé l'amour pour se livrer sans goût et sans choix à tous les amants que devaient lui donner ses charmes.

La nature qui avait prodigué à Ninon tous les dons qu'elle partage si inégalement entre les femmes, lui en réservait un aussi rare jusqu'ici qu'il le sera probablement à l'avenir; c'est celui de plaire dans un âge où l'esprit ne peut même suppléer à la perte de la beauté. A plus de soixante ans, Ninon inspira des goûts vifs, et surtout une passion funeste qui la priva d'un fils qu'elle chérissait, et qui la plongea dans la plus horrible souffrance.

M. de Gersay avait fait élever ce fils sous le nom du chevalier de Villiers. Quoiqu'il n'eût pas voulu lui faire connaître sa mère, et qu'il eût obtenu d'elle qu'elle ne lui révélerait point ce secret, la bonne éducation qu'elle lui faisait donner l'engagea à lui procurer l'avantage de la voir et de l'entendre aussi souvent que ses autres exercices pourraient le lui permettre.

Ninon avait reçu son fils chez elle, comme elle recevait alors les jeunes gens de la plus haute naissance, que leurs parents venaient la prier d'admettre au

nombre de ses amis, pour y prendre (si j'ose le dire) cette fleur du monde, qu'elle avait l'art de répandre sur tous ceux qui l'approchaient. Et comme on reconnaissait jadis (à ce que dit l'histoire) (1) les amants heureux de l'impératrice Théodore par les goûts singuliers qu'elle leur avait inspirés, rien n'était plus aisé que de distinguer parmi les jeunes seigneurs de la cour ceux qui avaient été présentés et admis chez Ninon, par cet air de politesse et d'aisance noble qu'ils devaient à ses leçons, et plus encore à l'envie de lui plaire. M. de Gersay, qui destinait son fils à des emplois, où les grâces de la figure et de l'esprit pouvaient être essentielles, ne voulut pas lui faire perdre des leçons si utiles pour lui, et auxquelles il avait plus de droit qu'aucun autre.

Le chevalier de Villiers sentait tout avec une vivacité prodigieuse. De la reconnaissance qu'il croyait devoir à Mlle de Lenclos, il passa bientôt à des sentiments dont il s'applaudissait tous les jours sans oser encore les faire connaître. Il aima longtemps dans le silence et dans cette tendre attention que fait un jeune amant à toutes les perfections de l'objet aimé. Chaque instant venait toujours lui offrir de nouvelles raisons d'aimer encore davantage, et sa mère même l'aidait à s'y livrer. La discrétion à laquelle elle s'é-

(1) Voyez le second fragment de l'Histoire secrète de Procope.

tait engagée, ne l'empêchait pas de lui marquer au moins quelque préférence involontaire, ou le retenait avec plus de plaisir ; cent fois il ne sut que penser de quelques regards où se peignait de la tendresse. Le chevalier en pouvait-il deviner l'espèce? Il était jeune, vif, amoureux; il s'y méprit, et des soupirs qu'il ne put retenir auprès d'elle, furent le premier et l'innocent langage de la passion la plus affreuse.

Ninon, alarmée de cet amour que son fils dissimulait tous les jours avec moins de soins, essaya contre lui les secours de la rigueur et même de l'absence ; tout fut inutile. Le premier besoin d'un amant de ce caractère et de cet âge est de voir ce qu'il aime. On croit pouvoir l'acheter aux conditions même de ne plus souhaiter d'en être aimé, et de forcer son cœur au silence le plus austère. Eh ! qui est-ce qui ne croit pas d'abord aimer assez délicatement, avec assez de désintéressement, pour que de pareils sacrifices ne soient que de légers efforts? Tout impétueux qu'était le chevalier, il sut se contraindre pour ne pas paraître indigne d'une grâce qu'il avait enfin obtenue par ses larmes et ses serments. Serments de n'aimer plus, qu'animait et que dictait l'amour le plus violent ! Ninon y fut trompée : il est aisé de l'être dans tout ce que fait faire cette passion bizarre, qui prend à son gré toutes les apparences, tous les masques dont elle a besoin.

Insensiblement, et peut-être malgré lui, le chevalier perdit de vue les conditions auxquelles il avait fait sa paix : Ninon, que le premier danger avait rendue plus attentive, vit bientôt renaître ce feu mal éteint qu'abhorrait la nature : ses soupirs, ses regards, sa tristesse le trahirent : elle crut devoir faire de nouveaux efforts ; et l'ayant fait un jour passer dans son cabinet : levez les yeux sur cette pendule (lui dit-elle), insensé que vous êtes, il y a à présent plus de soixante-cinq ans que je vins au monde. Me convient-il d'écouter une passion comme l'amour ? Est-ce à mon âge qu'on peut aimer et qu'on doit être aimée ? Rentrez en vous-même, chevalier ; voyez le ridicule de vos désirs et celui où vous voudriez m'entraîner.

Cette grave remontrance, qui laissait Ninon aux yeux de son fils telle qu'il l'avait toujours vue, ne changea rien à des désirs qui devenaient plus vifs à chaque instant : des larmes coulèrent des yeux de cette mère malheureuse ; et le jeune Villiers les vit comme des garants de son triomphe. Que vois-je ? O ciel ! (s'écria-t-il) qui fait couler ces pleurs ? Est-ce la pitié, la tendresse ? Mon sort va-t-il changer ? Il est affreux (répondit-elle), insensé que vous êtes, laissez-moi, c'est trop empoisonner les restes d'une vie que je déteste. Quel langage ! reprit le chevalier. Quel poison peut répandre sur la plus belle vie la

douceur de faire encore un heureux? Est-ce là cette Ninon si tendre et si philosophe? N'a-t-elle pris que contre moi cette ombre de vertu qui suffit à son sexe pour se croire estimable? Quelles chimères ont donc changé son cœur? Vous le dirai-je? vous portez la cruauté jusqu'à vous combattre vous-même; j'ai vu cent fois dans ces yeux moins de dureté que vous ne m'en faites éprouver. Et ces larmes que ma situation vous arrache; parlez, l'indifférence ou la haine les font-elles répandre? N'osez-vous plus avouer une sensibilité dont l'humanité s'honore toujours? Arrêtez, chevalier (lui dit Ninon), il ne tint qu'à vous de prétendre à la plus vive amitié de ma part, je vous en croyais digne: voilà la source de ces regards qui vous ont trompé, et de ces larmes que je verse sur vous. Mais ne vous flattez point de m'avoir inspiré de l'amour. Je le vois trop, vos désirs sont trop l'effet d'une présomption légère. Eh bien, connaissez donc mon cœur; il doit vous ôter toute espérance; il irait jusqu'à vous haïr, si vous lui parliez encore de votre aveugle tendresse. Je ne vous entends plus; sortez, et laissez-moi me reprocher des bontés que vous avez si mal interprétées.

L'état de désespoir et de fureur où Ninon apprit que son fils était depuis cette dernière conversation, lui déchira les entrailles. Elle se repentit de n'avoir pas d'abord porté le dernier coup à des désirs aussi

violents ; mais la promesse qu'elle avait faite à M. de Gersay lui avait jusque-là fermé la bouche. Elle ne songea plus qu'à obtenir de lui la permission de découvrir un secret qu'elle ne pouvait plus garder, et M. de Gersay lui-même fut le premier à le lui conseiller.

Elle écrivit donc au chevalier, qu'à tel jour, à telle heure, elle avait à lui parler dans sa petite maison du faubourg Saint-Antoine (1) et qu'elle le priait de s'y rendre. Il y vola. Que de soins et de recherches dans sa parure ! Que d'images trompeuses du plaisir ! Il trouva Ninon seule ; mais quel abattement, quelle tristesse n'aperçut-il point dans ses yeux ! il se jette à ses pieds, il saisit sa main, il la baigne de ses larmes. Malheureux (s'écrie Ninon en se laissant tomber dans ses bras), il est donc des destinées au-dessus de toute la prudence humaine. Que n'ai-je point tenté pour rendre le calme à vos sens agités ? Et quel mystère me forcez-vous d'apprendre ? Ah ! vous allez me tromper encore (interrompit-il) je ne vois point dans vos yeux cet amour que j'osais attendre ? A ce langage obscur, je reconnais votre injustice ; vous espérez encore pouvoir me guérir : désabusez-vous, le triomphe cruel que vous cherchez est au-dessus de toutes vos forces réunies, au-dessus

(1) A Picquepuce.

de tout l'art imaginable, au-dessus même de la raison. En même temps il semble n'écouter que son ivresse, et se portant à la dernière témérité ; arrêtez, (lui dit Ninon indignée) cet affreux amour ne sera point au-dessus des devoirs les plus sacrés ; arrêtez, vous dis-je, monstre que vous êtes, et frémissez d'épouvante ; l'amour peut-il habiter des lieux que vous remplissez d'horreur ? Savez-vous qui vous êtes et qui je suis ? Cette amante que vous poursuivez..... Eh bien ! (dit le chevalier) cette amante ?.... Est votre mère (répondit Ninon) ; vous me devez le jour, c'est mon fils qui soupire à mes pieds, qui me parle d'amour : voyez quels sentiments vous avez du m'inspirer. M. de Gersay, votre père, par un excès d'attention et de tendresse pour vous, voulait vous laisser ignorer votre sort. Ah, mon fils ! par quelle fatalité viens-tu de m'en arracher le secret ! Tu sais à quel degré d'opprobre les préjugés ont mis ta malheureuse existence : voilà ce qu'il fallait cacher à ta délicatesse ; tu ne l'as pas permis, reconnais ta mère, ô mon fils ! en lui pardonnant de t'avoir donné la vie.

Tandis que Ninon fondait en larmes et serrait étroitement le chevalier, il semblait anéanti par ce qu'il venait d'entendre. Pâle, tremblant, inanimé, à peine il prononce une fois le doux nom de mère. Il se fait horreur à lui-même, il ne sent point la nature,

il brûle encore de l'ardeur la plus criminelle ; mais il dérobe, sous le froid dont il est saisi, les mouvements dont son cœur est agité. Il jette encore les yeux sur sa mère, il les reporte sur la terre, soupire, se lève, s'arrache de son sein, et fuit avec précipitation. Un jardin s'offre à sa vue égarée : et dans l'épaisseur du premier bosquet qu'il rencontre, il porte la main sur son épée, l'envisage sans frémir, et se précipitant sur elle, tombe sur le sang que jette sa blessure.

Quel horrible spectacle pour Ninon qui, suivant son fils d'assez près, l'aperçut enveloppé des ombres d'une mort affreuse ! Le sort cruel voulait ajouter à son malheur l'horrible circonstance de le voir expirer. Ses yeux presque éteints se tournèrent sur elle, et dans cet instant même elle y vit encore de l'amour. Le chevalier mourant semblait vouloir lui parler, et les efforts qu'il fit pour prononcer quelques mots, peut-être criminels, précipitèrent son dernier soupir (1).

Les cris qu'avait arrachés à cette mère infortunée

(1) *Le Sage* dans son roman de *Gil Blas*, tome troisième, a peint cette horrible catastrophe sous les noms supposés de la vieille *Inisilla de Cantarilla*, et du jeune don *Valerio de Luna*. On n'a pas cru devoir imiter le ton de plaisanterie avec lequel il a fini cette anecdote funeste : *don Valerio*, dit-il, *se punit comme un autre Œdipe, avec cette différence, que le Thébain s'aveugla de regret d'avoir consommé le crime, et qu'au contraire le Castillan se perça de douleur de ne pouvoir le commettre.*

Roman inventé par Bret du dix-huitième
les contemporains ne l'avaient rien

le tableau d'un fils baigné dans son sang, attirèrent heureusement auprès d'elle des gens qui l'empêchèrent de se livrer au désespoir. Son fils ne vivait plus, il fallait du moins dérober au public une histoire aussi funeste, et la douleur dont elle fut accablée ne l'empêcha pas de prendre à cet égard toutes les mesures convenables.

La raison et la philosophie lui offrirent en vain des motifs de se consoler d'un événement qu'elle n'avait pu ni prévoir, ni parer en aucune façon. Le coup était affreux pour quelqu'un qui, dans le sein de ses faiblesses, avait toujours conservé un goût dominant pour une méditation profonde et sérieuse. Ce qui avait donné lieu à Saint-Evremond de lui dire souvent, *qu'elle ne mourrait jamais que de réflexion.*

Ce fut alors qu'elle s'occupa plus que jamais à se rendre chère à ses amis, et qu'elle *se contenta* (comme dit Saint-Evremond) *de l'aise et du repos, après avoir senti ce qu'il y a de plus vif.* A la dissipation, à la légèreté de Ninon succéda la solidité de Mlle de Lenclos, et jusqu'à sa mort on ne lui donna plus que ce dernier nom.

Quoiqu'elle ne fût jamais assez maîtresse de ce penchant victorieux que la nature lui avait donné pour la volupté des sens, il paraît qu'elle fit quelques efforts pour le combattre. Et l'on sait qu'à propos des cendres qu'on répand un certain jour de l'année sur

le front des chrétiens, elle disait qu'aux paroles dont se sert le ministre, il fallait substituer celles-ci : *Il faut quitter ses amours.* Ce qu'elle écrit à Saint-Evremond, ne laisse même guère douter qu'elle n'ait rougi de ses faiblesses. *Tout le monde me dit que j'ai moins à me plaindre du temps qu'une autre* (dit-elle) *de quelque sorte que cela soit, qui m'aurait proposé une telle vie, je me serais pendue.* Cependant toujours digne d'être aimée, persécutée dans tous les temps par des gens enchantés de son mérite, elle eut jusqu'à la fin de sa vie des moments où elle ne put se refuser, en dépit de la morale et des réflexions, aux attraits d'une reconnaissance peu bornée.

L'illustre abbé de Chaulieu, cet Anacréon de notre temps, qu'on avait appelé à son entrée dans le monde, *le poëte de la bonne compagnie*, paraît avoir été plus heureux que son maître Chapelle auprès de Mlle de Lenclos, qu'il ne put se défendre d'aimer. Le prieuré *de Fontenay*, où elle accompagna plus d'une fois Mme la duchesse de Bouillon et le chevalier d'Orléans, vit soupirer souvent ce poëte ingénieux, que la duchesse accablait pourtant de plaisanteries, sur le défaut de ces talents réels qu'il n'est pas aisé de croire inutiles à l'amour.

Quoi qu'il en soit, on ne peut guère douter que Mlle de Lenclos n'ait écouté ses soupirs : elle passait cependant dès lors pour n'avoir plus d'amants en

titre. Le baron de Banier (1), fils du célèbre général suédois, avait été le dernier de ceux qu'on avait connu sous ce nom.

Chapelle, comme je l'ai annoncé, avait fait auprès d'elle d'inutiles tentatives, et ne pouvant vaincre sa résistance, il confia à son esprit le soin injuste de l'en punir. Il n'appartient pas à toutes les âmes de ne point se laisser corrompre par cette philosophie dont la volupté semble être la base. L'effort de joindre à l'amour des plaisirs, celui de la sagesse humaine, rend Epicure inimitable et par conséquent dangereux pour le plus grand nombre. Mlle de Lenclos jouissait presque seule du bonheur de n'en avoir point altéré la doctrine.

Tout Paris avait vu les vers que l'amour avait arrachés à Chapelle (2) pour Mlle de Lenclos : on n'ignorait pas qu'il avait toujours paru un des plus grands admirateurs des qualités mêmes qui la rendaient si estimable: cependant il ne rougit pas de se démentir au point de blesser à la fois les droits de l'amour et de l'amitié, en voulant lui donner des ridicules qu'il ne put faire tomber que sur son âge, comme on va le voir par les vers suivants :

Il ne faut pas qu'on s'étonne,
Si souvent elle raisonne

(1) Il fut tué en Angleterre en 1683.
(2) Voy. le recueil des poésies de Chapelle.

De la sublime vertu
Dont Platon fut revêtu :
Car à bien compter son âge,
Elle peut avoir vécu
Avec ce grand personnage.

Mlle de Lenclos rit sans doute de cette plaisanterie avec ses amis, elle était incapable de la petitesse qu'il y aurait eu de s'en offenser ; on sent combien de pareils coups devaient frapper loin de leur objet. Elle avait appris depuis longtemps de son ami M. de la Rochefoucault, que *la vieillesse est l'enfer des femmes.* Et cet enfer ne l'avait jamais effrayée. Trop philosophe pour regretter la perte d'un bien qu'elle estimait peu, et à qui elle avait toujours préféré la force de l'esprit, elle le voyait avec tranquillité s'évanouir. Ce ne fut que dans un de ses moments de gaieté où elle s'abandonnait aux grâces de son imagination riante et toujours féconde, qu'elle imita le mot irréligieux de ce roi d'Aragon qui souhaitait d'avoir assisté au conseil de la divinité, au moment de la création, lorsqu'elle dit qu'au nombre des avis qu'elle aurait pu donner à la providence, elle n'aurait pas manqué d'appuyer sur celui de placer les rides où les dieux du paganisme avaient caché l'endroit faible d'Achille.

Il est vrai qu'elle eut toujours beaucoup moins à

se plaindre qu'une autre des ravages que fait le temps sur la beauté. C'est par là (dit Saint-Évremond) que la nature devait commencer à faire voir qu'il est possible de ne pas vieillir. Quoique parvenue dans la suite à ce qu'on appelle communément l'âge de la décrépitude, elle n'en eut jamais le dégoût et la laideur ; elle conserva même toutes ses dents et presque tout le feu de ses yeux, au point qu'on disait d'elle, dans les dernières années de sa vie, qu'on pouvait encore y lire toute son histoire.

L'aventure de Noctambule ou du petit homme noir, qui était venu trouver Mlle de Lenclos à vingt ans pour lui assurer une beauté éternelle et la conquête de tous les cœurs, avait plus de vraisemblance qu'il n'en fallait pour être crue par tous les amis du merveilleux ; peut-être même l'abbé Servien qui s'était avisé de faire courir cette histoire sur son compte, lorsqu'elle avait soixante-quinze ans, trouva-t-il des gens qui lui disputèrent l'invention de cette galanterie.

Rien n'était plus célèbre alors que la société de Mlle de Lenclos, par le choix distingué des personnes qui la composaient. Mmes de la *Fayette* et de la *Sablière*, dont elle comparaît la première *à ces riches campagnes si fertiles en fruits*, et la seconde *à un joli parterre émaillé de fleurs qui charme les yeux*, se trouvaient le plus régulièrement qu'elles le pouvaient

chez elle avec l'illustre M. de La Rochefoucault, qui, jusqu'à sa mort, honora Mlle de Lenclos de l'amitié la plus constante, et de l'estime la plus forte. Mme de Sévigné, Mme de Grignan, Mme de Coulanges, Mme de Torp, la duchesse de Bouillon même, préféraient sa maison à toutes les autres, et ne se lassèrent jamais du plaisir de la voir et de l'entendre.

Des vers que fit l'abbé Regnier-Desmarais sur le retour de sa santé (1) nous apprennent le danger de la perdre qu'avaient couru ses amis ; à son âge une maladie ne pouvait être que cruelle, et quoiqu'elle parût entièrement rétablie, la perte d'une partie de ses forces lui fit faire encore plus d'attention à ce bien qu'il est si doux de conserver, lorsqu'on a senti la douleur d'en être privé.

C'était à cinq heures du soir qu'on se rassemblait chez elle en hiver dans un appartement orné de por-

(1) Clusine qui dans tous les temps
Eut de tous les honnêtes gens
L'amour et l'estime en partage :
Qui toujours pleine de bon sens
Sut de chaque saison de l'âge
Faire à propos un juste usage :
Qui dans son entretien, dont on fut enchanté,
Sut faire un aimable alliage
De l'agréable badinage,
Avec la politesse et la solidité,
Et que le ciel doua d'un esprit droit et sage,
Toujours d'intelligence avec la vérité,
Clusine est, grâce au ciel, en parfaite santé.

traits de ses principaux amis, de ses meilleures amies, et de quelques tableaux des meilleurs peintres. Elle habitait l'été un autre appartement qui donnait sur le boulevard, et dans lequel elle avait un salon, où était peinte à fresque toute l'histoire de Psyché. Mais quelque agrément qu'elle trouvât elle-même avec ses amis, elle les avait tous habitués à la laisser jouir à neuf heures du repos, dont son tempérament affaibli, et quelquefois infirme, avait si grand besoin.

Presque tous les hommes illustres qui l'avaient connue dans sa jeunesse, ceux de la nouvelle cour, qui par les qualités du cœur et de l'esprit ne s'éloignaient pas encore de ces premiers, composaient tous les jours son cercle. La rue des Tournelles (1), qu'elle habitait depuis longtemps, était une des plus fréquentées de Paris; on avait même donné à ses meilleurs amis le nom singulier d'*oiseaux des Tournelles*.

C'était alors un honneur distingué d'oser se parer de ce titre. Le comte de Charleval, surtout, s'honorait fort de ce nom, qui lui rappelait sans cesse le bonheur dont il avait presque toujours joui, de vivre familièrement avec la femme la plus étonnante et la plus aimable de son temps. Son amour décidé pour

(1) Au Marais.

la volupté douce et tranquille, la délicatesse de son esprit et de ses talents (1), lui avait mérité toute la confiance de Mlle de Lenclos. Dans un âge déjà fort avancé, *son esprit avait conservé tous les charmes de la jeunesse, et son cœur toute la bonté et la tendresse désirables dans les véritables amis.* Tel est l'éloge qu'en fait Mlle de Lenclos dans une lettre qu'elle écrit à Saint-Evremond, en lui apprenant la mort de cet ami commun (2) qu'elle regrette avec une sensibilité digne de son cœur. *Sa vie et celle que je mène actuellement* (dit-elle) *avaient beaucoup de rapport. Enfin, c'est plus que mourir soi-même que faire une pareille perte.*

Le recueil charmant de ses lettres et de ses poésies, qu'il avait rendues peu communes, tomba malheureusement après sa mort entre les mains de M. de Ris son neveu, premier président du parlement de Normandie. Et ce magistrat (dit Vigneul de Marville), *je ne sais par quel tour de pensée ne voulut point enrichir le public de si beaux ouvrages.* On peut aisément juger de la perte qu'on a faite par les grâces et la facilité du petit nombre de morceaux qui sont ve-

(1) Scarron, qui était ami particulier de Charleval, en parlant de la délicatesse de son esprit et de son goût, disait que les *Muses ne se nourrissaient pas de blanc-manger et d'eau de poulet.*

(2) M. de Charleval, quoique d'une faible complexion, vécut quatre-vingt ans; il mourut en 1693. *La nature qui lui avait donné un corps si délicat et si bon tout ensemble, lui avait fait un esprit tout de même.* Vigneul de Marville.

nus jusqu'à nous malgré la modeste indifférence de cet auteur pour la réputation, et les craintes peu justes de son héritier. Le couplet de chanson qu'il fit sur le nom d'*oiseaux des Tournelles*, par lequel on désignait, comme je l'ai dit, les amis de Mlle de Lenclos, n'est point assez connu, et ne peut que rendre ces mémoires plus agréables : quelle idée charmante il donne de la société de son amie !

Je ne suis plus oiseau des champs,
Mais de ces oiseaux des Tournelles,
Qui parlent d'amour en tous temps,
Et qui plaignent les tourterelles,
De ne se baiser qu'au printemps.

La disgrâce et l'éloignement de M. de Saint-Evremond n'avaient jamais fait oublier à Mlle de Lenclos son ancien ami; et dans les premiers temps où il souhaitait encore que la cour voulût le rappeler de l'exil auquel il s'était condamné lui-même, elle employa le crédit de tous les gens en faveur, pour obtenir la grâce de l'homme de la meilleure compagnie qu'elle eût connu. Il n'avait à se reprocher que quelques traits de légèreté contre un ministre dont il avait eu sujet de se plaindre, et qui d'ailleurs était mort avant que l'offense eût éclaté. MM. de Lionne, de Lauzun, et l'inimitable comte de Grammont, tous

trois amis de Mlle de Lenclos, avaient été à la tête de ceux qui faisaient le plus d'efforts pour faire revenir M. de Saint-Evremond dans sa patrie ; mais leurs tentatives avaient été inutiles, et l'on ne vint à bout d'adoucir l'esprit de Louis le Grand que dans un temps où ce philosophe, se trouvant trop vieux pour se transplanter, aima mieux rester avec des gens accoutumés à sa loupe et ses cheveux blancs, que de reparaître dans une cour où il craignait de n'être reconnu que du comte de Grammont au plus (1).

Mlle de Lenclos avait toujours entretenu un commerce de lettres avec cet ancien ami ; et quatre ans avant le refus qu'il fit de sa grâce, elle lui avait écrit pour savoir si un ouvrage, qui paraissait sous son nom, et qui avait pour titre : *Réflexions sur la doctrine d'Épicure*, était véritablement de lui. M. de Saint-Evremond lui répondit qu'il n'en était pas l'auteur (2). Et quelque temps après il lui adressa, sous le nom de *Moderne Leontium*, son discours sur la *Morale d'Epicure*, qu'il rendit bien plus naturelle et bien plus commode que l'auteur des *Réflexions*. Il jugeait avec assez de ressemblance qu'Épicure n'avait pas voulu recommander une volupté plus pure que la

(1) Ce fut avant la déclaration de la guerre de 1689, que le comte de Grammont lui écrivit de la part des ministres, qu'il était maître de revenir.

(2) Elles étaient de Sarrazin.

vertu des stoïciens, qu'une volupté sans âme et sans mouvement, et, comme il dit, *une volupté sans volupté*.

Le détail qu'il fait à Mlle de Lenclos de la vie de ce philosophe qu'elle avait toujours aimé, était en quelque façon celui de ses plaisirs, et de la morale qu'elle avait toujours suivie, peut-être moins par principes, que par cet instinct de raison qu'elle avait écouté sur le choix et le goût des choses dont elle avait cru pouvoir honnêtement accorder l'usage à ses sens. *On ne croirait pas* (dit M. de Saint-Evremond) *qu'Épicure ait passé tant de temps avec Léontium et avec Témista, à ne faire que philosopher; mais s'il a aimé la jouissance en voluptueux, il s'est ménagé en homme sage. Indulgent aux mouvements de la nature, contraire aux efforts, ne prenant pas toujours la chasteté pour une vertu, comptant toujours la luxure pour un vice, il voulait que la sobriété fût une économie de l'appétit, et que le repas qu'on faisait ne pût jamais nuire à celui qu'on devait faire... Il dégageait les voluptés de l'ingratitude qui les précède, et du dégoût qui les suit.*

M. de Saint-Evremond pouvait avoir conçu cette idée d'Épicure; mais il peignait son amie; il se peignait lui-même en traçant le portrait du philosophe grec. Mlle de Lenclos dut se reconnaître à ce tableau, et s'applaudit sans doute de ressembler encore autant au plus fameux sectateur de la volupté.

Tout le bon sens (disait-elle sans cesse à ses amis) *ne va qu'à se rendre heureux, et pour cela,* ajoutait-elle, *il n'y a qu'à juger de tout sans prévention.* Mlle de Lenclos n'avait jamais eu d'autres maximes, et elle ne les quitta jamais : aussi se vantait-elle de connaître à fond le prix d'une vie voluptueuse. Elle voulait même qu'on lui rendît justice là-dessus.

L'ouvrage que Saint-Evremond venait de lui envoyer, l'avait entièrement rassurée sur la crainte qu'elle avait eue qu'il ne fût, comme on le croyait, à Paris, l'auteur des tristes Réflexions sur la doctrine d'Épicure... Elle vit avec joie qu'il était toujours digne de son amitié, et que son cœur n'avait pas plus changé que le sien. La correspondance de lettres qu'ils eurent tout le reste de leur vie, ne fut presque qu'une confidence mutuelle du bonheur dont ils jouissaient tous les deux, d'aimer et de jouir encore des plaisirs dans un âge où les autres hommes ne respirant que les dégoûts et l'ennui, les répandent sans cesse autour d'eux.

Ils se recommandaient l'un à l'autre les personnes qu'ils considéraient assez pour les croire dignes de ces avantages. Et Mme la comtesse de Sandwich ne parle encore qu'avec la plus grande reconnaissance du service que lui rendit Saint-Evremond, en lui procurant la connaissance de Mlle de Lenclos, lorsqu'elle vint en France pour sa santé avec le docteur *Morelli*.

Fille du fameux comte de Rochester, Mme de Sandwich, jeune, mais née avec les talents de l'esprit qu'elle avait hérité de son père, eut l'art de ne point paraître étrangère dans un cercle aussi difficile à contenter, que celui de la rue des *Tournelles*. Mlle de Lenclos, qui jugeait dès lors du mérite supérieur auquel elle devait s'élever un jour, ne la vit partir qu'avec le plus grand regret. *Mme de Sandwich*, dit-elle dans une de ses lettres, *m'a donné mille plaisirs par le bonheur que j'ai eu de lui plaire ; je ne croyais pas sur mon déclin, être propre à une femme de son âge. Elle a plus d'esprit et plus de véritable mérite que toutes les femmes de France.*

Ce serait affaiblir l'idée que conserve encore Mme la comtesse de Sandwich de son ancienne amie, qu'essayer de la peindre dans ces mémoires. C'est assez de dire que quarante-six années n'ont rien diminué de ses regrets, et que le nom de Mlle de Lenclos réveille tous les jours dans son cœur les sentiments d'estime et d'admiration qu'elle conçut pour elle sur la fin de l'autre siècle.

Je ne parlerais point ici de M. Rémond surnommé le Grec, si ce qu'on fait de lui avec Mlle de Lenclos, n'était pas une preuve de ce que j'ai dit sur ses soins qu'elle prenait de former le cœur et l'esprit des gens qui la fréquentaient. Le peu de succès qu'elle avait eu avec M. Rémond la fit repentir plus d'une fois des

peines qu'elle avait prises. *J'ai été la dupe de son érudition grecque*, disait-elle, *aussi je l'ai banni de mon école, parce qu'il a toujours pris la philosophie et le monde à gauche, et qu'il n'est pas digne d'une société aussi sensée que la mienne. Quand Dieu eut fait l'homme*, ajoutait-elle quelquefois, *il se repentit; je suis de même à l'égard de Rémond.*

Quelques mémoires particuliers, mettent sur le compte de ce même M. Rémond l'anecdote singulière qu'on donne plus communément à l'abbé Gédoyn Mais comment peut-on imaginer, qu'avec le mécontentement où elle était du premier de ces hommes, elle ait pu se résoudre à faire revenir encore un instant Ninon pour lui? L'abbé Gédoyn était bien plus fait pour remporter cette étonnante victoire. qu'il n'a jamais désavouée fortement.

Il sortit des Jésuites avec l'abbé Fraguier en 1694, c'est-à-dire, lorsque Mlle de Lenclos avait soixante-dix-neuf ans. Tous deux firent presque aussitôt connaissance avec elle et avec Mme de la Sablière ; et tous deux étonnés du mérite profond qu'ils leur reconnurent, sentirent l'avantage de s'attacher à elles, pour donner à leurs talents ce que l'étude du cloître et du cabinet même ne leur avait jamais offert. L'abbé Gédoyn s'attacha surtout à Mlle de Lenclos, dont le goût et les lumières étaient des guides si sûres. La reconnaissance se joignit bientôt à l'estime et à l'ad-

miration ; et le jeune disciple sentit des désirs qu'on ne crut pas réels sans doute, mais qu'il rendit si pressants, qu'il réveilla dans un cœur presque éteint, une faible étincelle de ce feu dont il avait brûlé jadis. Le terme de quatre-vingts ans, auquel Mlle de Lenclos promit de mettre fin à ses rigueurs, n'épouvanta point l'amoureux abbé qui connaissait l'axiome de *Phryné* (1), et qui força la bienfaitrice de lui tenir sa parole au temps qu'elle lui avait fixé.

Puisque la maison de Mlle de Lenclos était le rendez-vous de tous les talents et de tous les mérites, il était bien naturel qu'on y vit le célèbre M. de Fontenelle, qui jouissait déjà d'une grande réputation dans les lettres, et dont l'esprit surtout avait des charmes qui le faisaient désirer partout.

Ami du fameux M. *Huyghens*, un des grands mathématiciens du dernier siècle, il se présenta à Mlle de Lenclos, pendant le séjour qu'il fit à Paris, lorsqu'il eut été nommé ambassadeur des États généraux en France : le plaisir qu'il sentit à la voir, et surtout à l'entendre chanter et s'accompagner de son luth, excita dans son cœur un si grand ravissement, qu'il ne put se refuser à l'envie de le lui témoigner par ce quatrain que M. de Fontenelle lui présenta de sa part. Des vers faits dans une langue étrangere par

(1) *Multi bibunt fecem ob vini nobilitatem.*

M. Huyghens, qui d'ailleurs était beaucoup plus géomètre que poëte, ne pouvaient être que très-singuliers, et c'est par ce seul endroit qu'on a cru devoir ne pas les oublier dans ces mémoires.

Elle a cinq instruments dont je suis amoureux,
Les deux premiers, ses mains, les deux autres, ses yeux;
Pour le dernier de tous, et cinquième qui reste,
Il faut être galant et leste.

Les femmes courent aprés Mlle de Lenclos, dit Mme de Coulanges dans une de ses lettres (1), *comme d'autres gens y couraient autrefois. Le moyen de ne pas haïr la vieillesse aprés un tel exemple?* Cette réflexion n'était pas celle de Mlle de Lenclos, qui regrettait peu ses anciens plaisirs, et chez qui l'amitié avait presque toujours eu des droits aussi forts et aussi sacrés que l'amour. D'ailleurs, ce qu'écrivait alors Mme de Coulanges, se trouve démenti par une lettre de Mme de Sévigné à M. de Coulanges : *Corbinelli*, dit-elle, *me mande des merveilles de la bonne compagnie d'hommes qu'il trouve chez Mlle de Lenclos. Ainsi elle rassemble tout sur ses vieux jours, quoique dise Mme de Coulanges, et les hommes et les femmes; mais quand elle n'aurait présentement que les femmes, elle devrait se*

(1) V. le recueil des lettres choisies, p. 33.

consoler de cet arrangement, ayant eu les hommes dans le bel âge pour plaire.

Le même recueil de lettres d'où ces faits sont tirés, nous apprend qu'en 1696, la santé de Mlle de Lenclos reçut de nouvelles attaques. *Notre aimable Lenclos*, dit M. de Coulanges, *a un rhume qui ne me plaît point.* Et quelque temps après, écrivant à la même personne : *Notre pauvre Lenclos*, dit-il, *a aussi une petite fièvre lente avec un petit redoublement les soirs, et un mal de gorge qui inquiète ses amis.* Cette incommodité n'eut point de suites plus fâcheuses alors que de l'affaiblir encore plus; mais sa philosophie la conduisait, comme elle le dit, *à se contenter du jour où l'on vit, le lendemain à oublier le jour qui l'a précédé, et à tenir à un corps usé, comme à un corps agréable.* C'est ainsi que Mlle de Lenclos passait les restes de sa vie, dont elle voyait sans effroi le terme s'approcher. *Si l'on pouvait croire*, dit-elle, *comme Mme de Chevreuse, qu'en mourant on va causer avec tous ses amis en l'autre monde, il serait doux de le penser.*

Mme Scaron, qu'on appelait alors marquise de Maintenon, et qui, au rapport de Mme de Sévigné, *passait pour s'être attachée le roi par un commerce d'amitié, et par une conversation sans contrainte et sans chicane*, n'avait jamais entièrement oublié Mlle de Lenclos, son ancienne amie, qui de son côté l'avait vue sans surprise et sans envie, passer à l'état bril-

lant dont elle jouissait depuis longtemps, lorsqu'elle reçut de sa part des témoignages les plus flatteurs de son souvenir.

Elle fit offrir à Mlle de Lenclos un logement à Versailles auprès d'elle; son intention (à ce qu'on dit) était de procurer au roi le plaisir de voir et d'entendre souvent une personne qui, à quatre-vingt-cinq ans, jouissait encore, malgré ses infirmités, de la même vivacité d'esprit et de ce goût si délicat et si parfait, qui, dans tous les temps, avaient contribué à sa grande réputation, beaucoup plus que ses charmes et ses faiblesses. Mais Mlle de Lenclos, qui était née pour la liberté, et qui n'avait jamais su sacrifier sa philosophie tranquille à l'espoir de la plus haute fortune, ne répondit point aux vues de son amie, qu'elle remercia de ses offres, en lui faisant dire qu'il était trop tard pour aller apprendre l'art de dissimuler et de se contraindre, qu'elle n'avait jamais connu. Tout ce qu'on put obtenir d'elle, ce fut de se trouver un jour à la tribune de la chapelle de Versailles, où Louis le Grand devait passer, pour satisfaire la curiosité qu'il avait de voir une fois au moins cette merveille étonnante de son règne.

Ce que l'on sait de plus étonnant des dernières années de sa vie, c'est la visite que lui fit le jeune *Arouet* encore enfant. Mlle de Lenclos l'examina avec une attention singulière, et parut démêler dans les

réponses ingénieuses et vives qu'il lui fit, les talents prodigieux qui devaient l'élever un jour au rang d'un des premiers génies de notre siècle. La passion des vers, et l'amour de la gloire, semblaient déjà s'annoncer chez lui ; et Mlle de Lenclos se fit un plaisir de les fortifier par les conseils qu'elle lui donna de s'y livrer ; l'amitié qu'elle se sentit pour lui, l'engagea même à lui léguer par son testament une somme qu'elle destinait à lui acheter des livres. Quelle pénétration dans Mlle de Lenclos ! Quel heureux début pour M. de Voltaire.

La santé de Mlle de Lenclos s'affaiblissait tous les jours ; et dès qu'elle se vit assez mal pour craindre la mort elle osa l'envisager avec tranquillité : elle voulut remplir tous les devoirs de ce moment terrible, et sa raison n'en fut point troublée. On dit même que la dernière nuit de sa vie (1), ne pouvant dormir, elle fit ces quatre vers qui peuvent frapper du moins par leur circonstance :

Qu'un vain espoir ne vienne point s'offrir,
Qui puisse ébranler mon courage :
Je suis en âge de mourir;
Que ferais-je ici davantage.

(1) Elle mourut le 17 octobre 1706.

LETTRES

DE NINON DE LENCLOS

AU MARQUIS DE SÉVIGNÉ

LETTRE PREMIÈRE

Moi, marquis, me charger de votre éducation, vous guider dans la carrière où vous allez entrer? C'est trop exiger de mon amitié pour vous. Vous le savez, quand une femme qui n'est plus de la première jeunesse paraît prendre un intérêt particulier à un jeune homme, on dit qu'elle veut le mettre dans le monde; et vous n'ignorez pas la malignité avec laquelle on se sert de cette expression. Je ne veux donc point m'exposer à l'application qu'un pourrait m'en faire. Tout ce que je puis pour votre service, c'est d'être votre confidente. Vous me ferez part de toutes les situations où vous vous trouverez; dans l'occasion je vous dirai ma pensée;

Universitas
BIBLIOTHECA

et je tâcherai de vous aider à connaître votre propre cœur et celui des femmes.

Cependant, quelque plaisir que j'envisage dans ce commerce, je ne me dissimule pas les difficultés de mon entreprise. Le cœur, qui sera le sujet de mes lettres, fait réunir tant de contrastes, que quiconque en parle, doit nécessairement paraître tomber dans bien des contradictions. On croit le saisir, et l'on n'embrasse qu'une ombre. C'est un vrai caméléon; vu de différents côtés, il présente des couleurs toutes opposées, et qui n'en existent pas moins dans le même sujet. Vous devez donc vous attendre à lire bien des singularités. Mais enfin je vous proposerai mes idées; elles pourront souvent vous paraître plus singulières que vraies; ce sera à vous à les apprécier. J'ai d'ailleurs un scrupule dans l'âme. Je prévois que je ne pourrai guère être sincère sans médire un peu de mon sexe. Mais vous voulez savoir ce que je pense sur l'amour, et sur tout ce qui y a rapport, et je me sens assez de courage pour vous parler avec franchise.

Je soupe ce soir chez M. de La Rochefoucault avec Mme de la Sablière et la Fontaine. Si vous voulez être des nôtres, ce dernier vous régalera de deux contes nouveaux, qui, m'a-t-on dit, ne déparent point leurs aînés. Venez, marquis... Mais cependant n'ai-je rien à craindre dans le commerce que nous projetons?

L'amour est si malin ! J'examine mon cœur ; non, il est occupé ailleurs ; et les sentiments qu'il a pour vous ressemblent moins à l'amour qu'à l'amitié. Au pis aller, si la tête me tournait un jour, nous verrions à nous tirer de ce mauvais pas le moins mal qu'il nous serait possible.

Nous allons donc faire ensemble un cours de *morale*. Oui, monsieur, de morale ! Mais que ce mot ne vous alarme point ; il ne sera question que de galanterie, et elle influe trop sur les mœurs, pour ne pas mériter une étude particulière... Notre projet me rit infiniment. Cependant en vous parlant trop souvent raison, ne vous ennuyerai-je point quelquefois ? C'est une de de mes inquiétudes ; car vous le savez, je suis une raisonneuse impitoyable, quand je m'y mets. Avec un autre cœur que celui que vous me connaissez, j'aurais fait le philosophe le plus complet qu'on eût jamais vu. Adieu, nous commencerons quand il vous plaira.

LETTRE II

Oui, marquis, je vous tiendrai parole, et dans toutes les occasions je dirai la vérité, dussai-je la dire à mes propres dépens. J'ai plus de fermeté dans l'esprit que vous ne l'imaginez, et je crains bien que la suite de notre commerce ne vous fasse penser que quelquefois je pousse cette vertu jusqu'à la sévérité. Mais souvenez-vous alors que je n'ai que les dehors d'une femme, et que je suis homme par le cœur et l'esprit. Voilà la méthode que je veux suivre avec vous. Comme je ne demande pas mieux que de m'éclairer moi-même, avant de vous communiquer mes idées, mon dessein est de les proposer à l'excellent homme chez lequel nous soupâmes hier. Il est vrai qu'il n'a pas trop bonne opinion de la pauvre humanité. Il ne croit non plus aux vertus et aux revenants. Mais cette raideur mitigée par mon indulgence pour les faiblesses humaines, vous donnera, je crois, l'espèce et la dose de philosophie qu'il faut dans le commerce des femmes. Venons au surplus de votre lettre.

Depuis que vous êtes entré dans le monde, il ne vous a rien offert, dites-vous, de ce que vous aviez imaginé d'y trouver. Le dégoût et l'ennui vous suivent partout. Vous cherchez la solitude, et dès que vous en jouissez, elle vous lasse ; vous ne savez en un mot à quoi attribuer l'inquiétude qui vous tourmente. Je vais vous tirer de peine, moi, car ma charge est de vous dire ma pensée sur tout ce qui pourra vous arrêter ; et je ne sais si vous ne me ferez pas souvent des questions aussi embarrassantes pour moi qu'elles l'auront été pour vous.

Le *mésaise* que vous éprouvez n'a point d'autres causes que le vide où se trouve votre cœur. Ce cœur est sans amour, et il est fait pour en ressentir. Vous avez précisément ce qu'on appelle le besoin d'aimer. Oui, marquis, la nature en nous formant, nous a donné une portion de sentiments qui doivent s'exercer sur quelque objet. Votre âge est fait pour les agitations de l'amour : tant que ce sentiment ne remplira pas votre cœur, il vous manquera toujours quelque chose : l'inquiétude dont vous vous plaignez ne finira point. En un mot, l'amour est l'aliment du cœur, comme les mets le sont du corps ; aimer, c'est remplir le vœu de la nature, c'est satisfaire à un besoin. Mais, s'il est possible, faites en sorte que chez vous l'amour n'aille pas jusqu'à la passion. Pour vous garantir de ce malheur, je serais presque tentée

d'approuver le conseil que l'on vous donne de préférer à la compagnie de ces femmes, capables de vous inspirer autant d'estime pour elles que d'amour, le commerce de celles qui se piquent d'être plus amusantes que solides. A votre âge, ne pouvant penser à prendre un engagement sérieux, on n'a pas besoin de trouver un ami dans une femme ; on ne doit pas y chercher qu'une maîtresse aimable.

Le commerce des femmes à grands principes, ou de celles que les ravages du temps forcent à ne plus se faire valoir que par les grandes qualités, est excellent pour un homme qui, comme elles, est sur le retour. Pour vous, ces femmes seraient trop bonne compagnie si j'ose m'expliquer ainsi. Il ne nous faut de richesses qu'à proportion de nos besoins : et ce que vous avez à faire de mieux, c'est, je crois, de vous attacher à celles qui joignent à une figure aimable de la douceur dans le commerce, de la gaieté dans l'humeur, du goût pour les plaisirs de société, et qu'une affaire de cœur n'effarouche pas.

Aux yeux d'un homme raisonnable elles paraissent trop frivoles, me direz-vous : mais croyez-vous qu'elles doivent être jugées avec tant de sévérité : Soyez persuadé, marquis, que si malheureusement elles acquéraient plus de solidité dans le caractère, elles et vous y perdriez trop. Vous exigez dans les femmes des qualités solides ! Eh, ne les trouvez-vous

pas dans un ami?... Vous dirai-je tout? Ce n'est point de nos vertus que vous avez besoin ; mais de notre enjouement et de nos faiblesses. L'amour que vous pourriez prendre pour une femme qui serait estimable à tous égards, deviendrait trop dangereux pour vous. Jusqu'à ce que vous puissiez penser au contrat, vous ne devez chercher qu'à vous amuser avec les belles ; un goût passager doit seul vous y attacher : gardez-vous de vous en occuper plus sérieusement ; car je vous le prédis, vous ne pourriez faire avec elle qu'une mauvaise fin.

Si vous ne pensiez pas plus solidement que la plupart des jeunes gens, je vous parlerais sur tout un autre ton ; mais je m'aperçois que vous êtes prêt à donner dans l'excès contraire à leur ridicule frivolité. Il ne faudrait donc vous attacher qu'à une femme qui, comme un enfant aimable, vous amusât par d'agréables folies, par de legers caprices, et par tous ces jolis défauts qui font le charme d'un commerce galant.

Voulez-vous que je vous dise ce qui rend l'amour dangereux ? c'est l'idée sublime que l'on s'avise quelquefois de s'en former. Mais dans l'exacte vérité, l'amour, pris comme passion, n'est qu'un instinct aveugle qu'il faut savoir apprécier : un *appétit* qui vous détermine pour un objet plutôt que pour un autre, sans qu'on puisse donner la raison de son

goût : considéré comme liaison d'amitié, lorsque la raison y préside, ce n'est pas une passion, ce n'est plus de l'amour, c'est une estime affectueuse à la vérité, mais tranquille, incapable de vous tirer de votre situation ; si marchant sur les traces de nos anciens héros de roman, vous allez jusqu'aux grands sentiments, vous verrez que cet héroïsme prétendu ne fait de l'amour qu'une folie triste et souvent funeste. C'est un vrai fanatisme ; mais si vous le dégagez de tout ce que l'opinion lui prête, bientôt il sera votre bonheur et vos plaisirs. Croyez que, si c'était la raison ou l'enthousiasme qui formât les affaires du cœur, l'amour deviendrait insipide ou frénétique. Le seul moyen d'éviter ces deux extrémités c'est de suivre le chemin que je vous indique. Vous n'avez besoin que d'être amusé, et vous ne trouverez que chez les femmes, dont je vous parle, ce qu'il faut pour cela : votre cœur veut être occupé, elles sont faites pour le remplir. Essayez de ma recette, et vous vous en trouverez bien... Je vous avais promis de la raison, il me semble que je vous tiens parole assez exactement. Adieu, je viens de recevoir une lettre charmante de M. de Saint-Evremond ; il faut que j'y réponde. Je veux en même temps lui proposer les idées dont je vous fait part ; et je serai bien trompée s'il ne les approuve pas.

J'aurai démain l'abbé de Châteauneuf, et peut-

être Molière. Nous relirons le Tartuffe, où il doit faire quelques changements : comptez, marquis, que tous ceux qui ne conviendront point de tout ce que je viens de vous dire, tiennent un peu de ce caractère-là.

LETTRE III

Quoi que j'en dise, vous tenez donc toujours pour votre premier sentiment ? vous voulez pour maîtresse une personne respectable, et qu'elle puisse devenir en même temps votre amie ? Ces sentiments mériteraient sans doute des éloges, si dans l'usage ils pouvaient vous procurer le bonheur que vous en attendez : mais l'expérience vous prouve que tous ces grands maux ne sont que de pures illusions. Pour un amusement de cœur, n'est-il donc question que de qualités sérieuse ? Je serais tentée de croire que les romans vous ont gâté l'esprit. Le pauvre marquis ! Il s'est laissé éblouir par les propos sublimes que l'on tient dans les conversations ; mais, mon cher enfant, que prétendez-vous faire de ces chimères de la raison ? Je dirai volontiers : voilà de la belle monnaie, c'est dommage qu'elle ne puisse point entrer dans le commerce.

Quand vous voudrez vous mettre à votre ménage, cherchez une femme solide, pleine de vertus et de grands principes. Tout cela convient à la dignité de l'hyménée ; j'ai pensé dire, à sa gravité. Mais à

présent qu'il ne vous faut qu'une affaire de cœur, gardez-vous d'être grave, et croyez ce que je vous dis : je connais mieux vos besoins que vous ne les connaissez vous-même. Les hommes, pour l'ordinaire, disent qu'ils cherchent en amour les qualités essentielles. Aveugles qu'ils sont, qu'ils seraient à plaindre s'ils les y trouvaient ! qu'y gagneraient-ils d'être édifiés? Ils n'ont besoin que d'amusement. Une maîtresse aussi raisonnable que vous l'exigez, serait une épouse pour laquelle vous auriez un respect infini, j'en conviens, mais de l'empressement, pas du tout. Une femme estimable à tous égards, vous assujettit trop, vous humilie trop, pour que vous l'aimiez longtemps. Forcé de l'estimer, et même de l'admirer quelquefois, vous ne pouvez vous défendre de cesser de l'aimer. Tant de vertus, est un reproche trop discret, une critique trop importune de vos travers, pour ne pas à la fin révolter votre orgueil : et dès qu'on le mortifie, adieu l'amour. Faites une exacte analyse de vos sentiments, examinez bien votre conscience, et vous verrez que je dis vrai. Je n'ai qu'un instant pour vous dire adieu

LETTRE IV

Savez-vous bien, marquis, que vous me donnerez à la fin de l'humeur? Mon Dieu, que vous avez quelquefois peu d'intelligence ! je le vois à votre lettre : vous ne m'avez point entendue. Prenez-y garde : je ne vous ai pas dit que vous prissiez pour maîtresse un objet méprisable. Ce n'est point là du tout ma pensée. Mais j'ai dit qu'actuellement vous n'aviez besoin que d'une liaison de cœur, et que, pour la rendre agréable, vous ne deviez pas vous attacher uniquement aux qualités solides. Je le répète encore, en amour, les hommes n'ont besoin que d'être amusés ; et je crois que sur cette matière-là on peut s'en rapporter à moi. Un trait d'humeur, un caprice bien conditionné, une querelle qui n'a pas le sens commun, tout cela fait plus d'effet sur eux, et les attache davantage que toute la raison imaginable, que la solidité du caractère.

Quelqu'un (1) que vous estimez par la justesse et

(1) M. de la Bruyère.

la force de ses idées, disait un jour chez moi, que le *caprice était dans les femmes tout près de la beauté pour être son contre-poison*. Je combattis cette opinion avec tant de vivacité, qu'on put aisément reconnaître que la maxime contraire était mon sentiment, et je suis en effet très-persuadée que le caprice n'est près de la beauté, que pour en ranimer les charmes, pour les faire valoir, pour leur servir d'aiguillon et d'assaisonnement. Il n'est point de sentiment plus froid, et qui dure moins que l'admiration. On s'accoutume aisément à voir les mêmes traits, quelque réguliers qu'ils soient, et lorsqu'un peu de malignité ne leur donne ni vie, ni action, leur régularité même détruit bientôt le sentiment qu'ils ont excité. Une nuance d'humeur peut seule jeter sur une belle figure la variété nécessaire, pour prévenir l'ennui de la voir toujours dans la même situation. En un mot, malheur à la femme trop égale ; son uniformité affadit et dégoûte. C'est toujours la même statue, un homme a toujours raison avec elle. Elle est si bonne, si douce, qu'elle enlève aux gens jusqu'à la liberté de quereller, et cette liberté est souvent un si grand plaisir !

Mettez à sa place une femme vive, capricieuse, décidée (le tout cependant jusqu'à un certain point), tout va changer de face. L'amant trouvera dans la même personne le plaisir du changement. L'humeur est un sel dans la galanterie, qui l'empêche de se corrompre.

L'inquiétude, la jalousie, les querelles, les raccommodements, les dépits, sont les aliments de l'amour. Variété enchanteresse ! qui remplit, et qui occupe un cœur sensible bien plus délicieusement que la régularité des procédés, et que l'ennuyeuse égalité de ce qu'on appelle bon caractère.

Je sais comment il faut vous gouverner vous autres hommes. Un caprice vous met dans une incertitude que vous avez autant de peine et de déplaisir à dissiper, que si c'était une victoire remportée sur un nouvel objet. Une brusquerie vous tient en haleine. Vous ne cessez point de combattre, mais aussi vous ne cessez point de vaincre et d'être vaincus. En vain la raison gémit. Vous ne sauriez comprendre comment un pareil lutin vous subjugue si tyranniquement. Tout vous dit que l'idole de votre cœur est un assemblage de caprices et de folies ; mais c'est un enfant gâté que vous ne pouvez vous défendre d'aimer. Les efforts que la réflexion vous fait faire pour vous dégager, ne servent souvent qu'à resserrer davantage votre chaîne; car l'amour n'est jamais si fort que quand on le croit prêt à se rompre par l'emportement d'une querelle. Il vit dans les orages ; chez lui tout est convulsif. Veut-on le réduire au régime ? il languit, il expire. En un mot, voici ce que j'ai voulu dire : ne prenez point pour maîtresse une femme qui n'ait que des qualités solides ; mais que quelquefois

l'humeur domine chez elle, et fasse taire la raison : sinon je dirai que vous n'aurez pas une affaire de cœur, vous serez à votre ménage. C'est mon dernier mot.

LETTRE V

Oh! j'en conviens avec vous, marquis, une femme qui n'a que de l'humeur et des caprices, est d'un commerce bien épineux, et qui rebute à la fin. Je conviens encore que ces inégalités doivent faire de l'amour une longue querelle, un orage continuel. Aussi n'est-ce pas à une personne de ce caractère que je vous ai conseillé de vous attacher. Vous allez toujours au delà de mes idées. Je ne vous ai peint dans ma dernière lettre qu'une femme aimable, et qui le devient encore davantage par une nuance d'inégalité, et vous ne me parlez que d'une femme maussade, qui n'a que des choses désobligeantes à dire. Que nous sommes éloignés du compte! Quand j'ai parlé d'humeur, j'ai uniquement entendu celle qui donne un goût violent, inquiet et quelquefois un peu jaloux; celle en un mot qui naît de l'amour même, et non pas de la dureté naturelle, qu'on appelle ordinairement *humeur*. Quand c'est l'amour qui rend une femme injuste, quand lui seul cause ses vivacités, quel sera l'amant assez peu délicat pour s'en plain-

dre? Ces écarts ne prouvent-ils pas la violence de la passion? Pour moi j'ai toujours pensé que quiconque savait se contenir dans de justes bornes, était médiocrement amoureux. Peut-on l'être en effet sans se laisser entraîner par la fougue d'un penchant impétueux, sans éprouver toutes les révolutions que nécessairement il occasionne? Non, sans doute. Eh! qui peut voir toutes ces agitations dans l'objet aimé sans un secret plaisir? Tout en se plaignant de ses injustices, de ses emportements; on n'en sent pas moins délicieusement au fond qu'on est aimé, qu'on l'est avec passion, et que ces mêmes injustices en sont une preuve d'autant plus convaincante, qu'elle est involontaire. Voilà, marquis, ce qui fait le charme secret des peines qu'endurent quelquefois les amants, et des larmes qu'ils répandent. Mais si vous allez croire que j'ai voulu vous dire qu'une femme de mauvaise humeur, une capricieuse, une forcenée, peut vous rendre heureux, détrompez-vous. J'ai dit, et je persisterai toujours dans ma pensée, qu'il faut de l'inégalité, des caprices, des tracasseries dans un commerce galant pour en chasser la langueur, et pour en perpétuer la durée; mais songez que ces assaisonnements ne produisent cet effet que lorsque l'amour même est leur source. Si l'humeur naît d'un fond de brusquerie naturelle, ou d'un caractère inquiet, envieux, injuste, je suis la première à le dire, elle ne formera qu'une

femme haïssable, elle n'occasionnera que des querelles rebutantes. Une liaison de cœur devient alors un vrai supplice, dont il faut se délivrer le plus tôt qu'il est possible,

LETTRE VI

Vous croyez donc, monsieur, m'avoir opposé un raisonnement invincible, en me disant qu'on n'est pas maître de donner son cœur à qui l'on veut, et que par conséquent vous n'êtes pas libre de choisir l'objet de votre attachement? morale d'opéra! Abandonnez ce lieu commun aux femmes qui croient, en le disant, justifier toutes leurs faiblesses. Il faut bien qu'elles aient quelque chose à quoi se prendre : semblables à ce bon gentilhomme dont parle notre ami Montaigne, qui, lorsque la goutte le *poignait*, aurait été bien fâché de n'avoir point à se récrier : *maudit jambon* ! C'est un coup de sympathie, disent-elles, cela est plus fort que moi... Est-on maître de son cœur? Il n'est plus permis de répliquer quand elles ont donné de si bonnes raisons. Elles ont même si bien accrédité ces maximes, que c'est vouloir s'attirer tout le monde sur les bras, que d'essayer de les combattre. Mais ces mêmes maximes ne trouvent tant d'approbation que parce que tout le monde a intérêt qu'elles soient reçues. Personne ne se défie que de pareilles excuses, loin

de justifier les travers, soient un aveu qu'on ne veut pas s'en corriger. Pour moi, je prends la liberté de n'être pas de l'avis de la multitude. Il me suffit qu'il ne soit pas impossible de vaincre son penchant, pour condamner tous ceux qui sont déraisonnables ou déshonorants. Eh! combien n'avons-nous pas vu des femmes parvenir à détruire dans leur cœur une faiblesse qui les avait surprises, dès qu'elles ont aperçu que l'objet de leur affection était indigne d'elles? Combien ont étouffé l'amour le plus tendre, et l'ont sacrifié aux convenances d'un établissement? La suite, le temps, l'absence, sont un remède auquel une passion, quelque vive qu'on la suppose, ne peut jamais résister : insensiblement elle s'affaiblit, et elle s'éteint tout à fait. Je sais que pour sortir avec honneur d'une pareille entreprise, il ne faut pas moins que toute la force de la raison : je comprends encore facilement que les difficultés qu'on imagine à remporter une si grande victoire, ne vous laissent pas assez de courage pour l'entreprendre; en sorte que, quoique je dise qu'il n'y a point de penchants invincibles dans la spéculation, j'avouerai cependant qu'il y en a bien peu de vaincus dans la pratique; et cela n'arrive ainsi que parce qu'on ne veut pas même essayer si l'on pourra réussir. Quoi qu'il en soit, à tout prendre, j'imagine que n'étant ici question que d'une galanterie, il serait fou de vous mettre à la torture

pour détruire l'inclination que vous auriez prise pour une femme plus ou moins aimable ; mais aussi, comme vous n'êtes encore épris d'aucune, je persiste à dire que j'ai eu raison de vous indiquer le caractère que j'ai cru le plus capable de vous rendre heureux. Il serait sans doute à souhaiter que les sentiments délicats, que le mérite réel, eussent plus de pouvoir sur vos cœurs, qu'ils fussent capables de les remplir et de les fixer pour toujours. Mais l'expérience nous prouve que cela n'est pas. Je ne raisonne donc point sur ce que vous devriez être, mais sur ce que vous êtes en effet : mon dessein est de vous faire connaître le cœur tel qu'il est, et non tel que je voudrais qu'il fût. Je gémis la première sur la dépravation de votre gout, quelque indulgente que je paraisse sur vos travers. Mais ne pouvant réformer les vices du cœur, je veux du moins vous apprendre à en tirer le meilleur parti ; ne pouvant vous rendre sage, j'essaie à vous rendre heureux. On l'a dit il y a longtemps : vouloir détruire les passions, ce serait entreprendre de nous anéantir : il ne faut que les régler. Elles sont entre nos mains ce que sont les poisons dans la pharmacie ; préparés par un chimiste habile, ils deviennent des remedes bienfaisants.

LETTRE VII

Eh ! qui doute, marquis, que ce ne soit par le mérite essentiel qu'on parvient à plaire aux femmes ? Il n'est question que de savoir quelle idée vous attachez à cette expression. Appelez-vous mérite essentiel la solidité de l'esprit, la justesse du discernement, l'étendue de l'érudition, la prudence, la discrétion, que sais-je moi, cet amas de vertus qui vous embarrassent souvent plus qu'elles ne vous rendent heureux ? En ce cas nous ne nous entendons pas. Réservez toutes ces qualités pour le commerce que vous êtes obligé d'entretenir avec les hommes, ils sont convenus de les y recevoir. Mais pour celui de la galanterie, échangez toutes ces vertus contre autant d'agréments, c'est là le seul mérite qui soit de mise en ce pays-là ; c'est la seule monnaie qui puisse y avoir cours, et gardez-vous de dire que ce soit de la fausse monnaie. Le vrai mérite consiste peut-être moins dans une perfection réelle, que dans celle de convention. Il est bien plus avantageux d'avoir les qualités qui conviennent à ceux à qui nous voulons

plaire, que de posséder celles que l'on croit réellement estimables ; en un mot, il faut prendre les mœurs, et quelquefois même les travers des peuples chez lesquels on est obligé de vivre, si l'on y veut vivre agréablement.

Quelle est la destination des femmes ? quel es leur rôle parmi vous ? C'est de plaire. Or, les charmes de la figure, les grâces de la personne, en un mot, toutes les qualités aimables et brillantes, sont les seuls moyens d'y parvenir. Les femmes les possèdent au suprême degré, et c'est par ces qualités qu'elles veulent qu'on leur ressemble. Vous aurez beau les taxer de frivolité, elles jouent le beau rôle, puisqu'elles sont destinées à vous rendre heureux. N'est-ce pas en effet aux charmes de notre commerce, à la douceur de nos mœurs, que vous devez vos plaisirs les plus satisfaisants, les vertus sociales, votre bien-être enfin ? Soyez de bonne foi. Les sciences seules, l'amour de la gloire, la valeur, l'amitié même, dont vous faites avec raison tant de cas, seraient-elles capables de vous rendre parfaitement heureux, ou du moins, le plaisir que vous en recevriez serait-il assez vif pour vous faire sentir que vous l'êtes ? non sans doute. Rien de tout cela ne pourrait vous tirer de l'ennuyeuse uniformité dont vous resteriez accablés, et vous seriez les êtres les plus à plaindre. Mais les femmes se sont chargées de

dissiper cette langueur mortelle par la gaieté piquante qu'elles mettent dans leur commerce, par les charmes qu'elles ont su répandre dans la galanterie. Une joie folâtre, un aimable délire, une ivresse délicieuse, sont seules capables de réveiller votre attention, et de vous faire apercevoir que vous êtes heureux : car, marquis, il y a bien de la différence entre jouir simplement du bonheur, et savourer le plaisir d'en jouir. La possession du nécessaire ne met point un homme à son aise ; c'est le superflu qui le rend riche, et qui lui fait sentir qu'il l'est. Ce ne sont point les qualités supérieures seules qui vous rendent aimables : c'est peut-être même un vrai défaut que de n'être qu'essentiel. Pour être fêté, il faut être agréable, amusant, nécessaire aux plaisirs des autres. Je vous avertis qu'on ne réussit que par là, et surtout auprès des femmes. Que voulez-vous, dites-moi, qu'elles fassent de votre savoir, de la justesse géométrique de votre esprit, de l'exactitude de votre mémoire, etc. ! Si vous n'avez, marquis, que ces avantages, si quelques talents agréables n'en corrigent pas la rudesse, j'ai recueilli les voix : loin de leur plaire, vous leur paraîtrez un censeur qu'elles redouteront ; et la contrainte où vous les mettrez bannira l'enjouement qu'elles se seraient permis, si vous eussiez été différent. Comment en effet risquer d'être aimable aux yeux d'un homme qui vous inquiète par son

sang-froid, qui vous examine, qui ne se livre point? On ne se met à son aise qu'avec ceux qui hasardent avec nous, qui donnent prise sur eux. En un mot, trop de circonspection fait sur l'âme des autres ce qu'un vent froid fait sur un homme qui sort d'un appartement chaud. J'ai pensé dire que la réserve où nous nous tenons, resserre les portes du cœur de ceux qui nous environnent, ils n'osent l'épancher.

Il faut donc bien vous garder, marquis, de porter la glace dans la galanterie, en ne voulant vous montrer que par de beaux endroits. Vous devez avoir lu qu'on plaît plutôt par d'agréables défauts, que par les qualités essentielles. Les grandes vertus sont des pièces d'or dont on fait bien moins d'usage que de la monnaie.

Cette idée me rappelle le souvenir de ces peuples qui, au lieu de nos métaux, n'ont que des coquillages pour signe de leurs échanges. Eh bien, croyez-vous que ces peuples ne soient pas aussi riches que nous avec tous les trésors du nouveau monde? On serait cependant tenté d'abord de prendre cette richesse pour une véritable pauvreté; mais on se détrompe bientôt dès qu'on réfléchit que les métaux ne tiennent leur valeur que de l'opinion. Notre or serait chez ces peuples de la fausse monnaie. Les qualités, que vous appelez essentielles, sont la même chose dans la galanterie, il n'y faut que des rocailles. Eh,

qu'importe quel soit le signe de convention, pourvu que le commerce se fasse !

Enfin, voici ma conclusion. S'il est vrai, comme vous n'en pouvez pas douter, que vous ne devez attendre votre bonheur que des qualités agréables des femmes, soyez bien sûr que vous ne leur plairez que par des avantages analogues aux leurs. J'y reviens encore ; vous nous vantez, vous autres hommes, vos sciences, votre solidité, etc. Mais, dites-le-moi, quel serait votre ennui, votre dégoût même de la vie, si toujours raisonnables vous étiez condamnés à n'être que savants et sordides, à ne vivre qu'avec des philosophes ? Je vous connais, vous seriez bientôt las d'être admirés ; et de la façon dont vous êtes faits, vous vous passeriez bien mieux de vertus que de plaisirs. Ne vous amusez donc point à vous donner pour un homme essentiel dans le sens que vous l'entendez. Le vrai mérite est celui qu'estiment les gens à qui nous voulons plaire. La galanterie a ses lois à part : marquis, les hommes aimables sont les sages de ce pays-là.

LETTRE VIII

Pour le coup, vous n'irez pas loin, marquis, votre heure est venue : la peinture que vous me faites de votre situation, m'annonce que vous êtes amoureux. La jeune veuve dont vous m'avez parlé, est en effet fort capable de donner du goût pour elle. Le chevalier de..... m'en a fait un portrait très-avantageux. Mais à peine commencez-vous à sentir quelques inquiétudes, que vous me faites déjà un crime des conseils que je vous ai donnés. Le trouble que l'amour porte dans l'âme, et les autres maux qu'il cause, vous paraissent, dites-vous, plus à craindre que les plaisirs qu'il peut procurer ne sont à désirer. Il est vrai que bien des honnêtes gens pensent que les peines de l'amour sont au moins égales à ses plaisirs. Mais sans entrer ici dans une dissertation ennuyeuse, pour savoir s'ils ont tort ou raison, si vous voulez que je vous dise ma pensée, l'amour est une passion qui n'est ni bonne ni mauvaise par elle-même : il n'y a que les sujets qui l'éprouvent, qui la déterminent en bien ou en mal. Tout ce que je dirai

en sa faveur, c'est qu'elle nous procure un avantage avec lequel aucun des désagréments qu'on lui impute, ne peut entrer en comparaison. Elle nous tire de notre situation, elle nous agite, et c'est là satisfaire à un de nos besoins les plus pressants. Je crois vous l'avoir déjà dit, notre cœur est fait pour l'agitation; le remuer, c'est remplir le vœu de la nature. Eh ! que serait le bel âge sans l'amour? une longue maladie : on n'existerait pas, on *végéterait*. L'amour est à nos cœurs ce que les vents sont à la mer. Ils y excitent souvent des tempêtes, cela est vrai ; ils causent même quelquefois des naufrages. Mais aussi les vents seuls la rendent navigable ; c'est à l'agitation dans laquelle ils l'entretiennent, qu'elle doit sa conservation ; et s'ils la rendent dangereuse, c'est au pilote à savoir manœuvrer.

Je reviens à mon texte : et quand votre délicatesse devrait être blessée de ma franchise, j'ajouterai qu'outre le besoin d'être agités, nous en avons un physique et machinal, qui fait la cause primitive et nécessaire de l'amour. Peut-être n'est-il pas trop décent à une femme de vous tenir ce langage ? Vous entendez que je ne parlerais pas à tout le monde aussi nettement ; mais nous ne faisons pas ici ce qu'on appelle *la belle conversation*, nous philosophons. Si mes propos vous paraissent quelquefois trop raisonnés pour une femme, souvenez-vous de ce que je

vous disais la dernière fois. Dès que j'ai fait usage de ma raison, je me suis mis en tête d'examiner lequel des deux sexes était le mieux partagé. J'ai vu que les hommes ne s'étaient point du tout maltraités dans la distribution des rôles, et je me suis faite *homme*.

A votre place je n'examinerais donc point s'il est bon ou mauvais de prendre de l'amour ; j'aimerais autant que l'on demandât, s'il est bon ou mauvais d'avoir soif, et que l'on voulût interdire à tout le monde de boire, parce qu'il y a des gens qui s'enivrent. Puisque vous n'êtes pas libre de n'avoir point un appétit attaché à la construction mécanique de votre être, bien différent de nos anciens romanciers, ne vous ruinez point en méditations et en parallèles sur le plus ou moins d'avantages qu'il y a à aimer. Faites l'amour comme je vous ai conseillé de le faire Que ce ne soit point pour vous ce qu'on appelle une passion, mais un amusement.

Je vous entends d'ici ; vous allez encore m'accabler de vos grands principes, et me dire que l'on n'est pas maître de s'arrêter ainsi où l'on veut. Tenez, je regarde ceux qui tiennent de pareils propos, du même œil que je vois un homme qui se croit intéressé d'honneur à montrer une grande douleur à l'occasion d'une perte ou d'un accident que les autres regardent comme considérable : cet homme sent

mieux que personne les raisons de se consoler; mais il trouve des délices dans ses pleurs. Il aime à sentir qu'il a le cœur capable de pousser le sentiment jusqu'à l'excès, et cette réflexion l'attendrit encore. Il cherche à nourrir sa douleur, il s'en fait une idole qu'il encense enfin par l'habitude. Tous pareils, les amants à grands sentiments, gâtés par les romans, ou par les prudes, se font un point d'honneur de spiritualiser leur passion. A force de délicatesse, ils parviennent enfin à une superstition galante, dont ils restent d'autant plus entêtés, que c'est leur propre ouvrage qu'ils soutiennent, ils n'envisagent plus que de la honte à se rabattre au sens commun, et à redevenir hommes. Gardons-nous bien, mon cher marquis, de donner dans un pareil ridicule. Cette façon de se guinder n'est plus, dans le siècle où nous sommes, que le partage des sots. Jadis on s'était mis dans la tête que l'amour devait être raisonnable ; on voulait qu'il fût grave, on ne l'estimait qu'en proportion de sa dignité. Eh ! je vous le demande, exiger de la dignité d'un enfant, n'est-ce pas lui enlever toutes ses grâces? n'est-ce pas en faire un triste vieillard? Que je plains nos bons aïeux ! ce qui chez eux était une langueur mortelle, une frénésie mélancolique, n'est chez nous qu'une folie gaie, un aimable délire. Insensés qu'ils étaient, ils préféraient l'horreur des déserts et des rochers, aux agréments d'un parterre

émaillé de fleurs. Que de préjugés l'habitude de réfléchir a fait tomber !

La preuve que les grands sentiments ne sont que des chimères de l'orgueil et de la prévention, c'est que de nos jours nous ne voyons plus ce goût de galanterie mystique, plus de ces passions gigantesques. Attachez du ridicule à l'opinion la mieux établie ; je dis plus, à la façon de sentir que l'on croit la plus naturelle, bientôt l'une et l'autre disparaîtront, et les hommes demeureront tous étonnés de voir que des idées pour lesquelles ils avaient eu une espèce d'idolâtrie, ne sont plus dans le vrai que des fadaises, qui passent comme des modes. Il ne faut donc pas vous accoutumer, marquis, à diviniser le goût que vous vous sentez pour l'aimable comtesse, et vous verrez à la fin que l'amour, pour être vrai, et pour nous rendre heureux, loin de devoir être conduit comme une affaire sérieuse, ne demande qu'à être traité légèrement, et surtout avec gaîté. Rien ne vous fera mieux sentir la vérité de ce que je vous dis, que la suite de votre aventure. Car je crois la comtesse la femme du monde la moins susceptible d'une passion triste. Avec vos grands sentiments vous lui donnerez des vapeurs, c'est moi qui vous en avertis.

Mon indisposition continue toujours. J'aurais grande envie de vous dire que je ne sors pas de la journée ; mais ne serait-ce pas là vous donner un rendez-vous?

Si vous vouliez cependant venir me dire ce que vous pensez du *Bajazet* de M. Racine, vous seriez bien aimable. On dit que la Champmeslé s'est surpassée.

Je relis ma lettre, marquis, et cette lecture me donne de l'humeur contre vous. Je vois que la vérité est une maladie qui se prend par contagion. Jugez combien vous en voulez mettre en amour, puisque vous en donnez même à ceux qui veulent vous détromper. C'est une chose fort singulière : pour vous prouver que l'amour doit être traité avec gaîté, il a fallu prendre un ton sérieux.

LETTRE IX

Vous avez donc pris au criminel ce que je vous disais dernièrement. J'ai blasphémé contre l'amour : je l'ai dégradé en l'appelant un besoin. Pour vous, marquis, vous pensez plus noblement. Ce qui se passe en vous en est la preuve ; vous n'imaginez rien au delà du sentiment pur et délicat dont votre cœur est occupé. Voir la comtesse, lui tenir de doucereux propos, entendre le doux son de sa voix, lui rendre de petits soins, voilà l'étendue et le terme de tous vos désirs, et tout cela fait pour vous la suprême félicité. Loin de vous ces sentiments grossiers que je substitue indignement à votre sublime métaphysique. Sentiments faits pour les âmes terrestres, uniquement occupées des plaisirs des sens. Quelle était mon erreur ! devais-je imaginer que la comtesse fût une femme à se prendre par des motifs aussi peu dignes d'elle ; et lui faire soupçonner en vous de pareilles vues, ne serait-ce pas vous exposer infailliblement à sa haine, à son mépris, etc. ?

Ne sont-ce pas là les inconvénients que ma morale

vous fait appréhender? Mon pauvre marquis! vous êtes trompé vous-même par votre prévention sur les véritables causes de vos sentiments. Prêtez-moi toute votre attention : je veux vous tirer d'erreur, mais avec le ton qui convient à l'importance de ce que je vais dire. Je monte sur le trépied : je sens la présence du dieu qui m'agite. Je me frotte le front de l'air d'une personne qui médite de profondes vérités, et qui va dire de grandes choses. Je vais raisonner en forme.

Les hommes, par je ne sais quelle bizarrerie, ont attaché de la honte à suivre le penchant réciproque que la nature a donné aux deux sexes. Ils ont cependant senti qu'on ne pouvait absolument étouffer sa voix. Qu'ont-ils fait pour se tirer de cet embarras? Ils ont imaginé de substituer les dehors d'une affection toute spirituelle à la nécessité humiliante de paraître de bonne foi satisfaire un besoin. Insensiblement ils se sont accoutumés à s'occuper de mille petits riens sublimes : ce n'était point assez, ils sont à la fin parvenus à croire que tout ce frivole accessoire, ouvrage d'une imagination échauffée, consistait dans l'essence de leur penchant. Voilà donc l'amour une vertu : on lui en donne du moins les apparences, Mais rompons le prestige, et prenons un exemple.

Au commencement de leur commerce, deux amants se croient animés des sentiments les plus

délicats. Ils épuisent les finesses, les exagérations, l'enthousiasme de la métaphysique la plus recherchée ; ils s'enivrent quelque temps de l'idée de leur excellence. Mais suivons-les dans leur liaison : bientôt la nature reprend ses droits ; bientôt la vanité satisfaite par la montre de ces propos alambiqués, laisse au cœur la liberté de sentir et de s'exprimer, et, tout en méprisant les plaisirs de l'amour, il arrive un jour où ces gens-là sont fort étonnés de se trouver, après un long circuit, au même point qu'un paysan qui, de bonne foi, aura commencé par où ils ont fini.

Une Honesta devant laquelle je défendais un jour la thèse que je viens de soutenir, devint furieuse. Quoi! me dit-elle avec une espèce d'indignation, vous prétendez donc, madame, qu'une personne vertueuse, et qui n'a que des intentions honnêtes, telles que le mariage, ne se détermine que par des vues si singulières? Vous penseriez donc que moi, par exemple, qui par vertu me suis mariée trois fois, et qui, pour ranger mes maris, n'ai jamais voulu faire lit à part, je ne me suis comportée ainsi que pour me procurer ce que vous appelez des plaisirs. En vérité, vous vous tromperiez très-fort. Jamais, à la vérité, je n'ai refusé de remplir les devoirs de mon état ; mais je vous assure que la plupart du temps je ne m'y prêtais que par complaisance ou par distraction,

et toujours en murmurant contre les importunités des hommes. On aime les gens, et on les épouse parce qu'ils ont les qualités du cœur et de l'esprit; et jamais une femme, à moins que ce ne soit de celles que je ne veux pas nommer, ne fait attention à d'autres avantages... Je l'interrompis, et plus encore par malice que par goût, je poussai plus loin le raisonnement. Je lui fis donc apercevoir que ce qu'elle disait, était une nouvelle preuve de la justesse de mes idées. La raison que vous tirez, lui dis-je, des vues légitimes pour le mariage, prouve que ceux qui les ont, tendent au même but que deux amants ordinaires; peut-être même de meilleure foi, avec cette différence seulement qu'ils y veulent une cérémonie de plus. Ce trait acheva d'indigner mon adversaire. Vous joignez, me dit elle en s'éloignant de moi, l'impiété au libertinage. Elle sortit. Je fis mes informations. Vous seriez-vous douté, marquis, que cette prude si délicate avait eu avec ses maris, tous trois jeunes et vigoureux, de si fréquentes distractions, qu'elle les avait enterrés en très-peu de temps?

Revenez donc de votre erreur; abandonnez votre chimère. Gardez pour l'amitié la délicatesse des sentiments. Prenez l'amour pour ce qu'il est; plus vous lui prêterez de noblesse et de dignité, plus vous le rendrez dangereux. Plus l'idée que vous vous en for-

merez sera sublime, moins elle sera juste. Croyez-en un homme qui connaît bien le cœur (1) : Si l'on croit aimer sa maîtresse pour l'amour d'elle-même, dit-il, on est bien trompé.

(1) M. de La Rochefoucaud.

LETTRE X

Les discours que la comtesse tient devant vous sur sa vertu et sur la délicatesse qu'elle exigeait d'un amant, vous ont donc effarouché? Vous pensez qu'elle sera toujours aussi sévère qu'elle vous le paraît aujourd'hui. Tout ce que je vous ai dit ne vous rassure pas. Vous croyez même me faire grâce en ne faisant que douter de mes principes. Si vous l'osiez, vous les condamneriez tout à fait. Je vous crois de très-bonne foi quand vous me tenez ce langage. Ce n'est pas votre faute si vous ne voyez pas encore clair dans vos propres affaires; mais à mesure que vous avancerez, le nuage se dissipera, et vous n'apercevrez qu'avec surprise la vérité de ce que je vous dis.

Tant qu'on est de sang-froid, ou du moins tant qu'une passion n'est pas encore parvenue à ce degré de hardiesse où ses progrès vous conduisent, tout paraît grave : l'espérance de la moindre faveur est un crime : on ne se permet qu'en tremblant la caresse la plus innocente. D'abord on ne demande rien, ou si peu de chose, qu'une femme se croit en

conscience obligée de vous savoir gré de votre modestie. Pour obtenir cette minutie, on proteste de ne jamais exiger davantage, et cependant tout en faisant ces protestations, on avance, on se familiarise; elle vous permet ce badinage folâtre, qui paraît si peu important, qu'elle le souffrirait de tout autre homme, pour peu qu'elle le vît familièrement. Mais par l'événement, ce qui paraît de si peu de conséquence aujourd'hui, en le comparant à ce qui fut accordé hier, se trouve très-considérable en comparaison de ce qu'on devait obtenir le premier jour. Une femme rassurée par votre discrétion ne voit pas la gradation insensible de ses faiblesses. Elle se possède si bien; les minuties qu'on exige d'abord lui paraissent si faciles à refuser, qu'elle compte se trouver la même force quand on lui proposera quelque chose de plus grave. Que dis-je? elle se flatte que sa résistance augmentera à proportion de l'importance des faveurs qu'on exigera. Elle se fie tellement à sa vertu, qu'elle appelle le danger par des agaceries : elle essaie ses forces; elle veut savoir jusqu'où peuvent la conduire quelques légères complaisances. Imprudente qu'elle est, elle ne fait par là qu'accoutumer son imagination à des images qui la séduiront à la fin. Que de chemin ne se trouvera-t-elle pas avoir fait, sans imaginer avoir changé de situation? Et si, par réflexion sur le passé, elle est surprise d'avoir tant accordé,

l'amant ne le sera pas moins d'avoir tant obtenu.

Je vais plus loin, et je suis très-persuadée que quelquefois il n'est pas même besoin d'amour pour nous faire succomber. J'ai connu une femme qui, quoique aimable, n'avait jamais été soupçonnée d'aucune affaire de cœur. Quinze ans de ménage n'avaient point altéré sa tendresse pour son mari : on pouvait citer leur union pour exemple. Un jour à la campagne, ses amis s'amusèrent assez avant dans la nuit, pour être contraints de coucher chez elle. Le matin ses femmes s'occupèrent à servir les dames qui étaient restées. Elle était seule dans son appartement, lorsqu'un homme, qu'elle voyait très-familièment, et cependant sans conséquence, passa chez elle pour lui faire le compliment d'usage en pareil cas. Il s'offrit à lui rendre quelques petits services à sa toilette. Le négligé où elle se trouvait lui fournit une occasion toute naturelle, de lui dire quelques galanteries sur des charmes qui n'avaient encore rien perdu de leur fraîcheur. Elle s'en défendit en riant, et comme d'un compliment. Cependant de propos en propos ils s'émurent; quelques maladresses, dont on ne fit pas d'abord semblant de s'apercevoir, devinrent des entreprises très-décidées : on se troubla, on s'attendrit de part et d'autre, et la femme était déjà bien coupable qu'elle croyait encore ne faire que badiner. Quel fut leur étonnement et leur em-

barras après un tel écart? Jamais ils n'ont pu comprendre depuis comment ils s'étaient engagés si loin sans en avoir eu d'abord le moindre pressentiment. Je suis tentée de m'écrier ici : Mortelles, qui vous fiez trop à votre vertu, tremblez à cet exemple ! Quelque courage que vous sentiez, il est de malheureux instants où la plus vertueuse est la plus faible. La raison de cette bizarrerie est que la nature veille toujours, toujours elle tend à sa fin. Le besoin d'aimer fait dans une femme une partie d'elle-même; sa vertu n'est qu'une pièce de rapport.

Les discours de votre aimable comtesse peuvent donc être sincères actuellement, quoiqu'en pareil cas une femme exagère toujours ; mais elle se fait illusion à elle-même, si elle compte conserver jusqu'à la fin des sentiments si sévères et si délicats. Mettez-vous bien dans la tête que toutes ces métaphysiciennes ne diffèrent point dans le fond des autres femmes. Leurs dehors sont plus imposants, leur morale est plus austère; mais examinez leurs actions, et vous verrez que leurs affaires de cœur finissent toujours comme celles de la femme la moins délicate ; elles font une espèce de précieuses à part : en un mot, je le disais un jour à la reine Christine de Suède (1), ce sont les jansénistes de l'amour.

(1) Ninon vit cette princesse dans le voyage qu'elle fit en France. Voyez les auteurs cités dans la lettre préliminaire.

Vous devez donc, marquis, être en garde contre tout ce que les femmes disent sur le chapitre de la galanterie. Tous les beaux systèmes dont elles font un si pompeux étalage, ne sont que de vains fantômes dont elles veulent étonner les gens faciles à tromper. Aux yeux d'un homme clairvoyant, tout ce fatras de phrases étudiées, est une vraie parade dont il se moque, et qui ne l'empêche pas de pénétrer leurs véritables sentiments. Le mal qu'elles disent de l'amour, la résistance qu'elles lui opposent, le peu de goût qu'elles affectent pour ses plaisirs, les mesures qu'elles prennent contre lui, la peur qu'elles en ont, tout cela est de l'amour. C'est lui rendre hommage à leur manière : c'est s'en occuper. Il sait prendre chez elles mille formes différentes. Comme l'orgueil, il vit de sa propre défaite : il ne paraît se détruire que pour mieux régner... Quelle lettre, bon Dieu ! mais vouloir justifier sa longueur, ce serait l'allonger encore. Adieu.

LETTRE XI

J'ai été enchantée de votre lettre, marquis. Savez-vous pourquoi? c'est qu'elle m'offre une preuve parlante de la vérité de ce que je vous annonçais ces jours derniers. Oh! pour le coup, vous avez oublié toute votre métaphysique! vous me peignez les charmes de la comtesse avec une complaisance qui prouve que vos sentiments ne sont pas tout à fait aussi délicats que vous vouliez me le faire croire, et que vous le croyiez vous-même de bonne foi. Dites-le-moi franchement, si votre amour n'était pas l'ouvrage des sens, auriez-vous tant de plaisir à considérer cette taille, ces yeux qui vous enchantent, cette bouche que vous me peignez avec de si vives couleurs? Si les qualités du cœur et de l'esprit vous séduisaient seules, il est une femme de cinquante ans qui vaut peut-être encore mieux à cet égard que la comtesse. Vous la voyez tous les jours; c'est sa parente; pourquoi ne pas devenir plutôt amoureux d'elle? Pourquoi négliger cent femmes de son âge, de sa laideur, et de son mérite, qui vous font

des avances, et qui feraient avec vous le rôle que vous jouez auprès de la comtesse! pourquoi d'ailleurs désirez-vous avec tant de passion d'être distingué par elle des autres hommes? Pourquoi prendre de l'inquiétude dès qu'elle leur fait la moindre politesse? Son estime pour eux diminuera-t-elle celle qu'elle a pu prendre pour vous? Connaît-on dans la métaphysique les rivalités, la jalousie? Je ne le crois pas. J'ai des amis, et je ne leur en vois point : je n'en sens point dans mon cœur, lorsqu'ils aiment une autre femme. L'amitié est un sentiment qui ne tient rien des sens; l'ame seule en reçoit l'impression, et l'âme ne perd rien de son prix, en se livrant en même temps à plusieurs. Faites le parallèle avec l'amour, et vous sentirez la différence de l'objet qui conduit un ami, d'avec celui que se propose un amant : vous avouerez que je ne suis pas au fond aussi déraisonnable que vous l'aviez pensé d'abord, et qu'il pourrait fort bien se faire que vous eussiez en amour une âme aussi terrestre que celle de bien d'honnêtes gens, qu'il vous plaît d'accuser de peu de délicatesse. Je ne veux cependant pas faire le procès des hommes seuls : je suis franche, et je crois être sûre que, si les femmes voulaient être de bonne foi, elles conviendraient bientôt qu'elles ne sont guère plus délicates que vous. En effet, si elles n'imaginaient en amour que les plaisirs

de l'âme, si elles n'espéraient plaire que par l'esprit et par le bon caractère, de bonne foi, s'attacheraient-elles avec un soin si particulier à plaire par les agréments de la figure? Que fait à l'âme une belle peau, une taille élégante, un bras bien formé? Que de contradictions entre leurs vrais sentiments et ceux dont elles font parade! Regardez-les, vous serez persuadé qu'elles n'ont dessein de ne se faire valoir que par les attraits sensibles, et qu'elles comptent tout le reste pour rien. Écoutez-les, vous serez tenté de croire que ce sont là les choses du monde sur lesquelles elles comptent le moins. Mais je suis bien bonne de vouloir dissiper votre erreur à cet égard : ne dois-je pas tout attendre du soin qu'elles prendront elles-mêmes de vous détromper? Elles ne parviendront peut-être que trop facilement à vous donner des sentiments tout opposés à ceux que vous avez aujourd'hui.

Je dois aller ce soir chez Mlle de Raymond entendre les deux Camus et Ytier, qui y concerteront ; Mmes de la Sablière, de Salins et de Monsoreau, avec Mlle de Fiennes, s'y trouveront Manqueriez-vous une aussi belle partie?

LETTRE XII

C'est prendre les choses bien à cœur, marquis! Déjà deux nuits sans dormir? Oh! c'est là du véritable amour, on ne peut s'y méprendre. Vous avez fait parler vos yeux, vous avez parlé vous-même assez clairement, et l'on n'a pas fait la moindre attention à votre état; ce procédé crie vengeance! Est-il bien possible qu'après huit jours entiers de soins et d'assiduités, on ait le cœur assez barbare pour ne vous pas donner la moindre espérance? c'est ce qui ne se conçoit pas facilement. Une résistance aussi longue commence à passer la vraisemblance. La comtesse est une héroïne du siècle passé. Mais si vous commencez à perdre patience, imaginez donc combien de temps vous auriez eu à souffrir, si vous aviez continué d'afficher les grands sentiments. Vous en avez déjà fait en huit jours plus que feu Céladon n'en aurait fait en huit mois. Cependant à parler sérieusement, y a-t il de la justice dans vos plaintes? Vous traitez la comtesse, d'ingrate, d'insensible, de dédaigneuse, etc. Mais de quel droit

parlez-vous ainsi? Ne croirez-vous jamais ce que je vous ai dit cent fois? L'amour est un vrai caprice, involontaire dans celui même qui l'éprouve. Pourquoi voulez-vous dire que l'objet aimé soit obligé à la moindre reconnaissance pour un sentiment aveugle et pris sans son aveu? Vous êtes bien singuliers, vous autres hommes! Vous vous tenez pour offensés dès qu'une femme ne répond pas avec empressement aux regards que vous daignez jeter sur elle. Votre orgueil révolté l'accuse sur-le-champ d'injustice, comme si c'était sa faute si la tête vous tourne ; comme si elle était obligée de se trouver à point nommé saisie du même mal que vous. La comtesse, dites-le-moi, est-elle responsable si le transport au cerveau ne la prend pas, dès qu'il vous fait extravaguer? Cessez donc de l'accuser et de vous plaindre. Tâchez de lui communiquer votre maladie. Je vous connais : vous êtes séduisant. Peut-être [illegible] prend-t-elle que trop tôt pour son repos des sentiments conformes à vos désirs. Au reste, je lui crois tout ce qu'il faut pour vous subjuguer, et pour vous inspirer un goût tel que je le désire pour votre bonheur. Je ne la crois pas susceptible d'un attachement bien sérieux. Vive, folâtre, inconséquente, absolue, décidée, elle ne peut manquer de vous donner bien de l'ouvrage. Une femme attentive et caressante vous ennuierait. Il faut vous traiter militairement si l'on

veut vous amuser et vous conserver. Dès que la maîtresse prend le rôle de l'amant, bientôt il se néglige ; il fait plus, il s'érige en tyran, et finit enfin par le dédain qui le mène droit au dégoût et à l'inconstance. Vous avez donc trouvé ce qu'il vous faut dans la petite maîtresse qui cause votre douloureux martyre? Le pauvre marquis, que d'orages il essuiera! que de querelles je prévois! que de dépits! que de serments de la quitter! Mais souvenez-vous bien que tant d'agitation deviendra votre supplice, si vous traitez l'amour en héros de roman, et que vous éprouverez un sort tout contraire, si vous le conduisez en homme raisonnable. Mais dois-je continuer à vous écrire? Les instants que vous emploierez à lire mes lettres seront autant de larcins faits à l'amour. Bon Dieu, que je voudrais être témoin de toutes vos situations! En effet, pour une personne de sang-froid, est-il un spectacle plus amusant que les convulsions d'un homme amoureux?

LETTRE XIII

Vous n'êtes donc pas content, marquis, de ce que je parle si cavalièrement de l'état où vous vous trouvez? Vous voulez à toute force me faire regarder votre aventure comme une chose sérieuse; mais je m'en garderai bien. Ne remarquez-vous pas que ma façon de traiter avec vous est conséquente à mes principes? Je parle légèrement d'une chose que je crois frivole, ou simplement amusante. Quand il s'agira d'une affaire dont pourra dépendre un bonheur durable, vous me verrez prendre le ton qui conviendra. Je ne veux point vous plaindre, parce que je suis persuadée qu'il ne tient qu'à vous de n'être pas à plaindre. Avec un tour d'imagination, ce qui vous paraît peine peut devenir plaisir. Pour y réussir, servez-vous de ma recette, et vous vous en trouverez bien. Mais venons au second article de votre lettre.

Vous êtes d'autant plus surpris, dites-vous, des froideurs de la comtesse, que vous ne les croyez pas sincères. A vous entendre, vos conjectures sont fondées sur l'indiscrétion de ses amis. Le bien que vous savez

qu'elle leur a dit de vous, a même été la première cause du goût que vous avez senti pour elle. Je reconnais les hommes à ce trait. Le moindre mot qui échappe à une femme leur fait croire qu'elle a des vues sur eux. Tout se rapporte à leur mérite : leur vanité saisit tout, et fait son profit de tout. A les bien examiner, presque tous n'aiment que par reconnaissance, et les femmes ne sont pas plus raisonnables qu'eux sur cet article ; en sorte que la galanterie est un commerce où nous voulons toujours que les autres soient en avance avec nous : toujours nous nous croyons leurs redevables. Et, vous le savez, l'orgueil est bien plus empressé à s'acquitter qu'à donner. Cependant combien de fois n'arrive-t-il pas que tel qui croit agir par reconnaissance, a fait les avances. Si deux amants voulaient s'expliquer avec sincérité, sur le commencement et sur les progrès de leur passion, quels aveux ne feraient-ils pas ? Élise à qui Valère disait une galanterie générale, y a répondu, peut-être sans le vouloir, d'une façon plus affectueuse qu'on ne reçoit ordinairement ces fadeurs. C'en est assez ; Valère part de l'idée qu'il vient de saisir : de galant qu'il était, il devient tendre. Insensiblement le feu fermente des deux côtés ; enfin, il éclate, et voilà une passion en forme. Qui dirait à Élise que c'est elle qui a commencé, qu'elle a fait les avances, rien ne lui paraîtrait plus injuste, et rien cependant ne serait plus vrai. Je conclus de là qu'a

le bien prendre l'amour est presque toujours moins l'ouvrage de cette sympathie qu'on dit invincible, que celui de notre vanité. Voyez la naissance de toutes les liaisons de cœur : elles commencent par les louanges réciproques que l'on se donne. On a dit que c'était la folie qui conduisait l'amour, je dirais moi que c'est la flatterie, et qu'on ne parvient à l'introduire dans le cœur d'une belle qu'après avoir payé le tribut à sa vanité. Joignez à tout cela, que le besoin général que nous avons d'aimer nous fait illusion. Pareils à ces enthousiastes qui par la force de leur imagination croient voir en effet les objets auxquels leur esprit est fortement attaché, nous nous figurons apercevoir dans les autres les sentiments que nous désirons d'y trouver.

Craignez donc, marquis, de vous être laissé aveugler par une fausse idée : la comtesse peut avoir dit du bien de vous dans la seule vue de vous rendre justice, sans porter son intention plus loin : et soyez persuadé que vous êtes injuste, lorsque vous la soupçonnez de fausseté à votre égard. D'ailleurs, pourquoi ne voudriez-vous pas qu'elle vous dissimulât son penchant pour vous, si vous lui en avez inspiré? Les femmes ne sont-elles pas en possession de vous cacher avec soin leurs sentiments; et le mauvais usage que vous faites de la certitude d'être aimé, ne justifie-t-il pas leur conduite?

LETTRE XIV

Non, marquis, la curiosité de Mme de Sévigné ne m'a point offensée. Je suis, au contraire, fort aise qu'elle ait voulu voir les lettres que vous recevez de moi. Elle croyait sans doute que s'il y était question de galanterie, ce ne pourrait être que pour mon compte, elle a vu le contraire. Elle connaîtra que je suis moins frivole qu'elle ne se l'était imaginé, et je la crois assez équitable pour prendre désormais de Ninon une autre idée que celle qu'elle a eue jusqu'à présent. Car je n'ignore point qu'elle ne parle pas de moi trop avantageusement (1). Mais son injustice n'influera jamais sur mon amitié pour vous. Je suis assez philosophe pour me consoler de ne pas obtenir le suffrage des personnes qui me jugent sans me connaître. Quoi qu'il en puisse arriver, je conti-

(1) Mme de Sévigné, dans ses lettres, paraît en effet n'avoir pas eu de Mlle de Lenclos une idée aussi favorable que celle que tous les auteurs de son temps, qui en ont parlé, nous en donnent. Cela vient peut-être de ce qu'elle lui attribuait la dissipation dans laquelle le marquis de Sévigné a passé les premières années de sa vie.

nuerai à vous parler avec ma franchise ordinaire. Et je suis sûre que Mme de Sévigné, malgré sa grande délicatesse, sera au fond plus souvent de mon avis qu'elle ne le paraîtra. Je viens à ce qui vous regarde.

Eh bien, marquis, après des peines et des soins infinis, vous croyez donc enfin avoir attendri ce cœur de rocher? J'en suis enchantée; mais je ris de vous voir interpréter, comme vous le faites, les sentiments de la comtesse. Vous partagez avec tous les hommes une erreur dont il faut vous détromper, quelque flatteuse qu'elle soit pour vous. Vous croyez tous, tant que vous êtes, que votre mérite seul allume les passions dans le cœur des femmes, et que les qualités du cœur et de l'esprit sont les seules causes de l'amour qu'elles prennent pour vous. Quelle erreur! vous ne le croyez, il est vrai, que parce que votre orgueil y trouve son compte. Mais examinez sans prévention, s'il est possible, quel est le motif qui vous détermine, et vous reconnaîtrez bientôt que vous vous trompez, et que nous vous trompons; que tout bien considéré, vous êtes la dupe de votre vanité et de la nôtre; que le mérite de la personne aimée n'est que l'occasion ou l'excuse de l'amour, et non pas sa véritable cause : enfin, que tout ce manége sublime dont on se pare de part et d'autre, rentre toujours dans le désir de satisfaire le besoin que je

vous ai donné d'abord pour premier mobile de cette passion. Je vous dis là une vérité dure et humiliante, mais elle n'en est pas moins certaine. Nous autres femmes, nous entrons dans le monde avec ce besoin d'aimer indéterminé, et si nous prenons l'un plutôt que l'autre, disons-le de bonne foi, nous cédons moins à la connaissance du mérite qu'à un instinct machinal, et presque toujours aveugle. Je ne veux pour preuve de cela que les passions folles, dont nous nous enivrons quelquefois pour des inconnus, ou du moins pour des hommes que nous ne connaissons point assez à fond, pour que notre choix ne soit pas toujours imprudent dans son origine; si nous rencontrons bien, c'est un pur hasard. Nous nous attachons donc toujours sans un examen suffisant : et je n'ai pas tort de comparer l'amour à un appétit qu'on se sent quelquefois pour un mets plutôt que pour un autre, sans en pouvoir rendre la raison. Je dissipe bien cruellement les chimères de votre amour-propre; mais je vous parle vrai. Vous êtes flatté de l'amour d'une femme, parce que vous croyez qu'il suppose le mérite dans l'objet aimé; vous lui faites trop d'honneur; disons mieux, vous avez trop bonne opinion de vous. Croyez que ce n'est point pour vous-même que nous vous aimons : il faut être sincère, en amour nous ne cherchons que notre propre félicité. Le caprice, l'intérêt, la vanité,

le tempérament, la suite du *mésaise* qui nous inquiète quand notre cœur est sans affaire : voilà la source de ces grands sentiments que nous voulons diviniser. Ce ne sont point les grandes qualités qui nous touchent; si elles entrent pour quelque chose dans les raisons qui nous déterminent en votre faveur, ce n'est point le cœur qui en reçoit l'impression, c'est la vanité : et la plupart des choses qui nous plaisent en vous, bien appréciées, vous rendent très-souvent ridicules ou méprisables. Mais que voulez-vous? nous avons besoin d'un adorateur qui nous entretienne dans l'idée de notre excellence ; il nous faut un complaisant qui essuie nos caprices; nous avons besoin d'un homme. Le hasard nous présente l'un plutôt que l'autre; on l'accepte, mais on ne le choisit pas. En un mot, vous croyez être les objets d'affections désintéressées ; je le répète, vous croyez que les femmes vous aiment pour vous-mêmes. Pauvres dupes! vous n'êtes que les instruments de leurs plaisirs, ou les jouets de leurs caprices. Il faut cependant leur rendre justice : ce n'est pas que vous soyez tout cela de leur aveu. Les sentiments que je développe ici ne sont pas bien éclaircis dans leur tête; au contraire, de la meilleure foi du monde, elles imaginent n'être déterminées et conduites que par les grandes idées dont leur vanité et la vôtre se nourrissent, et ce serait une injustice criante de les taxer de fausseté à

cet égard; mais sans le savoir, elles se trompent, et vous trompent également.

Vous voyez que je vous révèle ici les secrets de la bonne déesse; jugez de mon amitié, puisqu'aux dépens de mon propre sexe je travaille à vous éclairer. Mieux vous connaîtrez les femmes, moins elles vous feront faire de folies.

LETTRE XV

En vérité, marquis, je ne comprends pas comment vous pouvez supporter le ton sérieux avec lequel je vous écris quelquefois. Il semble que je n'ai d'autre but dans mes lettres que de vous enlever d'agréables illusions, pour y substituer des vérités mortifiantes. Il faut cependant que je me défasse de la manie de dire des choses réfléchies. Je sens mieux que personne qu'on plaît plus par d'aimables mensonges que par des propos trop raisonnés : mais mon caractère perce malgré moi. Je me sens même encore aujourd'hui un accès de philosophie, et il faut vous résoudre à essuyer la bordée de morale que je vous prépare. Dans la suite je vous promets plus de gaieté. Je prends donc votre lettre, et j'y réponds.

Non, je n'en rabattrai rien. Vous me ferez la guerre, tant qu'il vous plaira, sur la mauvaise opinion que je vous ai paru la dernière fois avoir de mon sexe. Est ce ma faute à moi, s'il me fournit des vérités désagréables à dire? Au reste, ne savez-vous pas, marquis, que l'être du monde qui pense le plus mal des femmes, c'est une femme?

Je veux cependant me justifier très-sérieusement sur les idées que vous avez prises de ma façon de penser. Je ne suis ni envieuse, ni injuste. Si j'ai nommé mon sexe plutôt que le vôtre dans ma dernière lettre, ne croyez pas que mon dessein soit de déprimer les femmes. J'ai voulu par là vous faire connaître que, sans être à cet égard plus coupables que les hommes, elles étaient plus dangereuses, parce qu'elles sont accoutumées à cacher mieux que vous leurs véritables sentiments. En effet, vous avouerez bien plutôt quel est votre objet en amour, qu'elles n'en conviendront. Cependant lorsqu'elles vous assurent que leur penchant pour vous n'a d'autre source que la connaissance de votre mérite et de vos bonnes qualités, je vous l'ai déjà dit, je suis très-persuadée qu'elles sont sincères. Je ne doute pas même que, quand elles apercevraient moins de délicatesse dans leur façon de penser, elles ne fissent tous leurs efforts pour se le dissimuler à elles-mêmes. Mais les motifs, dont je vous ai parlé, n'en existent pas moins au fond de leurs cœurs : ils n'en sont pas moins les vraies causes du penchant qu'elles sentent pour vous; et quelques efforts qu'elles fassent pour se croire déterminées par des causes toutes spirituelles, leur désir ne change rien à la nature des choses. Elles se dissimulent leur difformité à cet égard, avec autant de soin qu'elles en prendraient à

cacher des dents qui défigureraient un visage, d'ailleurs parfait. Même étant seules, elles craindraient d'ouvrir la bouche, et à force de dérober aux autres la connaissance de ce défaut, et de se le cacher à elles-mêmes, elles parviendraient à l'oublier, ou du moins à le compter pour rien. Au reste, j'en conviens avec vous, vous y perdriez trop, si les femmes et vous, vous vous montriez toujours tels que vous êtes. Le monde est convenu de jouer la comédie; et faire paraître ses véritables sentiments, ce ne serait pas être acteur, ce serait substituer le caractère réel à celui qu'on est convenu de feindre. Jouissons donc de l'enchantement sans chercher à connaître le charme qui nous amuse et qui nous séduit. Anatomiser l'amour, c'est vouloir s'en guérir. Psyché le perdit pour avoir voulu le connaître. Et je suis tentée de croire que cette fable est une leçon pour qui veut analyser les plaisirs.

Je veux donc me corriger. Si je vous ai dit que vous aviez tort de vous enorgueillir du choix des femmes et de leurs sentiments pour vous; si j'ai dit que les motifs qui les déterminent ne sont rien moins que glorieux pour les hommes, j'ajoute ici qu'elles se trompent également, si elles imaginent que les sentiments dont vous leur faites un si pompeux étalage, soient toujours produits par la force de leurs charmes, ou par l'impression de leur mérite. Combien

de fois arrive-t-il que ces hommes qui les attaquent d'un air si respectueux, qui leur étalent des sentiments si délicats, si flatteurs pour la vanité, qui ne paraissent en un mot respirer que par elles, que pour elles, n'avoir d'autre désir que de faire leur bonheur; combien de fois, dis-je, ces hommes, qui se parent de si beaux sentiments, sont-ils déterminés par des raisons toutes contraires? Étudiez, pénétrez ces bonnes âmes, et vous ne verrez dans le cœur de celui-ci, au lieu de cet amour si désintéressé, que des désirs; dans celui-là, ce ne sera que le dessein de partager votre fortune, que la gloire d'avoir une femme de votre rang; dans un troisième, vous trouverez des motifs encore plus humiliants pour vous : vous servirez à donner de la jalousie à une autre femme qu'il aime réellement. Il n'aura paru s'attacher à vous que pour se faire un mérite auprès d'elle de vous quitter avec éclat. Que vous dirai-je enfin? le cœur est une énigme insoluble. C'est un composé bizarre de tous les contraires. Nous croyons connaître ce qui s'y passe : nous voyons l'effet, nous ignorons la cause. Qu'il exprime ses sentiments avec sincérité, cette sincérité même ne doit pas vous rassurer. Peut-être ses mouvements ont-ils des causes toutes contraires à celle qu'il croit sentir. Aussi les hommes et les femmes ne savent-ils presque jamais au juste ce qui les fait vouloir ou sentir de telle

ou de telle autre façon. Mais après tout ils ont pris le bon parti : c'est d'expliquer tout à leur avantage, de se dédommager par l'imagination de leur misère réelle, et de s'accoutumer, comme je crois vous l'avoir déjà dit, à diviniser tous leurs sentiments. Comme tout le monde y trouve le compte de sa vanité, personne ne s'est avisé de vouloir réformer cet usage, ni même d'examiner si ce n'était point une erreur. Adieu. Si vous voulez venir ce soir, vous trouverez chez moi gens qui par leur gaieté vous dédommageront du sérieux de mes propos.

LETTRE XVI

Ce que vous m'écrivez, marquis, est-il bien possible? Quoi! la comtesse persévère à vous tenir rigueur? L'air dégagé avec lequel elle reçoit tous vos soins vous annonce une indifférence qui vous désole? Je crois avoir deviné le nœud de l'énigme. Je vous connais. Vous êtes gai, flatteur, avantageux même auprès des femmes, tant qu'elles ne vous affectent pas. Mais celles qui vous touchent, je l'ai remarqué, vous rendent timide : cette qualité pourrait séduire une bourgeoise, il faut attaquer le cœur d'une femme du monde avec d'autres armes. La comtesse a de l'usage. Croyez-moi, abandonnez aux Céladons les propos sublimes, les beaux sentiments; laissez-leur filer le parfait. Je vous le dis de la part des femmes: il n'y en a guère parmi nous qui n'aiment mieux être un peu brusquées que trop ménagées. Les hommes manquent plus de cœurs par leur maladresse que la vertu n'en sauve.

Plus un amant nous montre de timidité, plus il intéresse notre fierté à lui en inspirer; plus il a

d'égards pour notre résistance, plus nous exigeons de respect. On vous dirait volontiers : Eh! par pitié pour nous, ne nous supposez pas tant de vertu? vous allez nous mettre dans la nécessité de n'en pas manquer. Ne mettez pas notre conquête à si haut prix, gardez-vous de traiter notre défaite comme une affaire difficile. Accoutumez par degrés notre imagination à vous voir douter de notre indifférence. Souvent le plus sûr moyen d'être aimé, c'est de paraître persuadé qu'on l'est. Une façon de penser dégagée nous met à notre aise. Dès que nous verrons un amant, tout persuadé qu'il soit de notre reconnaissance, nous traiter avec les égards qu'exige notre vanité, nous conclurons sans nous en apercevoir qu'il agira de même, quoique sûr de notre penchant pour lui. De là, quelle confiance n'inspirera-t-il pas? quels progrès ne doit-il pas se flatter de faire? Mais s'il nous avertit de nous tenir sur nos gardes, alors ce n'est pas notre cœur que nous défendrons : ce ne sera plus la vertu qui combattra, mais la fierté; et c'est le plus cruel ennemi que vous ayez à vaincre dans les femmes. Que vous dirai-je enfin? nous ne cherchons qu'à nous dissimuler que nous avons consenti de nous laisser aimer; mettez une femme en situation de se dire qu'elle n'a cédé qu'à une espèce de violence, ou de surprise; persuadez-la que vous ne la mésestimerez point, et je vous réponds de

son cœur. Traitez la comtesse comme son caractère l'exige : elle est enjouée et badine, il faut par la folie la conduire à l'amour. Qu'elle ne s'aperçoive pas même qu'elle vous distingue des autres hommes : soyez aussi enjoué qu'elle est folle. Établissez-vous dans son cœur, sans l'avertir que vous en avez le dessein. Elle vous aimera sans le savoir ; et quelque jour elle sera tout étonnée d'avoir fait tant de chemin sans seulement s'en être défiée.

LETTRE XVII

Vous allez peut-être, marquis, me croire encore plus cruelle que la comtesse. Elle cause vos maux, il est vrai; mais je fais quelque chose de plus, il me prend envie d'en rire. Oh! j'entre dans vos peines on ne peut davantage, et votre embarras me paraît très-grand. En effet, comment hasarder une déclaration d'amour à une femme qui se fait un plaisir malin d'en éloigner toutes les occasions? Tantôt elle paraît touchée, tantôt elle est la femme du monde la plus inattentive à tout ce que vous faites pour lui plaire. On écoute volontiers et on répond gaiement aux fleurettes et aux propos hardis de certain chevalier, petit-maître de profession; à vous, on vous parle sérieusement, ou d'un air distrait : si vous voulez prendre le ton tendre et affectueux, on vous répond une folie, ou bien l'on change de propos. Tout cela vous intimide, vous inquiète, et vous désespère? Ce pauvre marquis!... et moi je vous réponds que tout cela est du bel et bon amour. Les distractions qu'on affecte avec vous, les airs d'inattention dont on se masque,

doivent vous faire sentir qu'au fond on n'est rien moins qu'indifférente. Mais votre défaut de hardiesse, les conséquences qu'on sent bien devoir suivre une passion telle que la vôtre, l'intérêt qu'on prend déjà à votre situation, tout cela intimide la comtesse elle-même : et c'est vous qui lui donnez des entraves. Un peu plus de hardiesse de votre part vous mettrait à votre aise tous les deux. Souvenez-vous de ce que vous disait dernièrement M. de La Rochefoucauld : un honnête homme peut être amoureux comme un fou ; mais jamais il ne doit, ni ne peut l'être comme un sot.

Au reste, quand vous faites la comparaison de votre respect et de votre estime avec les airs libres et presque indécents du chevalier ; lorsque vous en tirez la conséquence, qu'on devrait vous préférer à lui, vous ne sentez pas avec combien peu de justesse vous raisonnez. Le chevalier n'est que galant, et tout ce qu'il dit est sans conséquence, ou du moins paraît tel. La frivolité seule, l'habitude d'en conter à toutes les jolies femmes qu'il trouve sur son chemin le font parler. L'amour est pour rien, ou pour peu de chose dans toutes ses liaisons. Comme le papillon, il ne s'arrête à chaque fleur que pour un instant. Un amusement passager est tout son objet. Tant de frivolité n'est point capable d'alarmer une femme. Elle sent à ravir le peu de danger qu'elle court à écouter un pareil homme. La comtesse sait à merveille apprécier

les propos du chevalier : et pour tout dire en un mot, elle le connaît pour un homme dont le cœur est épuisé. Les femmes qui, à les entendre, tiennent le plus pour la métaphysique, savent admirablement faire la différence d'un amant de cette espèce d'avec un homme tel que vous. Aussi serez-vous toujours plus redoutable, et plus redouté avec la façon dont vous vous annoncerez. Vous me vantez votre estime respectueuse, mais je vous réponds qu'elle ne l'est en aucune façon, et que la comtesse le sent bien. Rien n'a une fin aussi peu respectueuse qu'une passion telle que la vôtre. Bien différent du chevalier, vous exigez de la reconnaissance, des préférences, du retour, des sacrifices même : la comtesse voit toutes ces prétentions d'un coup d'œil ; ou du moins, si dans le nuage qui les enveloppe encore, elle ne les distingue pas bien nettement, la nature lui donne des pressentiments de ce qui pourra lui en coûter, si elle vous accorde la moindre facilité à l'instruire d'une passion qu'elle partage sans doute déjà. Rarement les femmes examinent-elles les raisons qui les déterminent à se rendre ou à résister. Elles ne s'amusent point à connaître ni à définir : mais elles sentent, et le sentiment chez elles est juste ; il leur tient lieu de lumières et de réflexions. C'est une espèce d'instinct qui les avertit au besoin, et qui les conduit peut-être aussi sûrement que le ferait la raison la mieux éclai-

rée. Votre belle Adélaïde veut donc jouir, aussi longtemps qu'elle le pourra, de l'*incognito*. Ce projet est très-conforme à ses véritables intérêts ; et cependant je suis très-persuadée qu'il n'est point l'ouvrage de la réflexion. Elle ne voit pas d'un autre côté que la passion, contrainte au dehors, n'en va faire que de plus fortes impressions, et de plus grands progrès dans l'intérieur : laissez-lui donc jeter de profondes racines et donnez à ce feu, qu'on s'efforce de cacher, le temps de dévorer le cœur dans lequel on veut le contenir.

Convenez au reste, marquis, que vous vous êtes trompé de deux façons dans votre compte ; vous avez cru que vous respectiez la comtesse plus que ne fait le chevalier ; vous voyez, au contraire, que les fleurettes de celui-ci sont sans conséquences, tandis que vous en voulez au cœur de la belle. D'un autre côté vous vous êtes figuré que les airs distraits, indifférents, inattentifs, étaient des preuves, ou des présages de votre malheur. Détrompez-vous. Il n'y a jamais de preuve plus certaine d'une passion que les efforts qu'on fait pour la cacher. En un mot, dès que la comtesse vous traite avec douceur, quelques preuves que vous lui donniez de votre penchant pour elle ; dès qu'elle vous voit sans colère, prêt à lui en faire l'aveu, je vous dis qu'elle a le cœur pris ; elle vous aime, sur ma parole.

Ah! j'oubliais précisément de répondre à l'article de votre lettre qui me concerne. Oui, marquis, je suis constamment la méthode que je m'étais prescrite au commencement de notre commerce. Il y a peu de sujet dans mes lettres que je n'aie fait servir de matière à la conversation dans ma société. Rarement vous proposai-je des idées un peu importantes, sans avoir recueilli les voix sur le plus ou le moins de vérité qu'elles renferment. Tantôt c'est M. de La Bruyère, tantôt M. de Saint-Évremond que je consulte ; une autre fois ce sera M. l'abbé de Chateauneuf. Admirez ma bonne foi : il ne tiendrait qu'à moi de m'attribuer la gloire de ce que je vous écris de bon, et j'avoue franchement que vous ne le devez qu'aux personnes que je reçois chez moi. A propos d'hommes d'un mérite distingué, M. de La Rochefoucauld vient de m'envoyer prier de l'aller voir. J'ai pris jour à demain. Vous devriez bien vous y trouver, mais n'ignorez pas combien il vous aime. Adieu.

LETTRE XVIII

J'ai fait bien de nouvelles réflexions, marquis, sur l'état où vous vous trouvez, et sur l'embarras où vous continuez d'être. Mais, après tout, quelle nécessité trouvez-vous donc à faire en forme une déclaration d'amour? Serait-ce parce que vous avez lu dans nos anciens romanciers, que l'on procédait aussi régulièrement dans la galanterie que dans les tribunaux? C'est être trop exact. Croyez-moi, laissez, comme je vous le disais la dernière fois, le feu s'allumer, et prendre tous les jours de nouvelles forces, et vous verrez que, sans vous être dit que vous vous aimez, vous serez encore plus avancés que si vous vous étiez effarouchés par des aveux dont nos pères ont voulu que les femmes se fâchassent. Aveux absolument inutiles par eux-mêmes, et qui répandent toujours sur une passion quelques jours nébuleux. Ils en suspendent les progrès. Retenez bien ceci, marquis : Une femme se persuade beaucoup mieux qu'elle est aimée par ce qu'elle devine, que par ce qu'on lui dit. Agissez comme s'il était fait

cet aveu, qui vous coûte tant ; ou bien imitez le chevalier, prenez son air aisé. La conduite que la comtesse tient avec lui devant vous, semble vous en faire une loi. Avec votre air circonspect, et prétendu respectueux, vous avez celui d'un homme qui médite un dessein considérable : d'un homme, en un mot, qui veut faire un mauvais coup. Vos dehors sont inquiétants pour une femme, qui connaît les conséquences d'une passion telle que la vôtre. Songez que tant que vous lui laisserez apercevoir les préparatifs d'une attaque, vous la trouverez toujours sous les armes. Avez-vous jamais vu un général habile, rempli du dessein de surprendre une place, annoncer à l'ennemi par tous ses mouvements sur qui l'orage allait tomber? En amour, comme en guerre, demande-t-on jamais au vainqueur s'il doit ses succès à la force ou à l'adresse? Il a vaincu, il reçoit la couronne, ses vœux sont comblés, il est heureux ; suivez son exemple, et vous éprouverez le même sort. Dérobez votre marche ; ne découvrez l'étendue de vos desseins que quand on ne pourra plus s'opposer à leurs succès ; que le combat soit rendu, et la victoire assurée avant que vous ayez déclaré la guerre ; en un mot, imitez ces peuples guerriers dont on n'apprend les desseins et les entreprises que par les ravages qu'ils ont laissés.

LETTRE XIX

Enfin, marquis, on vous entend sans colère protester que vous aimez, et jurer par tout ce que les amants ont de plus sacré que vous aimerez toujours. Croirez-vous une autre fois à mes prophéties? Cependant on vous traiterait encore mieux, dit-on, si vous vouliez être raisonnable, et vous borner aux sentiments de la simple amitié. Le nom d'amant que vous prenez révolte la comtesse. Ne disputez point sur les qualités, pourvu qu'au fond la chose soit la même, et suivez le conseil que M. de La Sablière vous donne dans ce madrigal :

Bélise ne veut point d'amant,
Mais voudrait un ami fidèle,
Qui pour elle eût des soins et de l'empressement,
Et qui même la trouvât belle.
Amants, qui soupirez pour elle,
Sur ma parole tenez bon,
Bélise de l'amour ne hait rien que le nom.

Mais on vous désole par des doutes injurieux sur

votre sincérité et sur votre constance. On refuse de vous croire, parce que tous les hommes sont faux et parjures; on refuse de vous aimer, parce qu'ils sont inconstants. Que vous êtes heureux! et que la comtesse connaît mal son propre cœur, si elle croit vous persuader par là de son indifférence! Voulez-vous que je vous donne la véritable valeur des discours qu'elle vous tient? Elle est touchée de la passion que vous lui montrez; mais les plaintes et les malheurs de ses amies l'ont convaincue que les protestations des hommes sont presque toujours fausses. Je ne conçois cependant pas son injustice à cet égard; car moi, qui ne les flatte pas volontiers, je suis très-persuadée qu'ils sont presque toujours sincères dans ces occasions. Ils deviennent amoureux d'une femme, c'est-à-dire, ils sentent des désirs de la posséder. L'image enchanteresse qu'ils se font de cette possession les séduit : ils se figurent que les délices qu'ils y attachent ne finiront jamais; ils n'imaginent point que le feu qui les dévore puisse un jour s'affaiblir et s'éteindre : c'est une chose qui leur paraîtrait de toute impossibilité. Aussi nous jurent-ils de la meilleure foi du monde qu'ils ne cesseront point de nous aimer : en douter, ce serait leur faire une injure mortelle. Cependant les pauvres gens promettent plus qu'ils ne peuvent tenir. Ils ne voient point que leur cœur n'a pas assez d'étoffe

pour être toujours rempli du même objet. Ils cessent de l'aimer sans savoir pourquoi. Ils sont même assez bons pour se faire scrupule de leur refroidissement. Ils disent encore longtemps qu'ils aiment tandis qu'il n'en est plus rien. Ils se battent les flancs; mais après s'être bien tourmentés, ils cèdent au dégoût, et ils deviennent inconstants d'aussi bonne foi qu'ils l'étaient en protestant qu'ils ne le deviendraient jamais. Rien n'est si simple. La fermentation qu'un amour naissant avait excité dans leurs cœurs, avait causé le charme qui les séduisait : l'enchantement est dissipé : le sang-froid a succédé : que pouvons-nous leur imputer? Ils comptaient pouvoir tenir leur parole. Eh! combien de femmes se trouvent trop heureuses de ce qu'en y manquant, les hommes donnent une libre carrière à leur légèreté!

Quoi qu'il en soit, la comtesse s'en prend à vous de l'inconstance de vos pareils : elle craint que vous ne ressembliez aux autres amants. Prête à vous céder, pour peu que vous la rassuriez, elle ne cherche que des raisons de vous croire sincère. L'amour que vous lui jurez ne l'offense donc plus. Que dis-je? il l'enchante. Elle en est si flattée, que toute sa crainte est qu'il ne soit pas vrai : dissipez ses alarmes, montrez-lui que le bonheur que vous lui offrez, et dont elle connaît déjà tout le prix, n'est point un bonheur imaginaire; faites plus, persuadez-la qu'elle

en jouira toujours, et sa résistance expire; ses doutes se dissipent, elle saisit avec avidité tout ce qui pourra détruire ses soupçons et son inquiétude. Elle vous aurait déjà cru; déjà vous l'auriez déterminée à se livrer au plaisir de se voir aimée, si elle avait pensé l'être en effet, et l'être pour toujours. Que les femmes sont maladroites, si par leurs craintes et leurs doutes sur la sincérité et sur la constance des hommes, elles imaginent faire croire qu'elles fuient, ou qu'elles méprisent l'amour! Dès qu'elles craignent qu'on ne le trompe, en leur faisant espérer qu'elles jouiront de ses douceurs; dès qu'elles craignent de n'en pas jouir longtemps, elles en connaissent déjà tous les charmes; et tout ce qui les inquiète, c'est la peur d'en être privées trop tôt. Sans cesse combattues par cette crainte, et par l'attrait puissant qui les porte au plaisir, elles hésitent; elles tremblent de n'en avoir joui qu'assez de temps pour en sentir plus douloureusement la privation. Ainsi, marquis, pensez que toute femme qui vous tient le langage de la comtesse, vous dit: J'imagine bien toutes les délices de l'amour; l'idée que je m'en forme est tout à fait séduisante. Croyez-vous qu'au fond je désire moins que vous de jouir de ses charmes? Mais plus l'image que mon imagination s'en fait est ravissante, plus je crains que ce ne soit une belle chimère, et je ne refuse de m'y livrer que dans la

crainte de voir finir trop tôt ma félicité. Ah! si je pouvais espérer que mon bonheur fût durable, que ma résistance serait faible!... Mais n'abuserez-vous point de ma crédulité? Ne me punirez-vous pas quelque jour d'avoir eu trop de confiance en vous? Ce jour du moins est-il bien éloigné? Ah! si je pouvais espérer de recueillir longtemps les fruits du sacrifice que je vous ferai de mon repos, je vous l'avoue franchement, nous serions bientôt d'accord.

LETTRE XX

Le rival que l'on vous donne me paraît d'autant plus redoutable, que c'est un homme tel que je vous ai conseillé d'être. Je connais le chevalier : personne n'est plus capable que lui de filer une séduction. Je parierais qu'il n'a pas même le cœur effleuré. Il attaque la comtesse de sang-froid : vous êtes perdu. Un amant aussi passionné que vous l'avez paru, commet cent bévues. Les meilleures affaires lui périssent entre les mains. A tout instant il donne prise sur lui. Tel est même son malheur, que sa précipitation et sa timidité lui nuisent tour à tour. Il perd mille de ces petites occasions qui font toujours gagner quelque terrain. Un homme, au contraire, qui fait l'amour pour le seul plaisir de le faire, profite des moindres avantages ; rien ne lui échappe : il voit ses progrès ; il connaît les endroits faibles, il les saisit. Tout tend à son but, tout est combiné. Ses imprudences même sont souvent le fruit de la plus saine réflexion : elles avancent ses succès ; enfin il acquiert une telle supériorité, qu'il daterait pour ainsi dire le jour de son triomphe.

Gardez-vous bien, marquis, de faire tout le chemin : ne montrez pas assez d'amour pour que la comtesse se repose de tout sur l'excès de votre passion. Donnez-lui quelques inquiétudes ; forcez-la de prendre quelque soin de vous conserver, en lui donnant à propos la crainte de vous perdre. Jamais femme ne vous traitera plus cavalièrement, que celle qui vous croira trop amoureux pour lui manquer. Sa vertu moins que son orgueil la rend intraitable. Semblable au marchand auquel vous avez montré trop d'envie de son étoffe, elle vous surfait avec aussi peu de ménagement. Modérez donc une imprudente vivacité. Montrez moins de passion, et vous en exciterez davantage. Nous ne sentons le prix d'un bien qu'à l'instant qu'il va nous échapper. Un peu de manége en amour est indispensable pour le bonheur de tous les deux. J'irais peut-être même dans le besoin jusqu'à vous conseiller d'être un peu scélérat. En toute autre occasion, il vaut sans doute mieux être dupe que fripon ; mais en galanterie les sots seuls sont des dupes, et les fripons ont toujours les rieurs de leur côté. Adieu.

Je me fais cependant conscience de vous quitter sans vous avoir dit un seul mot de consolation. Il ne faut pas vous décourager. Quelque redoutable que soit le chevalier, vous devez vous tranquilliser. Je soupçonne la fine comtesse de ne l'avoir mis en jeu

que pour vous inquiéter. Ce n'est pas que j'aie envie de vous cajoler ; mais je suis bien aise de vous le dire, vous valez mieux que lui. Vous êtes jeune, vous débutez dans le monde : on vous regarde comme un homme qui n'a point encore aimé. Le chevalier a vécu ; quelle est la femme qui ne sente pas ces différences ?

LETTRE XXI

De la probité en amour, marquis! y pensez-vous? ah! vous êtes un homme noyé. Je me garderai bien de montrer votre lettre, vous seriez déshonoré. Vous ne sauriez, dites-vous, prendre sur vous le manége que je vous ai conseillé? Votre candeur, vos grands sentiments vous auraient fait fortune jadis. On traitait alors l'amour comme une affaire d'honneur; mais aujourd'hui, que la corruption du siècle a tout changé, l'amour n'est plus qu'un jeu de l'humeur et de la vanité. Votre inexpérience laisse encore à vos vertus une raideur qui vous perdrait infailliblement, si vous n'aviez pas assez de raison pour vous plier enfin aux mœurs du temps. On ne peut plus paraître à présent tel qu'on est dans l'intérieur. Tout est mine : on se paie d'airs, de démonstrations, de signes. Tous jouent la comédie, et les hommes ont eu d'excellentes raisons pour en user ainsi. Ils ont reconnu que personne n'y gagnerait, si les autres nous disaient le bien et le mal qu'ils pensent de nous. On est convenu de substituer à cette sincérité des phrases toutes contraires. Et cette façon

d'agir s'est introduite par contagion dans la galanterie. Malgré vos grands principes, vous conviendrez que quand cet usage, qu'on appelle politesse, n'est poussé ni jusqu'à l'ironie, ni jusqu'à la trahison, c'est une vertu sociable de le suivre, et de tous les commerces, c'est celui de la galanterie où l'on ait le plus besoin de ne pas paraître tel qu'on est. Combien ne trouveriez-vous pas d'occasions où un amant gagne autant à dissimuler l'excès de sa passion, que dans d'autres à en feindre plus qu'il n'en a? Je devine la comtesse; elle est plus adroite que vous. Je suis sûre qu'elle dissimule son penchant pour vous avec autant de soin que vous en prenez à multiplier les preuves du vôtre pour elle. Je vous le répète, moins vous vous livrerez à présent, mieux on vous traitera. Inquiétez-la à son tour; inspirez-lui la crainte de vous perdre; voyez-la venir. C'est le plus sûr moyen de connaître le véritable rang que vous tenez dans son cœur. Adieu

LETTRE XXII

Un silence de dix jours, marquis ; mais vous commenciez à m'inquiéter tout de bon. L'application que vous avez faite de mes conseils a donc été heureuse? Je vous en félicite. Mais ce que je n'approuve pas, c'est que le refus qu'on vous fait d'un aveu vous donne de l'humeur. Le *je vous aime* est donc une chose bien précieuse à vos yeux? Depuis quinze jours vous cherchez à pénétrer les sentiments de la comtesse, et vous avez réussi ; vous connaissez son penchant pour vous. Que vous faut-il davantage? Quel droit un aveu vous donnerait-il de plus sur son cœur? En vérité je vous trouve bien singulier : car enfin, savez-vous que rien n'est plus propre à révolter une femme raisonnable, que cette opiniâtreté avec laquelle les hommes ordinaires exigent l'aveu qui vous est refusé? Je ne vous comprends pas : aux yeux d'un amant délicat, ce refus ne doit-il pas être mille fois plus précieux que ne le serait une déclaration positive? Voulez-vous connaître vos véritables intérêts? Loin de persécuter une femme sur ce point,

attachez-vous, comme je vous l'ai déjà dit, à lui dissimuler les progrès de son penchant. Faites qu'elle vous aime avant de le lui faire remarquer, avant de la mettre dans la nécessité de se l'avouer à elle-même. Eh! peut-on éprouver une situation plus délicieuse que celle de voir un cœur s'intéresser pour vous sans s'en défier, s'échauffer par degrés, s'attendrir enfin? Quelle volupté de jouir en secret de tous ses mouvements, de les diriger, de les augmenter, de les hâter, et de s'applaudir de la victoire avant même que la belle ait soupçonné qu'on ait tenté sa défaite. Voilà ce que j'appelle des plaisirs. Croyez-moi donc, marquis, agissez auprès de la comtesse, comme si l'aveu lui était échappé. A la vérité l'on ne vous aura point dit *je vous aime*; mais c'est parce que l'on vous aime qu'on ne vous l'aura point dit. On aura fait au reste tout ce qu'il fallait pour vous le persuader.

Les femmes ne se trouvent pas dans un médiocre embarras. Elles désirent pour le moins autant de vous avouer leur penchant que vous avez envie de vous en instruire; mais que voulez-vous, marquis? les femmes, ingénieuses à se donner des entraves, ont attaché de la honte à l'aveu qu'elles feraient de leur passion; et quelques idées que l'on se soit formées de notre façon de penser, cet aveu nous humilie toujours; car pour peu que nous ayons d'expérience, nous en sentons toutes les conséquences. Le

je vous aime en lui-même, n'est pas criminel à la vérité ; mais les suites nous effrayent. Le moyen de se les dissimuler, et de s'aveugler sur les engagements qu'il entraîne.

Au surplus, prenez-y bien garde, votre persévérance à exiger cet aveu est moins l'ouvrage de l'amour que celui de votre vanité, et je vous défie de vous tromper sur les véritables motifs de vos instances. La nature nous a fait présent d'un instinct admirable : il nous fait discerner avec justesse tout ce qui naît de la passion d'avec ce qui lui est étranger. Toujours indulgentes sur les effets que produit un amour que nous avons inspiré, nous vous pardonnerons les imprudences, les emportements : que sais-je moi, toutes les folies dont vous êtes capables vous autres amants ; mais vous nous trouverez toujours intraitables, dès que notre amour-propre rencontrera le vôtre. Et qui le croirait ? Vous nous révoltez par les choses les plus indifférentes à votre bonheur. Votre vanité s'attache à des vétilles, et vous empêche de jouir des vrais avantages. M'en croirez-vous ? Vous quitterez votre chimère pour vous enivrer de la certitude que vous êtes aimé d'une femme adorable, pour goûter le plaisir de le lui cacher à elle-même, pour jouir de sa sécurité. Qu'à force d'importunités vous arrachiez un *je vous aime*, qu'y gagnerez-vous ? Votre incertitude finira-t-elle ? Sau-

rez-vous si vous ne le devez pas plus à la complaisance qu'à l'amour ? Je dois connaître les femmes. On peut vous tromper par un aveu concerté, et que la bouche seule prononce ; mais jamais vous ne le serez par les témoignages involontaires d'une passion que l'on veut contraindre. En un mot, les aveux vraiment flatteurs ne sont pas ceux que nous faisons, ce sont ceux qui nous échappent.

LETTRE XXIII

Me le pardonnerez-vous, marquis? J'ai ri de ce qui vous afflige! Vous prenez les choses bien à cœur! Quelques imprudences vous ont, dites-vous, attiré la colère de la comtesse, et votre inquiétude est extrême. Vous lui avez baisé la main avec un transport dont tout le monde s'est aperçu. Elle vous a fait publiquement des reproches sur votre indiscrétion : et des préférences marquées pour elle, toujours offensantes pour les autres femmes, vous ont exposé aux railleries piquantes de la marquise sa belle-sœur. Voilà sans contredit de terribles événements. Quoi! vous êtes assez simple pour vous croire perdu sans ressource sur les dehors d'un courroux apparent, et vous n'avez pas même soupçonné qu'intérieurement vous étiez justifié? C'est donc à moi à vous en convaincre, et pour cela je me vois forcée de vous révéler d'étranges mystères sur notre compte. Mais après tout, je n'entends point, en vous écrivant, faire toujours l'apologie de mon sexe. C'est de la franchise que je vous dois : je vous en ai promis, et je m'acquitte.

Une femme est continuellement agitée par deux passions inconciliables, par le désir de plaire, et par la crainte du déshonneur. Jugez de notre embarras D'un côté nous brûlons d'avoir des spectateurs de l'effet de nos charmes; sans cesse occupées du soin de nous donner de la célébrité, ravies de trouver l'occasion d'humilier les autres femmes, nous voudrions les rendre témoins de toutes les préférences que nous obtenons, et de tous les hommages que l'on nous rend. Savez-vous dans ce cas la mesure de notre satisfaction? La désolation de nos rivales, les indiscrétions qui décèlent les sentiments que nous inspirons, nous enchantent à proportion de leur désespoir. En un mot, de pareilles imprudences nous persuadent beaucoup mieux qu'on nous aime, qu'une circonspection incapable de donner à nos charmes de la réputation.

Mais que d'amertume empoisonne des plaisirs si doux! A côté de tant d'avantages marche la malignité des concurrentes, et quelquefois vos mépris. Fatalité qui nous désole! On ne connaît point dans le monde de différence entre les femmes qui vous permettent de les aimer, et celles qui vous en récompensent. Seule, et de sang-froid, une femme raisonnable préférera toujours la bonne réputation à la célébrité. Mettez-la vis-à-vis de rivales qui puissent lui disputer le prix de la beauté, dût-elle perdre cette

réputation dont elle paraissait si jalouse, dussiez-vous la compromettre mille fois, rien pour elle n'est égal au plaisir de se voir préférée. Bientôt elle vous en récompensera par les préférences ; elle croira d'abord ne les accorder qu'à la reconnaissance, mais elles seront en effet les preuves de son attachement. On craint de paraître ingrate, et l'on devient tendre. Ce ne sont donc point vos indiscrétions qui nous fâchent. Si nous en paraissons blessées, il faut bien que nous payons tribut à la représentation, et vous seriez les premiers à blâmer une indulgence excessive. Mais gardez-vous de vous y méprendre. Ne nous pas fâcher dans ces occasions, ce serait véritablement nous offenser. Nous vous recommandons la discrétion et la prudence : n'est-ce pas notre rôle? Est-il besoin de vous dire quel est le vôtre? On m'a souvent répété que prendre les lois à la lettre, ce n'était pas les entendre. Soyez sûr que vous remplirez nos intentions dès que vous saurez les interpréter.

LETTRE XXIV

La comtesse ne se bat donc plus qu'en retraite? Vous croyez qu'elle n'a d'autre but à présent que de vous éprouver? Quelque préférence que vous lui marquiez, quelque peu de précaution que vous apportiez dans le témoignage de votre passion, elle ne trouve plus de force pour vous en gronder : la moindre excuse fait expirer les reproches dans sa bouche, et sa colère est si aimable que vous faites tout pour la mériter. Je partage avec vous de bon cœur la joie que vous donne un pareil succès. Mais quoique ces procédés vous flattent, si vous l'estimez faites qu'ils ne durent pas longtemps : que les femmes raisonnables et qui veulent prendre soin de leur réputation entendent mal leurs véritables intérêts, en multipliant ainsi par une incrédulité affectée, les occasions de faire médire d'elles! Ne sentiront-elles jamais que ce n'est pas toujours le temps où elles sont tendres, qui donne atteinte à leur réputation? Les doutes qu'elles affectent sur la sincérité du penchant qu'elles ont inspiré, leur font plus de tort dans

le monde que leur défaite même. Tant qu'elles restent incrédules, mille imprudences les compromettent. Elles dépensent leur réputation en détail. Tant qu'un amant les trouve incrédules sur la vérité de ses sentiments, il ne ménage rien dès qu'il trouve l'occasion de donner des preuves de sa sincérité. Les empressements les plus indiscrets, les préférences les plus marquées, les soins les plus empressés, lui paraissent les meilleurs moyens d'y réussir ; et peut-il les employer sans que tout le monde s'en aperçoive, sans que toutes les autres femmes en soient offensées, sans qu'elles s'en vengent par les traits les plus piquants ? Dès que les préliminaires sont réglés, c'est-à-dire dès que nous commençons à nous croire sincèrement aimées, rien ne paraît au dehors, rien ne transpire ; et si l'on s'aperçoit de nos liaisons, si l'on y entend finesse, ce n'est que par le souvenir de ce qui s'est passé dans un temps perdu pour l'amour. Je voudrais donc, pour le bien de toutes les parties, que dès qu'une femme ne se trouve aucun goût pour celui qui veut lui plaire, elle n'abusât point de sa crédulité, et que sans lui donner de vaines espérances, elle lui signifiât bien nettement son congé ; mais je voudrais aussi que dès qu'elle est persuadée qu'on l'aime, elle en convînt de bonne foi, sauf à elle à se faire encore prier tant qu'elle le jugerait à propos, avant d'avouer qu'elle est

elle-même aussi tendre qu'on l'est pour elle : car, en un mot, elle ne peut affecter des doutes sans mettre un amant dans la nécessité de les dissiper, et il ne peut y travailler avec succès sans mettre tout le monde dans sa confidence par des hommages trop marqués.

Ces idées, je le sens bien, n'auraient pas été probables dans ces temps où la maladresse des hommes rendait bien des femmes intraitables; mais aujourd'hui que l'audace des assaillants nous laisse si peu de ressource, aujourd'hui qu'il est bien avéré que depuis l'invention de la poudre il n'y a plus de places imprenables, pourquoi s'exposer aux longueurs d'un siége en forme, lorsqu'il est certain qu'après bien des travaux et des désastres il faudra capituler. Faites donc entendre raison à votre aimable comtesse : montrez-lui les inconvénients d'une plus longue défiance de vos sentiments. Vous la convaincrez de votre passion, vous la forcerez à vous croire par le soin qu'elle doit avoir de sa réputation, et peut-être encore mieux, en lui fournissant une raison de plus de vous accorder une confiance qu'elle a sans doute bien de la peine à vous refuser.

LETTRE XXV

Ma dernière lettre vous a donc scandalisé, marquis ; vous voulez à toute force qu'il ne soit pas impossible de trouver dans notre siècle des femmes vertueuses? Eh! mais vous ai-je jamais dit le contraire? Comparant les femmes à des places assiégées, ai-je avancé qu'il n'existait point de villes qui n'eussent été prises? Comment l'aurais-je pu dire? Il y en a qui n'ont jamais été assiégées. Vous voyez donc que je suis de votre avis. Je m'explique cependant, afin que vous ne me chicaniez plus : voici ma profession de foi sur cet article. Je crois fermement aux femmes sages dans le cas où elles n'auront jamais été attaquees, ou dans la supposition où elles l'auront été mal. Je crois même encore aux femmes sages, quoique attaquées, et bien attaquées, lorsqu'elles n'auront eu ni tempérament, ni passion violente, ni liberté, ni mari haïssable. Il me prend envie de vous faire part à cette occasion d'une conversation assez vive que j'eus à ce sujet, étant encore fort jeune, avec une prude qu'une aventure d'éclat

venait de démasquer. J'étais sans expérience alors. Je jugeais encore les autres avec cette sévérité qu'on conserve jusqu'à ce que quelques fautes personnelles nous aient donné plus d'indulgence pour le prochain. Je m'étais avisée de fronder sans ménagement la conduite de cette femme. Elle le sut. Je la voyais quelquefois chez une de mes parentes. Un jour elle me prit à l'écart; et voici la petite harangue qu'il me fallut essuyer. Elle me fit assez d'impression pour s'être gravée dans ma mémoire.

« Ce n'est point pour vous reprocher les discours que vous avez tenus sur mon compte, que je veux vous entretenir sans témoins, me dit-elle : c'est pour vous donner des avis dont vous sentirez un jour toute la solidité. Vous avez blâmé ma conduite avec une sévérité, vous me regardez actuellement avec un dédain, qui m'annoncent combien vous vous enorgueillissez de n'avoir point encore donné de prise sur vous. Vous croyez avoir de la vertu, et que cette vertu ne vous abandonnera jamais. Ce sont là, ma chère enfant, de pures illusions de votre amour-propre. Je me crois obligée d'éclairer votre inexpérience, et de vous faire apercevoir que, loin d'être sûre de cette vertu qui vous rend si sévère, vous ne pouvez pas même encore vous assurer si vous en avez. Ce début vous étonne ; prêtez-moi votre attention, et vous conviendrez bientôt de la vérité de ce que je vous dis.

« Personne jusqu'à présent ne vous a parlé d'amour. Votre miroir seul vous a dit que vous étiez jolie. Votre cœur, je le vois à l'air d'indifférence répandu sur toute votre personne, ne s'est point encore développé, le cri de la nature ne s'est point encore fait entendre. Tant que vous resterez dans cette situation ; tant qu'on vous gardera à vue, comme l'on fait, je réponds de vous. Mais quand le cœur aura parlé ; quand ces yeux enchanteurs par eux-mêmes, auront reçu du sentiment la vie et l'expression ; quand ils parleront le langage de l'amour ; quand une inquiétude intérieure vous agitera ; enfin, quand des désirs à demi étouffés par les scrupules d'une bonne éducation, vous auront fait rougir plus d'une fois en secret, alors votre sensibilité, les combats que vous tenterez pour la vaincre, diminueront votre sévérité pour les autres, leurs fautes vous paraîtront plus excusables. Le sentiment de votre faiblesse ne vous permettra plus de regarder votre vertu comme infaillible. Votre étonnement ira plus loin : le peu de secours que vous en tirerez contre un penchant trop impétueux, vous fera douter si vous en avez jamais eu. Peut-on assurer qu'un homme est brave tant qu'il ne s'est pas battu? Il en est de même de nous. Les attaques que l'on nous livre donnent seules l'être à notre vertu, comme le danger le donne à la valeur. Tant qu'on n'a point vu l'ennemi, on ignore jusqu'à quel point il est redoutable, et quel sera le de-

gré de résistance que nous pourrons lui opposer.

« Ainsi pour qu'une femme puisse se flatter d'être essentiellement vertueuse et sage par ses propres forces, il faut qu'aucun danger, quelque grand qu'il soit, aucun motif, quelque pressant qu'il puisse être, aucun prétexte ne soient capables de la faire succomber. Il faut l'occasion la plus favorable, l'amour le plus tendre, la certitude du secret, l'estime et la confiance la plus parfaite dans celui qui les attaque ; en un mot, il faut que tous ces avantages réunis ne puissent rien sur son courage, en sorte que pour savoir s'il est une femme vertueuse dans la vraie signification du mot, on doit en supposer une qui échappe à tant de dangers rassemblés ; car ce serait pour elle n'avoir rien fait que d'avoir résisté, ou à l'amour sans avoir de tempérament, ou à l'occasion sans avoir d'amour, ou au tempérament faute d'occasion. Sa vertu serait toujours incertaine, tant qu'elle n'aurait pas été attaquée en même temps avec toutes les armes qui pouvaient la vaincre : on pourrait toujours dire que, si elle avait été d'une autre constitution, elle n'aurait pas résisté à l'amour, ou que s'il s'était présenté une occasion favorable, sa vertu n'aurait été qu'une sotte. »

« A ce compte, lui dis-je, il n'y aurait pas une seule femme vertueuse ; car je ne crois pas qu'on puisse en trouver une qui ait jamais eu tant d'enne-

mis à combattre à la fois. — Cela peut être, me répliqua-t-elle ; mais en savez-vous la raison ? C'est qu'il n'en faut pas tant pour nous vaincre, un seul de ces ennemis suffit pour y réussir. »

J'insistai. « Vous prétendez donc que notre vertu ne dépend pas de nous, puisque vous la faites dépendre de l'occasion, et d'autres causes étrangères à notre volonté?

« Sans doute. Je vous le demande, êtes-vous la maîtresse de vous donner une constitution vive ou tranquille ? Êtes-vous libre de vous défendre d'une passion violente? Dépend-il de vous d'arranger toutes les circonstances de votre vie, de façon à ne jamais vous trouver seule avec un amant que vous adoriez, qui connaisse ses avantages et qui en profite? En un mot, dépend-il de vous d'empêcher que ses empressements, je les suppose même innocents d'abord, ne produisent sur vos sens l'effet qu'ils doivent nécessairement y faire? Non assurément. Soutenir le contraire, ce serait dire que le fer est le maître de ne pas céder à l'aimant. Et vous prétendez que votre vertu est votre ouvrage, que vous pouvez vous attribuer la gloire d'un avantage qui peut à tout instant vous être enlevé? La vertu des femmes, comme tous les autres biens dont nous jouissons, est un don du ciel; c'est une faveur qu'il pouvait nous refuser. Sentez donc combien vous êtes déraison-

nable, en vous en glorifiant; connaissez toute votre injustice, lorsque vous maltraitez si cruellement celles qui ont eu le malheur d'apporter en naissant un penchant indomptable à l'amour, qu'une passion violente a surprises, ou qui se sont trouvées dans ces malheureux instants d'où vous ne seriez pas sortie avec plus de gloire.

« Voulez-vous que je vous donne une autre preuve de la justesse de mes idées? Je la puiserai dans votre propre conduite. N'êtes-vous pas dans la persuasion la plus intime que toute femme qui veut rester vertueuse, ne doit jamais donner prise sur elle; qu'elle doit s'observer exactement sur les moindres bagatelles, parce que vous savez qu'elles conduisent à se permettre des choses plus importantes? Il est bien plus sûr pour vous d'ôter aux hommes l'envie de vous attaquer en affectant un dehors sévère, que de vous défendre de leurs attaques. La preuve de ce que je dis, c'est qu'on donne aux filles dans l'éducation le plus de frein pour les retenir qu'il est possible d'en imaginer. On fait plus : une mère prudente ne se repose ni sur la crainte du déshonneur, ni sur la mauvaise opinion qu'elle lui donne des hommes, elle la garde à vue; elle la met dans l'impossibilité de succomber à la tentation. Quelle est la raison de tant de précautions? C'est que cette mère craint la fragilité de son élève, si elle l'expose un instant au danger.

Et malgré tous les obstacles dont elle l'environne, combien de fois n'arrive-t-il pas que l'amour les surmonte tous? Une fille bien élevée, disons mieux, bien gardée, s'égaie de sa vertu, parce qu'elle imagine ne la devoir qu'à elle-même, mais presque toujours c'est un esclave rigoureusement enchaîné, qui veut qu'on lui sache gré de ce qu'il ne prend pas la fuite. Et en effet, dans quelle classe trouvez-vous les filles perdues? Dans celles où elles ne sont pas assez riches ou assez heureuses pour être environnées sans cesse de tous les obstacles qui vous ont sauvée. Dans celles où les hommes les ont attaquées plus hardiment, plus facilement, plus fréquemment, et par conséquent avec toutes sortes d'avantages; dans celles où les impressions de l'éducation, l'exemple, la fierté, le désir d'un établissement heureux ne les soutenaient pas. Deux portes plus bas vous haïssiez cette femme que vous regardez avec tant de dédain. Et malgré tous les secours étrangers qui soutiennent cette vertu, dont vous vous enorgueillissez, dans deux jours vous serez peut-être plus méprisable qu'elle, parce que vous aurez eu plus de moyens de vous garantir de ce malheur. Je ne vous enlève cependant pas le mérite de votre vertu, pour vous empêcher d'y rester attachée; en vous convainquant de votre fragilité, je ne veux obtenir de vous qu'un peu d'indulgence pour celles qu'un penchant trop impétueux, ou le mal-

heur des circonstances a précipitées dans un état si humiliant à leurs propres yeux : mon seul but est de vous faire sentir que vous devez moins vous glorifier de posséder un avantage que vous ne vous devez pas vous-même, et dont peut-être demain vous serez privée. »

Elle allait continuer, mais quelqu'un nous interrompit. Bientôt ma propre expérience me fit connaître que je ne devais pas avoir si bonne opinion de bien des vertus qui m'en avaient imposé auparavant, à commencer par la mienne.

LETTRE XXVI

Je l'ai senti comme vous, marquis; quoique les idées que je vous communiquai hier, paraissaient vraies dans la spéculation, il serait cependant dangereux que toutes les femmes s'en laissassent persuader. Ce n'est point par les sentiments de leur fragilité qu'elles resteront sages, mais par l'intime conviction qu'elles sont libres et maîtresses de céder ou de résister : est-ce en persuadant au soldat qu'il sera vaincu, qu'on l'excite à se battre avec courage? Mais n'avez-vous pas fait attention que celle qui parlait dans ma lettre avait un intérêt personnel à faire recevoir son système? Il est vrai qu'à examiner ses raisonnements avec des yeux philosophiques, ils paraîtront au moins spécieux; mais il serait à craindre qu'en nous permettant ainsi de raisonner sur ce que c'est que la vertu, nous ne parvinssions à mettre en problème des règles que nous devons recevoir et pratiquer comme une loi dont l'examen est un crime. Et d'ailleurs, persuader aux femmes que ce n'est point à elles-mêmes qu'elles doivent leur vertu, ne

serait-ce pas leur ôter le plus puissant motif qui les porte à la conserver, je veux dire la persuasion que c'est leur propre ouvrage qu'elles défendent? Le découragement serait la conséquence d'une pareille morale; aussi ne peut-elle guère servir dans l'usage qu'à diminuer aux yeux d'une femme coupable les écarts qu'elle s'est permis. Mais venons à des choses plus intéressantes pour vous.

Enfin, après bien des incertitudes, après bien des révolutions éprouvées, vous êtes donc sûr qu'on vous aime? Vous avez excité un de ces moments d'attendrissement où la comtesse n'a pu retenir son secret. On a prononcé le mot que vous brûliez si fort d'entendre. On a fait plus, on a laissé échapper mille témoignages involontaires de la passion que vous avez inspirée. Loin de diminuer votre amour, la certitude d'être aimé vient de l'accroître : vous êtes en un mot le plus heureux des hommes. Si vous saviez avec combien de plaisir je partage votre bonheur, il augmenterait encore. Le premier sacrifice qu'on voulait vous faire, était de ne plus recevoir le chevalier; vous vous y êtes opposé, et vous avez bien fait. Ç'aurait été compromettre la comtesse à propos de rien; et cela me fait souvenir qu'en général les femmes se perdent beaucoup plus souvent par des imprudences que par des fautes réelles. La confiance que vous lui avez marquée par un procédé si noble, a dû la tou-

cher sensiblement. Tout cela est le mieux du monde. Cependant voulez-vous que je vous le dise? la façon dont cette affaire tourne commence à m'alarmer. Nous étions convenus, qu'il vous en souvienne, de traiter l'amour un peu cavalièrement. Vous ne deviez avoir tout au plus qu'un goût léger et passager, et non pas une passion en règle. Et je vois que tous les jours les choses deviennent plus sérieuses. Vous traitez l'amour avec une dignité qui commence à m'inquiéter. La connaissance du vrai mérite, les qualités solides, le bon caractère entrent dans les motifs de votre liaison, et se réunissent aux charmes de la personne pour vous rendre éperdument amoureux. Je n'aime pas que tant d'estime se mêle dans une affaire de pure galanterie. Elle ne laisse pas assez d'aisance; elle occupe au lieu d'amuser. Je craindrais même à la fin que votre commerce ne prît une tournure grave et compassée. Mais vous n'aurez peut-être que trop tôt de nouvelles prétentions, et la comtesse par de nouveaux combats ranimera sans doute votre liaison. Une paix trop constante y répandrait un ennui mortel. L'uniformité tue l'amour : dès que l'esprit d'ordre s'empare d'une affaire de cœur, la passion disparaît, la langueur lui succède, l'ennui perce, le dégoût termine tout

LETTRE XXVII

Mme de Sévigné ne se trouve donc pas de mon avis sur les causes que je donne à l'amour. Elle prétend que nombre de femmes ne le connaissent que du beau côté, et que les sens ne sont jamais entrés pour rien dans leurs liaisons de cœur. A l'entendre, quand même ce qu'elle appelle mon *système*, serait fondé, il paraîtrait toujours déplacé dans la bouche d'une femme, et pourrait dans la morale tirer à conséquence.

Assurément voilà, marquis, des reproches bien graves; mais sont-ils fondés? c'est ce que je ne crois pas. Je vois avec peine que Mme de Sévigné n'a pas lu mes lettres dans l'esprit qu'elles ont été écrites. Moi des systèmes! en vérité elle me fait beaucoup trop d'honneur : je n'ai jamais été assez appliquée pour en composer. J'imagine d'ailleurs qu'un système n'est autre chose qu'un songe philosophique : regarderait-elle comme un jeu d'imagination tout ce que je vous ai dit? En ce cas nous sommes bien éloignées de compte. Je n'imagine point, je peins des objets réels. Je veux qu'on convienne d'une vérité; et pour y

réussir, mon dessein n'est point de surprendre l'esprit, j'interroge le sentiment. Peut-être aura-t-elle été frappée de la singularité de quelques-unes de mes propositions qui m'auront paru si évidentes, que je n'aurai pas pris la peine de les prouver; mais faut-il prendre le compas géométrique pour développer dans une maxime de galanterie le plus ou le moins de vérité?

Au surplus, je crains si fort les discussions en forme, que je composerais volontiers. Mme de Sévigné connaît, dites-vous, nombre de métaphysiciennes : tenez, je lui laisse ces exceptions, pourvu qu'elle me laisse sa thèse générale. J'avouerai même, si vous l'exigez, qu'il existe en effet de ces âmes que l'on nomme privilégiées : car je n'ai jamais entendu nier les vertus de tempérament. Aussi n'ai-je rien à dire sur les femmes de cette espèce. Je ne les critique point, on n'a rien à leur reprocher : je ne crois pas non plus devoir les louer : je me contente de les féliciter. Cependant examinez-les, vous découvrirez la vérité de ce que j'avançais au commencement de notre commerce; le cœur veut être rempli. Si la nature ne les porte pas, ou ne les porte plus vers la galanterie, leurs affections changent seulement d'objet. Telle aujourd'hui ne paraît insensible à l'amour, que parce qu'elle a dépensé la portion du sentiment qu'elle avait à lui donner. Le comte du Lude, dit-on,

n'a pas toujours été indifférent à madame de Sévigné. Sa tendresse extrême pour madame de Grignan l'occupe à présent tout entière.

Suivant elle, au reste, je suis donc bien coupable envers les femmes? En personne charitable j'aurais dû dissimuler les défauts, que j'ai pu découvrir dans mon sexe, ou si vous l'aimez mieux, que mon sexe m'a fait découvrir en moi.

Mais, de bonne foi, croyez-vous, marquis, que si tout ce que je vous ai dit là-dessus devenait public, les femmes en fussent offensées? connaissez-les mieux; toutes, au contraire, y trouveraient leur compte. Et en effet, leur dire que c'est par un instinct mécanique qu'elles sont portées à la galanterie n'est-ce pas les mettre à leur aise? N'est-ce pas paraître remettre en crédit cette fatalité, ces coups de sympathie, qu'elles sont si charmées de donner pour excuses de leurs égarements, et auxquels je crois cependant si peu? Et soutenant que l'amour est l'ouvrage de la réflexion, vous ne voyez pas quel coup vous porteriez à leur vanité, vous les rendriez responsables de leur bon ou de leur mauvais choix. Encore un coup, marquis, je ne me trompe pas en disant que toutes les femmes seraient contentes de mes lettres. Les métaphysiciennes, c'est-à-dire celles que le ciel a favorisées d'une heureuse constitution, y reconnaîtraient avec plaisir leur supériorité

sur les autres femmes : elles ne manqueraient pas de s'applaudir de la délicatesse de leurs sentiments, et de la regarder comme leur ouvrage ; celles que la nature a formées d'une matière moins délicate, croiraient sans doute me devoir quelque reconnaissance d'avoir révélé un mystère qui leur pesait en secret. On leur a fait un devoir de dissimuler leur penchant : elles sont aussi jalouses de ne pas manquer à ce devoir, qu'attentives à ce qu'il ne leur fasse cependant rien perdre du côté des plaisirs : leur intérêt est donc qu'on les devine sans qu'elles se compromettent. Quiconque développera leur cœur, leur rendra donc un service essentiel. Et je suis même très-convaincue que celles qui, dans le fond, auraient les sentiments les plus conformes aux miens, seraient les premières à se faire un honneur de les combattre. Ainsi je leur aurais fait ma cour de deux façons, qui leur seraient également agréables, en adoptant des maximes qui flattent leur penchant, et en leur fournissant l'occasion de paraître délicates.

Après tout, marquis, vous figurez-vous donc que ce serait bien connaître les femmes, que de craindre qu'elles s'offensassent des malices que j'ai pu vous dire sur leur compte ? On l'a dit, il y a longtemps, elles aimeront toujours beaucoup mieux qu'on dise un peu de mal d'elles, qu'elles ne consentiront à ce qu'on n'en parle point. Vous voyez donc qu'en sup-

posant que je vous eusse écrit dans l'intention qu'on me prête, il s'en faudrait beaucoup qu'elles pussent me faire le moindre reproche.

Enfin, Mme de Sévigné prétend que mon *système* pourrait tirer à quelque conséquence. En vérité, marquis, je ne comprends pas comment, avec la justesse d'esprit qu'on lui connaît, elle a pu se livrer à cette idée. En dépouillant, comme je le fais, l'amour de tout ce qui aurait pu vous séduire; en le faisant envisager comme l'effet du tempérament, du caprice et de la vanité; en vous détrompant en un mot sur ce que la métaphysique lui prête de noblesse et de dignité, n'est-il pas évident que je l'ai rendu moins dangereux? Ne le sera-t-il pas davantage, si, comme le prétend Mme de Sévigné, on l'érige en vertu? Je comparerais volontiers mon sentiment à celui de ce fameux législateur de l'antiquité, qui crut ne pouvoir affaiblir le pouvoir des femmes sur les concitoyens, qu'en exposant des nudités. Mais je veux bien en votre faveur faire un dernier effort; puisqu'on me prend pour une femme à système, il faut bien que je me soumette à ce qu'exige un si beau titre. Raisonnons donc pour un instant sur la galanterie avec la méthode qui ne convient qu'aux matières sérieuses.

L'amour n'est-il pas une passion? les gens sévères ne prétendent-ils pas que passions et vices signifient

la même chose ? Le vice est-il jamais plus séduisant que lorsqu'il emprunte les dehors de la vertu ? Il ne faut donc jamais le présenter que sous une forme capable d'en éloigner les âmes vertueuses. Aussi n'est-ce pas dans ce dessein que les platoniciennes l'ont divinisé. Dans tous les siècles, pour justifier les passions, n'en a-t-on pas fait l'apothéose ? Que fais-je moi ? j'ose décrier la superstition accréditée, je brise l'idole. Quelle témérité ? Ne devais-je pas m'attendre aux persécutions des femmes dont j'attaque le culte favori ?

J'en suis fâchée pour elles ; il était beau, lorsqu'elles ressentaient les impressions de l'amour, d'être exemptes d'en rougir, de pouvoir même s'en applaudir, et d'avoir à s'en prendre au pouvoir d'un dieu. Mais que leur avait fait la pauvre humanité ? Pourquoi la méconnaître, et chercher dans les cieux la cause de nos faiblesses ? Restons sur la terre, nous l'y trouverons, et c'est là sa place.

A la vérité, je n'ai point ouvertement déclamé dans mes lettres contre l'amour ; je ne vous ai point conseillé de n'en pas prendre. J'étais trop persuadée de l'inutilité de pareils conseils : mais je vous ait dit ce que c'était que l'amour, j'ai donc diminué par là l'illusion qu'il n'aurait pas manqué de vous faire, j'ai du moins affaibli son pouvoir sur vous et l'expérience me justifiera.

Je sais parfaitement qu'on en use tout différemment dans l'éducation des femmes. Aussi que fruit retire-t-on d'une pareille méthode? On commence par les tromper. On veut leur inspirer de l'amour la même peur que des esprits. On leur peint tous les hommes comme des monstres d'infidélité et de perfidie. S'en présente-t-il un bien fait, qui étale des sentiments délicats, qui prend un dehors modeste et respectueux? La jeune personne à laquelle on aura tenu ce discours, ne manquera pas de croire qu'on l'a jouée : et dès qu'elle verra qu'on lui a exagéré les choses, les donneurs d'avis perdront tout crédit auprès d'elle. Interrogez-la, et vous verrez si elle est sincère, que les sentiments que ce monstre a excités dans son cœur, ne seront point du tout des sentiments d'horreur.

On les trompe encore d'une autre façon. Et le malheur est qu'on ne peut guères faire autrement. On évite avec un soin infini de les avertir, de leur laisser même pressentir qu'elles seront attaquées par les sens, et que ce seront là les attaques les plus dangereuses pour elles. On leur parle toujours dans la supposition qu'elles sont de purs esprits. Qu'arrive-t-il de là? comme elles n'ont point prévu le genre d'attaque qu'elles auront à soutenir, elles se trouvent sans défense. Jamais elles ne se sont défiées que leur ennemi le plus redoutable était celui

dont on ne leur avait jamais parlé : comment pourraient-elles donc être en garde contre lui ? Ce n'est pas des hommes dont il faudrait leur faire peur, mais d'elles-mêmes. Eh ! que pourrait un amant, si la belle qu'il attaque n'était pas séduite par ses propres désirs.

Ainsi, marquis, quand je dis aux femmes que c'est la physique qui chez elles est la principale cause de leurs faiblesses, il s'en faut beaucoup que je leur conseille de suivre ce penchant : au contraire, c'est les avertir de se précautionner de ce côté-là. C'est dire au gouverneur de la place, qu'elle ne sera pas attaquée par l'endroit qu'il avait fortifié jusqu'alors : que l'assaut le plus redoutable ne sera pas celui de l'assiégeant, mais qu'il se verra trahir par les siens.

En un mot, en réduisant à leur juste valeur les sentiments auxquels les femmes attachent une si haute idée ; en les éclairant sur le véritable but des amants qui paraissent les plus délicats, ne voyez-vous pas que j'intéresse leur vanité à tirer moins de gloire d'être aimées, et leur cœur à prendre moins de plaisir à aimer ; et comptez que si l'on pouvait une fois mettre chez elles la vanité en opposition avec leur penchant à la galanterie, la vertu n'y perdrait assurément pas.

J'ai eu des amants. Mais jamais ils ne m'ont fait illusion. Je savais à merveille les pénétrer. J'étais

très-persuadée que si ce que je pouvais valoir du côté de l'esprit et du caractère entrait pour quelque chose dans les raisons qui les déterminaient à m'aimer, ce n'était que parce que ces qualités piquaient leur vanité. Ils étaient amoureux de moi, parce que j'avais de la figure, et qu'ils avaient des désirs. Aussi n'ont-ils jamais obtenu que la seconde place dans mon cœur. Mes amis y ont toujours tenu la première. J'ai toujours conservé pour l'amitié les déférences, la constance, le respect même que mérite un sentiment aussi noble, aussi digne d'occuper une âme élevée. En un mot, jamais il ne m'a été possible de vaincre ma défiance contre des cœurs où l'amour avait joué le principal rôle. Cette faiblesse les dégradait à mes yeux; je les regardais comme incapables de s'élever aux sentiments d'une véritable estime pour une femme qu'ils avaient désirée.

Vous voyez donc, marquis, que la conséquence qu'on doit tirer de mes principes est bien éloignée d'être dangereuse. Tout ce que les gens éclairés pourraient me reprocher, ce serait peut-être d'avoir pris la peine de vous prouver une vérité qu'ils ne regardent point comme problématique; mais votre inexpérience et votre curiosité ne justifient-elles pas tout ce que je vous ai écrit, et ce que je pourrai vous écrire encore à ce sujet?

LETTRE XXVIII

Vous ne vous trompez pas, marquis, le goût et le talent de la comtesse pour le clavecin ne feront qu'augmenter votre amour et votre bonheur. Il y a longtemps que je le dis aux femmes, elles ne connaissent point assez les avantages qu'elles peuvent retirer de leurs talents, il n'y a point d'instant où ils ne leur soient d'une extrême utilité : la plupart se figurent n'avoir à craindre que la présence de l'objet aimé. Il est vrai qu'elles ont alors deux ennemis à combattre; leur amour et leur amant. Mais lorsque l'amant a disparu, l'amour reste, et les progrès qu'il fait dans la solitude, quoique moins sensibles, n'en sont pas moins dangereux. C'est alors que l'exécution d'une sonate, le dessin d'une fleur, la lecture d'un bon ouvrage détournent l'attention d'un souvenir trop séduisant, et fixent l'imagination sur des objets utiles. Toutes les occupations où l'esprit est appliqué, sont donc autant de larcins faits à l'amour?

Que son penchant ramène un amant à nos genoux, que peut-il faire avec une personne qui n'est que

tendre et jolie? De quoi peut-il s'occuper, s'il ne trouve dans son entretien aucun agrément, aucune variété? L'amour est un sentiment actif, c'est un feu qui dévore et qui exige toujours de nouveaux aliments; s'il ne peut exercer son activité que sur des objets sensibles, il s'y attache uniquement. Enfin quand l'esprit n'est pas occupé, il faut nécessairement que les sens le soient. On gesticule; j'ai pensé dire que bientôt on est contraint de parler par démonstrations à une personne qu'on connaît incapable d'entendre un langage plus délicat. Ce n'est point en combattant des entreprises, ni en s'offensant d'une caresse trop vive, qu'une femme reste sage. Quand on se laisse attaquer de cette façon, tout en se défendant, les sens s'allument, l'agitation que cause la résistance même, hâte la défaite, et l'on succombe en combattant. Mais c'est en détournant l'attention de son homme sur d'autres objets, qu'on parvient à ne pas être obligée d'arrêter des entreprises, ou de s'offenser des libertés auxquelles on a soi-même donné lieu; car c'est une chose bien certaine, les hommes ne manquent jamais qu'aux femmes qui le veulent bien. Vous n'en trouverez pas un, à moins qu'on ne le suppose absolument sans éducation, qui n'ait un discernement juste sur le degré de familiarité qu'il doit se permettre. Aussi toutes celles qui se plaignent de ce qu'on leur a manqué, ne me

touchent-elles guère. Examinez-les bien : leurs étourderies, leurs imprudences auront tout occasionné. Elles voulaient qu'on leur manquât. Le défaut de culture peut nous exposer aux mêmes inconvénients ; car avec une femme sans esprit, sans talents, que faire autre chose que d'entreprendre ? Le seul moyen de tuer le temps avec elle, c'est de la fâcher. On ne peut lui parler que de sa beauté, que de l'impression qu'elle a faite sur les sens, et l'on ne peut employer que le langage des sens pour lui exprimer tout cela. Elle-même n'est persuadée de votre amour, elle n'y répond, elle ne vous en récompense que par le secours des sens, et en vous y laissant apercevoir une agitation égale à la vôtre : ou bien sa sagesse expirante n'a plus que de l'humeur à vous opposer : c'est le dernier retranchement d'une femme sans esprit ; et quel retranchement ! Quel est, au contraire, l'avantage d'une femme spirituelle et de ressource ? Une repartie vive, une raillerie piquante, une querelle assaisonnée par un peu de malignité, une citation heureuse, un récit fait avec grâce, ne sont-ce pas pour elle autant de distractions, et le temps qu'elle y emploie autant de gagné pour la vertu ?

Le plus grand malheur des femmes est sans doute de ne pouvoir être occupées d'objets dignes de leur attention, c'est ce qui fait que chez elles l'amour est

une passion bien plus violente que chez les hommes; mais elles ont un sentiment qui, bien dirigé, peut leur servir d'antidote. Toutes sont pour le moins aussi vaines que sensibles. Il faudrait donc par la vanité corriger la sensibilité. Tandis qu'une femme s'occupera du désir de plaire autrement que par la figure, elle perdra de vue le sentiment qui la fait agir. A la vérité, ce sentiment ne cessera pas d'être le motif *déterminant* (il faut bien, marquis, que vous me passiez quelque terme de l'art), mais il ne sera plus l'objet actuel et présent à son attention, et c'est déjà beaucoup. Livrée tout entière au soin de se perfectionner dans le genre de gloire qu'elle veut acquérir, ce même désir, dont l'amour sera la source, tournera contre l'amour même, en partageant l'attention de l'esprit et les affections du cœur; en un mot, il fera diversion.

Vous me direz peu-être : voilà donc les femmes avec de l'esprit et des talents à l'abri de toutes atteintes! Vous en conclurez peut-être encore que les hommes, ne haïssant pas la facilité, devraient fuir de pareilles femmes, et que cependant on voit les sots comme les gens d'esprit, s'y attacher. Cela est vrai; mais les sots ne s'y prennent que parce qu'ils ne connaissent pas la difficulté de réussir : et les gens d'esprit, parce qu'ils aiment à la surmonter.

Au reste, vous qui êtes un militaire, ne devez-vous

pas savoir apprécier tout ce que je vous dis ici sur les talents? Je suppose que dans la campagne où vous allez entrer, on vous a donné le siége d'une ville à conduire : serez-vous content si le gouverneur, persuadé que sa place n'est pas imprenable, vous ouvre ses portes avant de vous avoir fourni la moindre occasion de vous signaler? Non, sans doute, il faut qu'il résiste; plus il prend soin de sa gloire, plus il travaille à la vôtre. Eh bien, marquis, en amour comme en guerre, le plaisir de vaincre se mesure sur les obstacles. Vous le dirai-je? Je serais tentée de pousser plus loin le parallèle : voilà ce que c'est que d'avoir fait les premiers pas : la véritable gloire d'une femme consiste peut-être moins à ne point se rendre, qu'à une belle défense, pour mériter les honneurs de la guerre.

J'irai plus loin encore; qu'une femme devienne assez faible pour se laisser vaincre, quel moyen lui reste-t-il pour fixer un amant heureux, si les agréments de l'esprit, si les talents ne viennent pas à son secours? Je sais parfaitement qu'on ne se donne pas ces avantages. Cependant, à bien examiner les choses, il n'est guère de femmes qui, si elles le voulaient comme il faut, ne pussent s'en procurer quelques-uns : la différence ne serait que du plus au moins. Mais presque toutes sont nées trop paresseuses pour être capables d'un tel effort. Elles ont trouvé que

rien n'était si commode que d'être jolies. Cette façon de plaire n'exige aucune application : elles voudraient qu'il n'y en eût point d'autres. Aveugles qu'elles sont, elles ne voient pas que la beauté et les talents leur attirent également l'attention des hommes ; mais la beauté ne fait qu'exposer celle qui la possède, et les talents lui procurent de quoi se défendre. En un mot, à la bien apprécier, la beauté ne prépare que des regrets et un ennui mortel pour le temps où elle n'existe plus : en voulez-vous savoir la raison? C'est qu'elle a fait négliger toutes les autres ressources Tant que dure son éclat, une femme se voit considérée, célébrée : une brillante cour l'environne. Elle se flatte qu'on aura toujours pour elle les mêmes yeux. Quelle solitude affreuse, quand l'âge vient à lui ravir le seul mérite qui la faisait valoir ! Je voudrais donc (mon expression ne sera pas noble, mais elle rendra ma pensée), je voudrais que dans une femme la beauté ne servît que d'enseigne à tous les autres avantages.

Concluons, marquis, qu'en amour l'esprit est ce dont on fait le plus d'usage. Une liaison de cœur est la pièce du monde où les actes sont les plus courts, et les entr'actes les plus longs ; de quoi voulez-vous, dites-moi, remplir les intermèdes, si ce n'est par les talents? La possession met toutes les femmes de niveau, et les expose toutes également à l'infidé-

lité. La belle et la jolie, quand elles ne sont que cela, n'ont à cet égard aucun avantage sur celle qui ne l'est pas ; l'esprit seul en ce cas fait en elles toute la différence. Lui seul peut faire trouver dans la même personne cette variété si nécessaire pour prévenir le dégoût. Enfin, il n'y a que les talents qui puissent remplir le vide d'une passion satisfaite, et c'est ce que nous pouvons avoir de mieux dans quelque situation que l'on suppose, soit pour éloigner notre défaite, et la rendre plus flatteuse, soit pour assurer nos conquêtes. Les amants eux-mêmes en profitent. Que de choses ils doivent chérir, quoiqu'elles tournent contre eux ! Eh, que la comtesse, en cultivant son talent décidé pour le clavecin, entend bien ses intérêts et les vôtres.

Je relis ma lettre, mon cher marquis, et je tremble que vous ne la trouviez un peu sérieuse. Voilà ce que c'est que de se livrer à la mauvaise compagnie. Je soupai hier avec M. de la Rochefoucauld. Jamais je ne le vois que je ne me gâte de cette façon-là, au moins pour trois ou quatre jours.

LETTRE XXIX

Je pense comme vous, marquis ; la comtesse vous punit trop sévèrement de l'aveu que vous lui avez surpris. Est-ce votre faute si son secret lui est échappé? Elle a trop avancé pour reculer. On peut éprouver des retours de raison, mais aller jusqu'à refuser pendant trois jours de vous voir ; faire annoncer qu'on va à la campagne pour un mois, renvoyer les billets tendres sans daigner les ouvrir, c'est à mon avis un vrai caprice de vertu. Mais, après tout, quoi qu'il en puisse arriver, ne désespérez de rien. Si elle était réellement indifférente, comptez qu'elle serait moins sévère.

Il ne faut pas vous y méprendre : dans ces occasions, c'est souvent moins contre vous qu'une femme a de l'humeur que contre elle-même. Elle ne sent qu'avec dépit qu'à tout moment sa faiblesse est prêt à la trahir. Elle vous en punit, et s'en punit elle-même en vous maltraitant ; mais soyez bien persuadé qu'un jour d'un pareil caprice avance plus les affaires d'un amant qu'un an de soins et d'assiduité. Bientôt

une femme se reproche de l'avoir maltraité ; elle se croit injuste ; elle veut réparer sa faute et elle finit par être bienfaisante.

Ce qui m'étonne le plus, c'est l'endroit de votre lettre où vous me marquez que depuis que la comtesse a paru vous aimer, son caractère a totalement changé. Je n'ai là-dessus aucune connaissance particulière. Tout ce que je sais, c'est qu'elle a débuté dans le monde en petite maîtresse, et son début fut d'autant mieux remarqué que pendant la vie de son mari elle avait tenu une conduite tout opposée. Qu'il vous en souvienne, quand vous commençâtes à la connaître, elle était vive jusqu'à l'étourderie, inattentive, décidée, coquette même ; elle paraissait incapable d'un attachement raisonnable. Cependant aujourd'hui vous me dites qu'elle est devenue d'un sérieux mélancolique ; elle est distraite, timide, affectueuse, le sentiment a succédé aux airs ; un beau naturel a pris la place de l'affectation ; du moins elle vous paraît entrer si bien dans le caractère qu'elle prend aujourd'hui, que vous vous imaginez que c'est le véritable, et que celui qu'elle avait montré d'abord était un caractère apprêté. Tout ceci mettrait ma philosophie en défaut si je ne reconnaissais à cette métamorphose les effets de l'amour. Je suis bien trompée si l'orage que vous essuyez aujourd'hui ne vous annonce pas la victoire la plus complète, et

d'autant mieux assurée, qu'on aura fait tout son possible pour vous la disputer. Mais si vous suivez toujours votre objet, si vous portez la poursuite jusqu'à l'importunité, si vous vous trouvez dans tous les lieux où vous pourriez la voir, si vous prenez sur vous de ne lui point parler de votre passion, et que vous ayez avec elle toutes les façons d'un homme attentif, respectueux, mais pénétré, qu'en arrivera-t-il ? Elle ne pourra vous refuser les égards que l'on doit même aux indifférents. Les femmes d'ailleurs ont un fonds inépuisable de bonté pour ceux qui les aiment. Vous ne l'ignorez pas, vous autres hommes ; et c'est ce qui vous rassure toutes les fois qu'on vous maltraite. Vous savez que votre présence, vos soins, la douleur que vous affectez font leur effet, et désarment à la fin notre fierté. Vous vous persuadez que ceux que notre vertu écarte avec le plus de hauteur, sont ceux précisément qu'elle redoute davantage ; et par malheur vous ne rencontrez que trop juste ; elle ne les éloigne, en effet, que parce qu'elle n'est pas assez sûre de leur résister. Elle fait quelquefois plus : elle va jusqu'à braver l'ennemi dont elle n'ose attendre les attaques ; en un mot, le courage d'une femme raisonnable est presque toujours capable d'un premier effort ; mais rarement cet effort est-il durable. L'excès même de sa violence est la cause de son peu de durée. L'âme n'a qu'un degré de force : épuisée par la contrainte que lui coûte cet effort,

elle s'abandonne de lassitude. Bientôt le sentiment de sa faiblesse la jette dans le découragement. Tel soutient avec audace le premier choc d'un ennemi redoutable, que le danger mieux connu, effraye à la seconde attaque. Une femme persuadée qu'elle a fait tout ce qu'il était possible pour se défendre d'un penchant qui l'entraîne, satisfaite des combats qu'elle a rendus, parvient bientôt à penser que sa résistance ne peut tenir contre le pouvoir de l'amour ; si elle se soutient encore, ce n'est plus par ses propres forces : elle ne tire plus de secours que de l'idée qu'elle a donnée d'abord de sa fierté à celui qui l'attaque, que de la timidité qu'elle a inspirée dans les premiers moments de sa résistance. Ainsi, pour peu qu'elle soit raisonnable, elle débute donc presque toujours par une belle défense, il ne faut que de la fierté pour l'y déterminer ; mais malheureusement vous devinez le moyen de la vaincre, vous persévérez à l'attaquer ; elle n'est pas infatigable. Et vous êtes si peu délicats, que pourvu que vous obteniez son cœur, peu vous importe que vous le deviez à vos importunités ou à son consentement. Au reste, marquis, l'excès des précautions qu'on prend contre vous, fait voir combien vous êtes redouté. Si vous étiez un objet indifférent, prendrait-on la peine de vous fuir ? Je vous réponds que l'on ne vous ferait pas l'honneur de vous craindre. Mais je sais combien les amants sont déraisonnables. Toujours ingénieux

à se tourmenter, l'habitude de n'être remplis que d'un seul objet, est chez eux si puissante, qu'ils aiment mieux en être occupés désagréablement, que de ne l'être point du tout. Cependant je vous plains. Épris comme vous l'êtes, votre situation ne peut manquer d'être douloureuse. Le pauvre marquis, comme on le traite!

LETTRE XXX

Je suis enchantée d'apprendre, avant mon départ pour la campagne, que vous êtes plus tranquille. Je vous avouerai franchement que si la comtesse avait persévéré à vous traiter avec la même sévérité, j'aurais imaginé, non qu'elle fût insensible, mais que vous aviez un rival heureux. Cette résistance aurait en effet passé les forces de la raison lorsqu'elle combat toute seule. Car vous devez être bien persuadé, marquis, qu'une femme n'est jamais plus intraitable que lorsqu'elle prend, dans les bontés qu'elle a pour un amant favorisé, de la fierté contre tous les autres hommes.

Tout ce que vous me dites me prouve cependant que vous êtes aimé, et que vous l'êtes seul. Je saurai vous en donner incessamment des nouvelles certaines, car je veux moi-même examiner la comtesse. Cette résolution vous surprend sans doute. Votre étonnement cessera dès que vous ferez attention que la maison de Mme de la Sablière, où je vais passer huit jours, est voisine de la terre de votre aimable

veuve. Vous m'apprenez vous-même qu'elle vient de partir pour s'y rendre : joignez au voisinage l'envie démesurée que j'ai de la connaître, et vous ne serez point étonné de la promesse que je viens de vous faire... On ne me donne pas le temps d'achever ma lettre, ni même de vous l'envoyer. Il faut partir à l'instant : ma compagne de voyage me lutine d'une façon étrange, et prétend que j'écris un billet doux. Je la laisse prétendre, et je mets ce papier sur moi, pour continuer ma lettre à la campagne. Adieu. Quoi! la maladie de Mme de Grignan ne vous permettra donc pas de nous venir voir dans notre solitude?

Du château de.....

Je vous écris de chez la comtesse, mon cher marquis; voilà la troisième journée que je passe à sa terre; c'est vous faire entendre assez clairement que je ne suis pas mal avec la maîtresse du logis. C'est une femme adorable, j'en suis enchantée. Je doute quelquefois si vous méritez de posséder un cœur comme celui-là. Me voilà sa confidente décidée. Elle m'a dit tout ce qu'elle pense de vous, et je ne désespère pas de découvrir, avant notre retour à la ville, les raisons du changement que vous avez remarqué dans son caractère. Je n'ose pas vous en dire davantage; on pourrait venir dans mon appartement, et je ne veux pas qu'on sache que je vous écris d'ici. Adieu.

LETTRE XXXI

Que j'ai de choses à vous dire, marquis! Je me préparais à vous tenir parole, et je projetais d'user de finesse avec la comtesse pour lui tirer son secret; mais le hasard m'a bien servie. Vous n'ignorez pas sa confiance pour M. de la Sablière. Elle était tantôt avec lui dans un des bosquets du jardin; je traversais une charmille pour aller les joindre, j'étais sur le point de les aborder, lorsque votre nom a frappé mon oreille. J'ai suspendu ma marche, je n'étais point aperçue; j'ai tout entendu, et je me hâte de vous rendre mot pour mot leur conversation.

« Je n'ai donc pu dérober à votre pénétration mon penchant pour M. de Sévigné, et vous ne pouvez concilier le sérieux d'une passion aussi décidée avec le caractère de frivolité qu'on me connaît dans le monde. Vous vous étonnerez donc bien davantage, si je vous avoue que mon caractère extérieur n'est pas le véritable, que la gravité qui vous frappe aujourd'hui n'est qu'un retour à mon premier état; en un mot, que je n'étais devenue petite maîtresse que

par réflexion. Peut-être imaginiez-vous que les femmes ne savaient dissimuler que leurs défauts : elles vont quelquefois plus loin, monsieur, et j'en suis un exemple : elles déguisent jusqu'à leurs vertus : et puisque le mot m'est échappé, je suis tentée, au risque de vous ennuyer, de vous apprendre par quelle gradation singulière je suis parvenue jusque-là.

» Pendant mon mariage, j'ai vécu dans la retraite. Vous connaissiez M. le comte, et son goût pour la solitude. Devenue veuve, il fut question d'entrer dans le monde, et mon embarras ne fut pas médiocre sur la façon de m'y présenter. Je m'interrogeai moi-même : ce fut en vain que je voulus me le cacher ; je me trouvai du goût pour les plaisirs de société, mais j'étais en même temps bien résolue d'y joindre la pureté des mœurs. Comment concilier tout cela? Il me parut très-difficile de me former un système de conduite qui, sans me compromettre, ne me privât pas non plus des douceurs de la vie.

» Voici comme je raisonnai : Destinées à vivre parmi les hommes, faites pour leur plaire, et pour partager leur bien-être, nous devons aussi souffrir de leurs travers, et nous avons surtout à craindre leur malignité. Il semble qu'ils n'aient eu pour objet dans notre éducation que de nous rendre propres à l'amour ; c'est même la seule passion qu'ils nous aient permise ; et par une contradiction bizarre et

cruelle, ils ne nous ont laissé qu'une sorte de gloire à acquérir, et c'est précisément celle de résister à ce penchant. J'examinai donc ce qu'il y avait de mieux à faire pour rapprocher dans l'usage deux extrémités si fort opposées, et je ne trouvai de toutes parts qu'inconvénients.

» Nous sommes, me disais-je, assez simples lorsque nous entrons dans le monde, pour imaginer que la plus grande félicité d'une femme serait d'aimer et d'être aimée; nous supposons alors que l'amour est fondé sur l'estime, soutenu par la connaissance des qualités aimables, épuré par la délicatesse des sentiments, dégagé de toutes les fadeurs dont on le défigure; en un mot, entretenu par la confiance et par les épanchements du cœur. Mais malheureusement ce sentiment si flatteur pour une femme sans expérience, n'est rien moins que cela dans l'usage. On se désabuse toujours trop tard.

» J'étais assez bonne dans les commencements de me scandaliser de deux imperfections que j'apercevais dans les hommes, leur inconstance et leur fausseté. Toutes réflexions faites, j'ai vu que le premier de ces défauts les rend plus malheureux que coupables. De la façon dont leur cœur est formé sont-ils maîtres d'être toujours remplis du même objet? Non; mais leur fausseté mérite t-elle la même indulgence? La plupart attaquent les femmes de sang-froid, dans

le dessein de les faire servir à leurs amusements, ou de les sacrifier à leur vanité, pour remplir le vide d'une vie oisive, ou pour s'acquérir une sorte de réputation fondée sur la perte de la nôtre. Ceux-là sont le grand nombre; le moyen de les distinguer des véritables amants? Tous ont les mêmes dehors; et l'homme qui feint d'être amoureux, est quelquefois plus séduisant que celui qui l'est en effet.

» Nous sommes d'ailleurs assez dupes pour nous faire de l'amour une affaire capitale. Vous autres hommes, vous vous en faites un jeu; rarement nous y livrons-nous sans penchant pour la personne; vous êtes assez peu délicats pour vous y prêter sans goût. Nous nous faisons un devoir de la constance; vous cédez sans scrupule au moindre dégoût. A peine gardez vous les bienséances en quittant une maîtresse, dont six mois auparavant la possession faisait votre bonheur et votre gloire. Heureuse encore, si par les indiscrétions les plus cruelles, vous ne la punissez pas de ses bontés!

» J'avais donc envie de prendre les choses au tragique, et je disais : « Si l'amour entraîne tant de malheurs, une femme qui chérit son repos et sa réputation, ne devrait jamais aimer. Cependant tout me dit que nous avons un cœur, que ce cœur est fait pour l'amour, et que l'amour est involontaire. Pourquoi donc vouloir détruire un penchant qui fait par-

tie de nous-mêmes? Le parti le plus sage ne serait-il pas de travailler à le rectifier? Voyons comment il est possible d'y réussir.

» Quel est l'amour dangereux? Je l'ai remarqué : c'est celui qui occupe l'âme tout entière, qui nous rend incapables d'être occupées d'aucun autre sentiment, enfin qui nous fait tout sacrifier à l'objet aimé.

» Quels sont les caractères susceptibles de pareils sentiments? Ce sont précisément les plus solides, ceux qui se manifestent le moins au dehors, ceux qui réunissent le plus de raison à beaucoup de noblesse et d'élévation dans la façon de penser.

» Quels sont enfin les hommes les plus raisonnables pour des femmes de cette trempe? Ce sont ceux qui ne possèdent des qualités brillantes que ce qu'il en faut pour mettre en valeur un mérite essentiel. Il faut en convenir, ces hommes-là sont une très-mauvaise compagnie pour une femme qui pense. Il est vrai qu'ils sont rares à présent, et qu'il n'y eut jamais de siècle plus propre que le nôtre à nous garantir des grandes passions, mais le malheur peut vouloir qu'on en rencontre un dans la foule.

» Les moralistes prétendent que chacune de nous possède un fond de sensibilité destiné à s'exercer sur quelque objet que ce soit. Une femme raisonnable ne s'affecte point de mille petits avantages qui plaisent dans les hommes aux femmes ordinaires. Lors-

qu'elle rencontre un objet digne de son attention, il est tout naturel qu'elle en sente le prix; son affection se mesure sur l'étendue de ses lumières; elle ne peut être médiocrement occupée. C'est donc à ces caractères-là qu'il faut éviter de ressembler, et ce sont les hommes dont je viens de parler, dont on doit fuir et la rencontre et le commerce, pour peu que l'on ait soin de son repos. Formons-nous donc un caractère qui nous procure deux avantages à la fois : l'un, de nous préserver de trop fortes impressions ; l'autre, d'écarter les hommes qui pourraient nous en donner. Composons-nous des dehors qui puissent du moins les empêcher de se montrer par les endroits estimables. Mettons-les dans la nécessité de vouloir nous plaire par la frivolité, par les ridicules. Tout affectés qu'ils seront, leurs défauts nous donneront des armes contre eux. Quel état heureux peut nous procurer tous ces préservatifs? C'est, sans contredit, celui de la petite maîtresse.

» Vous êtes étonné de la conséquence singulière à laquelle des raisonnements aussi sérieux m'ont conduite Ce sera bien pis lorsque vous m'entendrez argumenter en forme pour vous prouver que j'ai raison : écoutez jusqu'au bout. Je connais la justesse de votre esprit; je me pique aussi, moi, toute frivole que je vous ai paru, de n'en pas manquer; vous finirez par être de mon avis.

» Croyez-vous que les dehors de la vertu garantissent le cœur des atteintes de l'amour? Pauvre ressource! quand une femme devient capable d'une faiblesse, n'est-elle pas humiliée à proportion de l'estime qu'elle avait voulu surprendre? Plus le faste de sa vertu a été grand, plus elle donne de prise à la malignité.

» Quelle idée d'ailleurs se forme-t-on dans le monde d'une femme vertueuse? Les hommes ne sont-ils pas assez injustes pour croire que la femme la plus sage est celle qui cache le mieux ses faiblesses; ou qui par une retraite forcée se met dans l'impossibilité d'en avoir. Ils portent même la méchanceté, tant ils ont peur de nous accorder quelque perfection, jusqu'à supposer que nous sommes toujours dans un état violent toutes les fois que nous entreprenons de leur résister. Il n'est point d'honnête femme, dit un de nos amis, qui ne soit lasse de son métier. Et quelle est la récompense des tourments auxquels ils nous croient condamnées? Élèvent-ils du moins des autels à des efforts aussi héroïques? Non. La plus honnête femme est, selon eux, celle dont on ne parle point; c'est-à-dire, qu'une indifférence parfaite de leur part, un oubli général est le prix de notre vertu. Ne faut-il pas en avoir beaucoup pour la conserver à ce prix? Qui ne serait tenté de l'abandonner? Mais il est des choses graves qu'on ne saurait se dissimuler.

» Le déshonneur suit de près une faiblesse. La vieillesse est affreuse par elle-même; que doit-ce être lorsqu'il faut la passer dans les remords? Je sentis la nécessité d'éviter ce malheur. Je me figurai d'abord ne pouvoir y réussir qu'en me condamnant à une vie fort austère, et je ne me sentais pas assez de courage pour l'entreprendre. Mais bientôt l'état de petite maîtresse me parut seul capable de concilier les plaisirs avec la vertu. Au sourire qui vous échappe, je vois que cette idée vous paraît toujours un paradoxe. Elle est plus raisonnable que vous ne pensez.

» Une petite maîtresse est-elle obligée, dites-le-moi, d'avoir un attachement? Ne la dispense-t-on pas d'être tendre? Il suffit qu'elle soit aimable, et qu'elle donne tout à l'extérieur. Dès qu'elle joue bien le rôle dont elle s'est chargée, on ne se défie seulement pas qu'elle ait un cœur. De la figure, des airs, des caprices, du jargon à la mode, des fantaisies, des goûts singuliers, c'est tout ce qu'on exige d'elle. Elle peut être au fond vertueuse impunément. Quelqu'un s'avise-t-il de l'attaquer? S'il trouve de la résistance, bientôt il renonce à l'inquiéter. Il suppose que la place est prise. Il attend patiemment son tour. Sa persévérance lui ferait tort : elle annoncerait un homme qui ne connaît pas les déférences qu'on doit à des arrangements pris avant qu'il se fût proposé :

en sorte que la belle est garantie même par la mauvaise opinion qu'on a d'elle.

» Je lis dans vos yeux ce que vous allez me dire : l'état de petite maîtresse peut nuire à ma réputation, et me jeter dans les inconvénients que je veux éviter. N'est-ce pas là votre pensée ? Mais ne savez-vous pas, monsieur, que la conduite la plus austère ne nous sauve pas des traits de la malignité ? L'opinion des hommes fait notre réputation, et la bonne et la mauvaise idée qu'ils prennent de nous est presque toujours également fausse. C'est la prévention, c'est une espèce de fatalité qui détermine leur jugement ; en sorte que notre gloire dépend beaucoup moins d'une vertu réelle que du bonheur des circonstances. L'espérance d'occuper une place honorable dans leur imagination, ne doit donc pas seule nous animer dans la pratique de la vertu, ce doit être surtout le désir d'être bien avec soi-même, et de pouvoir se dire, quelle que soit l'opinion du public à notre égard : *Je n'ai rien à me reprocher*. Eh ! qu'importe après tout à qui l'on doive sa vertu, pourvu qu'on la conserve en effet ?

» Je demeurai donc convaincue que je ne pouvais pas mieux choisir, en débutant dans le monde, qu'en prenant le masque que je crus le plus favorable à mon repos et à ma gloire. Je m'attachai encore plus étroitement à l'amie qui m'avait aidée de ses conseils.

C'était la marquise de...., ma parente. La conformité de nos sentiments était parfaite. Nous fréquentâmes les mêmes sociétés. La charité pour le prochain n'était pas à la vérité notre vertu favorite. Nous entrions dans un cercle comme dans une salle de bal, où seules nous aurions été masquées. Nous nous y permettions toutes sortes de folies ; nous excitions les ridicules à se montrer. Après nous être beaucoup amusées de cette comédie, la fin n'était pas celle de nos plaisirs, ils se renouvelaient dans le tête-à-tête. Que les femmes nous y paraissaient sottes! et dans les hommes quel vide! quelle fatuité! que d'impertinences! Si dans le monde que nous voyions, il en paraissait un capable de se faire craindre, c'est-à-dire de se faire estimer, nous le désolions par nos airs, par le peu de cas que nous affections d'en faire, et par les agaceries dont nous accablions ceux qui le méritaient le moins. Enfin, pour rester insensibles, nous étions presque parvenues à croire que nous devions voir mauvaise compagnie.

» Cette conduite nous a longtemps garanties des piéges de l'amour, et nous a sauvées de l'ennui mortel qu'une vertu triste et plus grave aurait répandu sur notre vie. Frivoles, impérieuses, décidées, coquettes même, si vous voulez, en présence des hommes, mais solides, raisonnables, vertueuses à nos propres yeux, nous étions heureuses avec ce carac-

tère. Il ne se présentait aucun homme que nous pussions craindre. Ceux qui pouvaient se faire redouter étaient obligés de se donner des ridicules pour être soufferts et fêtés parmi nous.

» Mais ce qui m'a fait douter de la vérité de mes principes, c'est qu'ils ne m'ont pas toujours préservée des dangers que je voulais éviter J'ai vu, par ma propre expérience, que l'amour est un traître avec lequel il n'est pas sûr de badiner. Je ne sais par quelle fatalité le marquis de Sévigné a su rendre mes projets inutiles. Malgré toutes mes précautions, il a trouvé la route de mon cœur. Quelque résistance que je lui aie opposée, il a fallu l'aimer, et ma raison ne me sert plus qu'à justifier à mes yeux le goût que j'ai pris pour lui. Heureuse! s'il ne me fournit jamais l'occasion de changer de sentiments. Je n'ai pu m'empêcher de lui laisser entrevoir ma véritable façon de penser : j'aurais craint à la fin qu'il ne me crût aussi ridicule en effet que je le paraissais. Et quand ma sincérité devrait me rendre moins aimable à ses yeux (car je sais que la frivolité captive plus les hommes que le mérite réel), je veux me montrer à lui telle que je suis. Je rougirais de ne devoir son cœur qu'à un mensonge perpétuel de toute ma personne.

» Je suis encore moins surpris, madame, dit alors M. de la Sablière, de la nouveauté de votre projet, que de l'adresse avec laquelle vous êtes parvenue à

rendre plausible une idée aussi singulière. Souffrez que je le dise, il n'est pas possible de s'égarer avec plus d'esprit. Aussi avez-vous éprouvé le sort de tous les gens à système. Ils prennent de longs détours pour s'écarter de la route battue : ils n'en viennent pas moins échouer contre les mêmes écueils. Et pour user du privilége que vous m'avez donné de vous dire ouvertement ma pensée, croyez, comtesse, que le seul moyen de conserver votre repos, c'est de prendre ouvertement l'état de femme raisonnable. Jamais on ne gagna rien à composer avec la vertu. »

Quand je vis que la conversation prenait cette tournure, je sentis qu'elle allait bientôt finir · je m'éloignai promptement, et je ne songeai plus qu'à satisfaire votre curiosité. Je suis excédée d'écrire ; dans deux jours nous retournons à Paris.

LETTRE XXXII

Eh bien, marquis, nous voilà de retour; mais les nouvelles que nous vous apportons pourront bien n'être pas tout à fait de votre goût. Jamais vous n'avez eu une si belle occasion d'accuser les femmes de caprice. Je vous écrivais la dernière fois pour vous dire qu'on vous aimait, aujourd'hui c'est pour vous apprendre le contraire. On a pris d'étranges résolutions contre vous : tremblez, c'est une chose bien décidée; la comtesse ne veut plus vous aimer qu'à son aise, et sans qu'il en coûte jamais rien à son repos; elle a vu les conséquences d'une passion telle que la vôtre; elle n'a pu les envisager sans effroi. Elle a donc pris le parti d'en arrêter les progrès. Et que les preuves qu'elle vous a données de son penchant ne vous rassurent point. Vous vous imaginez, vous autres hommes, que dès qu'une femme vous a fait un aveu, jamais elle ne pourra briser vos chaînes : détrompez-vous. La comtesse est beaucoup plus raisonnable sur votre compte que vous ne pensez; et je ne vous cacherai point qu'elle doit à mes

conseils une partie de sa fermeté. Ne comptez donc plus sur mes lettres : aussi bien vous n'avez plus besoin des secours que vous pouviez en tirer pour connaître les femmes. J'ai même quelque regret de vous avoir peut-être fourni des armes contre elles ; sans cela seriez-vous jamais parvenu à toucher le cœur de la comtesse? Il faut l'avouer, j'ai jugé mon sexe avec trop de rigueur, et vous me voyez prête à lui en faire une réparation. Je le sens bien à présent : il est plus de femmes solides et essentiellement vertueuses que je ne l'avais cru. Quel fonds de raison ! quel assemblage de toutes les qualités estimables dans notre amie ! Non, marquis, je n'ai pu lui refuser les sentiments de la plus tendre estime ; et sans consulter vos intérêts, je me suis unie contre vous avec elle. Vous en murmurerez ; mais la confiance qu'elle avait prise en moi n'exigeait-elle pas ce retour de ma part ? Je ne vous dissimulerai même rien de mes méchancetés : j'ai porté la malice jusqu'à l'instruire des avantages que vous pouviez avoir tirés de tout ce que je vous ai écrit sur les femmes. « Je sens, m'a-t elle dit, combien est redoutable un amant, qui joint à tant de connaissance du cœur le talent de s'exprimer d'une façon noble et délicate. Quels avantages n'a-t-il pas avec une femme qui pense et qui raisonne ? Je l'ai remarqué ; c'est par le raisonnement même qu'il la séduit. Il a l'art d'employer l'esprit qu'il lui trouve

à justifier aux yeux de sa raison les égarements dans lesquels il l'entraîne. Une amante d'ailleurs se croit obligée de proportionner les sacrifices à la connaissance qu'elle a de ses bonnes qualités. Avec un homme ordinaire, une faiblesse est une faiblesse, on en rougit; avec un homme d'esprit, c'est un tribut qu'on croit devoir à son mérite, c'est même une preuve de notre discernement; elle fait l'éloge de notre goût : on s'en applaudit. C'est ainsi qu'en faisant tourner au profit de la vanité ce qu'il enlève à la vertu, cet enchanteur dérobe à nos yeux la gradation de nos faiblesses. » Tels sont à présent, marquis, les sentiments de la comtesse, et je ne sais s'ils vous laissent beaucoup d'espérance.

Je n'ignore pas qu'il eût été mieux sans doute de faire ces réflexions et de suivre notre projet sans vous en instruire, c'était même notre première résolution: mais pouvais-je en conscience travailler secrètement contre vous? n'eût-ce pas été vous trahir? D'ailleurs, en agissant ainsi, nous aurions paru vous redouter, et nous nous sentons assez de courage pour vous instruire de tout ce que nous ferons pour vous résister. Venez donc, marquis : notre envie de vous voir va jusqu'à l'impatience. En voulez-vous savoir la raison? c'est que nous vous attendons sans vous craindre. Songez que ce n'est plus une amante que vous avez à combattre, ce serait un trop

faible adversaire, son courage pourrait se démentir; c'est moi, c'est une femme de sang-froid, qui se croit intéressée d'honneur à sauver du naufrage la raison de son amie. Oui, je pénétrerai jusque dans le fond de votre âme; j'y lirai vos desseins pervers; je les préviendrai; je veux rendre inutiles tous les artifices de votre malignité. Vous m'accuserez de trahison tant qu'il vous plaira; venez ce soir, et je vous ferai convenir que toute ma conduite est conforme à la plus exacte équité. Tant que votre inexpérience a eu besoin d'être éclairée, soutenue, encouragée, mon zèle pour vous m'a fait tout sacrifier à vos intérêts. Tout l'avantage alors était du côté de la comtesse. Les choses ont bien changé de face. Toute sa fierté suffit à peine aujourd'hui pour vous résister. Autrefois elle avait en sa faveur son indifférence, et, ce qui valait mieux encore, votre maladresse : aujourd'hui vous avez de l'expérience, et elle a sa raison de moins. Après cela, me joindre à vous contre elle, trahir la confiance qu'elle a prise en moi, lui refuser les secours qu'elle a droit d'en attendre, si vous êtes sincère, vous l'avouerez vous-même, ce serait une chose criante. Je veux donc désormais réparer le mal que je puis avoir fait en vous révélant nos secrets, en vous initiant dans nos mystères. Je ne sais pourquoi; mais au plaisir que je sens à vous traverser, il me semble que je travaille pour mon propre

compte; et cependant vous savez jusqu'où j'étends mes droits sur vous. Mes sentiments seront toujours les mêmes, et, de votre côté sans doute, vous êtes trop équitable pour que ce que je fais en faveur d'une amie diminue rien de votre estime pour moi. A tantôt donc chez la comtesse.

LETTRE XXXIII

Quoi, marquis, deux femmes vous font peur? vous désespérez déjà de vos affaires, parce qu'elles s'opposent à vos succès, et vous voilà prêt à abandonner la partie? Oh! je vous croyais plus de courage. Il est vrai que la fermeté de la comtesse m'a étonné moi-même! Et je ne comprends pas comment elle a pu tenir pendant toute une soirée contre vos empressements. Je ne vous ai point encore vu si séduisant, et elle vient de m'avouer qu'elle ne vous avait jamais trouvé si redoutable. Mais je réponds d'elle, puisque son courage ne s'est point démenti dans une occasion si périlleuse. Mes vues s'étendent même plus loin : la façon dont elle a soutenu le ton ironique me ferait presque croire qu'elle est médiocrement éprise. Une femme véritablement blessée ne joue pas le sentiment d'un air aussi cavalier. Cela me fait naître une idée singulière. Il serait fort plaisant que tout en badinant nous parvinssions à découvrir que votre vendre Adélaïde ne vous aime pas jusqu'à un certain point. Quel coup pour votre vanité! mais que vous chercheriez

bientôt à vous en venger! et que vous trouveriez de belles, prêtes à vous consoler de votre perte! Combien de fois le dépit ne vous ferait-il pas dire : « Qu'est-ce » donc le cœur d'une femme? Qu'on me le définisse » à présent. »

Cependant savez-vous après tout que je suis tentée de vous plaindre, et que si je vous voyais prendre ceci trop à cœur, je ne sais ce que je ne ferais point pour adoucir votre situation. Mais je vous connais de la fermeté : les premiers mouvements passés, vous verrez bientôt que le meilleur parti que vous avez à prendre, c'est de vous réduire à la qualité d'ami que nous vous avons si généreusement offerte. Vous devez même vous trouver fort heureux, votre congé pouvait être absolu. Ne vous en faites cependant pas un trop grand trophée; vous seriez plus maltraité si nous vous redoutions davantage. Adieu, marquis. La comtesse, que j'ai au chevet de mon lit, vous dit mille choses tendres. Elle est édifiée de la discrétion avec laquelle vous en usez avec nous; ne point insister lorsque deux dames paraissent vous être contraires, cela est du dernier galant. Tant de modestie les désarmera sans doute et pourra quelque jour exciter leur pitié. Espérez; on vous le permet.

De la comtesse.

Dussiez-vous, marquis, en concevoir les espéran-

ces les plus flatteuses, je mettrai deux mots au bas de ce billet. Je ne l'ai pas lu, je me défie seulement qu'il y est un peu question de moi ; mais je veux vous écrire de ma main, que nous passerons seules ici la journée. Je voudrais vous assurer moi-même que je vous aime médiocrement à présent, et que j'ai toute l'envie du monde de ne vous plus aimer du tout. Cependant si vous vous avisiez de venir troubler notre tête-à-tête, je suis bien aise de vous en avertir, votre cœur serait dans le plus grand danger. On veut me faire croire que je suis aujourd'hui plus jolie que vous ne m'avez encore vue, et je ne me suis jamais sentie si bien disposée à vous maltraiter.

LETTRE XXXIV

Tout ceci, marquis, commence à passer la plaisanterie. Expliquez-vous, de grâce. Avez-vous prétendu parler sérieusement dans votre lettre, en y faisant entendre que j'agissais dans cette occasion par jalousie, et que je ne m'efforçais de vous mettre mal avec la comtesse que pour en profiter ? Ou vous êtes le plus méchant des hommes ou vous êtes le plus adroit. Le plus méchant, si vous avez jamais pu me soupçonner de cette noirceur ; le plus adroit, si vous n'avez jeté ce soupçon que pour me rendre suspecte à mon amie. Ce que je vois de plus clair en tout cela, c'est que l'alternative m'est également injurieuse, puisque la comtesse a pris la chose très-sérieusement. Je viens de me trouver avec elle dans le dernier des embarras. Scélérat que vous êtes, que vous connaissez bien votre ascendant sur son cœur ! Vous ne pouviez mieux l'attaquer que par les dehors de l'indifférence que vous affectez. Ne pas daigner répondre à ma dernière lettre ; ne point venir au rendez-vous qu'on vous y avait donné ; rester

trois jours sans nous voir ; nous écrire après cela la lettre du monde la plus froide ; oh ! je vous l'avoue franchement, c'est se conduire en homme consommé ! c'est là ce que j'appelle un coup de maître. Aussi le succès le plus complet a-t-il répondu à votre espérance. La comtesse n'a pu tenir contre tant de froideur. La crainte, que cette indifférence ne fût réelle, l'a jetée dans une inquiétude mortelle. Venez, cruel, venez voir votre ouvrage ; venez essuyer les larmes que vous faites couler ; venez jouir de votre victoire et de notre défaite. Grand Dieu ! qu'est-ce donc que la femme la plus raisonnable, quand l'amour lui a tourné la tête ! Que n'avez-vous été le témoin des reproches que je viens d'essuyer ! Comment donc ? A entendre la comtesse aujourd'hui j'ai eu de sa vertu une défiance injurieuse ; j'ai eu de vos prétentions une fausse idée, et je vous ai supposé des desseins criminels pour avoir le plaisir de vous en punir. Je suis dure, injuste, cruelle ; que sais-je moi de quelles épithètes on ne m'a pas accablée. Quels emportements ! oh ! je vous le proteste, ce sera le dernier orage que j'essuierai pour m'être mêlée de vos affaires, et je renonce très-cordialement à la confidence dont vous m'avez honorée l'un et l'autre. Les donneurs d'avis n'ont pas le beau rôle en pareil cas, à ce qu'il me paraît ; toujours ils restent chargés de ce qu'il peut y avoir de facheux dans la querelle,

et les amants profitent seuls du raccommodement.

Cependant, réflexion faite, je vois que je serai bien bonne de me piquer de tout ceci. Vous êtes deux enfants dont les folies m'amuseront : je dois les regarder d'un œil philosophique, et finir par rester l'amie de tous les deux; venez donc sur-le-champ m'assurer si cette résolution vous convient. Allons, ne faites plus le petit cruel. Venez faire la paix. Ces pauvres enfants ! l'un a des vues si innocentes, l'autre est si sûre de sa vertu, que vouloir gêner leur penchant, c'est assurément les affliger sans raison.

LETTRE XXX

Je le vois, marquis; le seul moyen de bien vivre avec la femme la plus raisonnable, c'est de ne jamais se mêler de ses affaires de cœur. Mon parti est donc pris. Désormais je ne parle plus de vous à la comtesse que quand elle m'y forcera : je n'aime pas les tracasseries. Cependant cette résolution ne changera rien à mes sentiments pour vous, ni même à l'amitié que je veux conserver pour elle. Mais quoique je reste son amie, je ne me ferai aucun scrupule d'en user avec vous comme par le passé. Et je continuerai, puisque vous l'exigez, à vous communiquer mes idées sur les situations où vous vous trouverez, à condition cependant que vous me permettrez de rire quelquefois à vos dépens : liberté que je ne prendrai pourtant pas aujourd'hui ; car, si la comtesse suit le plan qu'elle a formé, si en effet elle persiste à ne point vous voir tête-à-tête, je ne vois pas que vos affaires avancent sitôt. Elle se souvient de ce que je lui ai dit : elle connaît son cœur, elle a raison de le craindre. Il n'y a qu'une femme imprudente qui

puisse se fier à ses forces, et qui s'expose sans inquiétude aux empressements d'un homme qu'elle aime. Rien n'est si dangereux pour nous que la présence, que l'approche de l'objet aimé. L'agitation qui l'anime, le feu dont toute sa personne est comme embrasée, excitent nos sens, allument notre imagination, appellent nos désirs. Je le disais un jour à la comtesse : nous ne ressemblons pas mal à son clavecin : quelque bien disposé qu'il soit à répondre à la main qui doit le toucher, jusqu'à ce qu'il sente l'impression de cette main, il reste dans le silence : touchez le clavier, les sons se font entendre. Achevez le parallèle, et tirez les conséquences.

Mais après tout, de quoi vous plaignez-vous, monsieur le métaphysicien? Voir la comtesse, entendre le doux son de sa voix, lui rendre de petits soins, pousser auprès d'elle la délicatesse des sentiments à perte de vue, s'édifier de ses discours sur la vertu, n'est-ce pas pour vous la suprême félicité? Laissez à des âmes terrestres ces sentiments grossiers qui commencent à se développer chez vous. A vous examiner aujourd'hui, on dirait que je n'ai pas eu tant de tort de soutenir que l'amour était l'ouvrage des sens. Votre propre expérience vous force d'avouer que j'avais quelque raison; je n'en suis pas fâchée. Soyez puni de votre injustice. Adieu.

Le chevalier, votre ancien rival, s'est donc vengé

des rigueurs de la comtesse, en s'attachant à la marquise sa parente. Ce choix fait assurément l'éloge de son goût; ils sont faits l'un pour l'autre. Et je serai charmée de savoir où cette belle passion pourra les conduire.

LETTRE XXXVI

Vous croyez donc, marquis, que je n'ai pas senti toute l'ironie des compliments que vous daignez me faire sur mon prétendu raccommodement avec la comtesse : sachez, monsieur, que nous n'avons jamais été brouillées. Il est vrai qu'elle m'a priée d'oublier ses vivacités : elle a mis tout sur le compte de l'amour; elle m'a fait promettre de lui continuer mes conseils. Mais, grand Dieu ! à quoi serviront-ils ces conseils, qu'à vous préparer un triomphe de plus? Le meilleur que je puisse lui donner, ce serait de rompre avec vous : car quelque confiance qu'elle ait en sa fierté, la fuite seule peut être un préservatif certain contre vous. Elle croit, par exemple, avoir fait un grand effort de raison, en vous tenant le discours dont vous me faites part. Mais toutes les femmes raisonnables ne manquent pas d'employer le même langage dès qu'un amant commence à leur faire entrevoir ses respectueuses prétentions. Je ne veux que votre cœur, disent-elles, vos sentiments, votre estime, c'est tout ce que je désire. Vous ne

trouverez que trop de femmes assez peu délicates pour se croire très-heureuses d'accepter ce que je refuse. Jamais je n'envierai un bonheur de cette espèce..... Donnez-vous de garde, marquis, de combattre ouvertement ces beaux sentiments : douter dans ces occasions de la sincérité des femmes, c'est être plus qu'offensant, c'est être maladroit. Il faut applaudir à leur erreur, si vous voulez en profiter. Elles veulent paraître délicates et seulement sensibles aux plaisirs de l'âme : c'est leur système; c'est l'esprit du corps. Si quelques-unes sont de bonne foi, combien en est-il qui ne se font point illusion, et qui ne veulent qu'en imposer?

Mais quelle que soit la cause qui les détermine à vous donner le change, n'êtes-vous pas trop heureux de ce qu'elles veulent bien prendre la peine de vous tromper ainsi? Que d'obligations ne devez-vous pas leur avoir? Elles donnent par ces façons un grand prix à des choses qui sans cela paraîtraient bien peu désirables. Admirez notre adresse : en feignant de l'indifférence pour ce que vous appelez les plaisirs de l'amour, en affectant même de l'éloignement pour ses douceurs, nous augmentons la grandeur du sacrifice que nous vous faisons : nous savons par là charger de la reconnaissance les auteurs mêmes des bienfaits que nous recevons; vous nous savez gré du bien que vous nous faites. Et puisqu'il était dit que

nous devions vous tromper, quelle obligation ne devez-vous pas nous avoir? Nous avons choisi la manière la plus obligeante. Vous gagnez les premiers à cette supercherie : nous ne pouvons multiplier les difficultés sans augmenter le prix de votre victoire. Les peines, les soins ne sont-ils pas la monnaie avec laquelle les amants paient leurs plaisirs? Quelle satisfaction pour votre vanité, de pouvoir vous dire à vous-même : cette femme si délicate, si insensible aux impressions des sens ; cette femme qui craignait si fort d'être dédaignée, vient cependant de me sacrifier sa répugnance, ses craintes, sa fierté. Mon mérite, les agréments de ma personne, mon adresse ont surmonté des obstacles invincibles pour tout autre. Que je suis content de moi! Si les femmes agissaient de bonne foi ; si elles avaient autant d'empressement à vous montrer leurs désirs que vous en marquez à les pénétrer, vous ne pourriez pas vous dire tout cela. Que de plaisirs perdus! Il ne faut donc pas leur faire un crime de cet artifice, il en naît pour vous tant d'avantages : feignez d'être trompé, et vous ne le ferez plus qu'avec plaisir.

Si la comtesse savait ce que je vous écris, quels reproches ne me ferait-elle pas?

LETTRE XXXVII

Je sens à merveille qu'un homme de votre condition, qu'un militaire surtout est souvent exposé à voir mauvaise compagnie; il est par conséquent quelquefois entraîné chez les divinités dont vous me parlez. Malgré cela, vous ne vous êtes pas trompé ; je vous aurais grondé sans doute, si je n'étais pas sûre que dans l'état où se trouve votre cœur, des héroïnes de coulisse ne peuvent être dangereuses pour vous. Mais la comtesse est moins indulgente, dites-vous ; sa jalousie ne m'étonne pas ; elle me confirme dans ma façon de penser sur les métaphysiciennes. Je vois combien on doit compter sur leur sincérité. Ses plaintes sont bien singulières. Car enfin, que lui enlève-t-on ? Les belles dont il s'agit ne sont rien moins que femmes à sentiments ; et ce n'est qu'aux sentiments que la comtesse est attachée.

Que les femmes sont peu d'accord avec elles-mêmes! Elles s'efforcent de paraître mépriser les filles de spectacles ; elles les craignent trop pour n'avoir pour elles que du mépris. Mais après tout,

ont-elles tort de les redouter? N'êtes-vous pas plus sensible à l'aisance de leur commerce qu'à celui d'une femme raisonnable, qui n'offre que de l'ordre, de la décence et de l'uniformité? Avec les premières, les hommes sont à leur aise ; il semble qu'ils soient dans leur état naturel : avec celles-ci, ils se contiennent, ils s'observent, ils représentent. Sur le portrait que l'on m'a fait de quelques unes, je vois même qu'il en est en effet de très-capables de faire faire une infidélité à la maîtresse la mieux aimée. Mais dans un homme sensé, cette infidélité, si c'en est une, ne saurait être durable. Elles peuvent exciter un goût vif, mais jamais une véritable passion.

Les filles d'opéra seraient donc trop dangereuses, si elles avaient dans l'esprit ou dans l'humeur de quoi vous amuser toujours autant qu'elles le font les premières fois que vous les voyez. Pour peu qu'elles aient de jargon, d'usage et de décence dans les dehors, il n'est guère possible qu'elles ne vous plaisent pas d'abord. Vous êtes quelquefois si peu délicats! La liberté de leur entretien, la vivacité de leurs saillies, leurs étourderies, tout cela vous met dans une situation qui vous plaît; une joie vive et folle s'empare de vous, les heures avec elles vous paraissent des instants. Mais heureusement pour vous elles n'ont presque jamais assez de ressource pour soutenir un rôle si amusant. Comme toutes manquent

d'éducation et de culture, elles ont bientôt parcouru le cercle étroit qu'elles avaient à décrire. Les mêmes plaisanteries, les mêmes récits, les mêmes singeries reviennent, et rarement rit-on deux fois de la même chose, quand on mésestime les plaisants.

Que la comtesse se tranquillise donc; je vous connais assez pour lui répondre que ce ne sont point ces femmes-là qu'il faut appréhender : il en est dans le monde de plus redoutables; ce sont les femmes galantes. Êtres équivoques dans la société! Elles tiennent le milieu entre les femmes sages et celles dont je viens de parler; elles vivent avec les premières et ne diffèrent des autres que par l'extérieur. Plus voluptueuses que tendres, elles séduisent en prêtant aux sentiments les moins délicats un air de passion qui les fait prendre pour de l'amour. Elles savent donner une impression de tendresse à ce qui n'est que goût pour les plaisirs; elles vous font croire que c'est par choix, par la connaissance de votre mérite qu'elles se sont rendues : si vous ne les connaissez pas pour galantes, la nuance qui distingue les véritables motifs qui les font agir, d'avec la sensibilité du cœur, est impossible à saisir. Vous prenez pour excès de passion, ce qui n'est chez elles qu'une ivresse des sens. Vous croyez être aimé, parce que vous êtes aimable : vous ne l'êtes que parce que vous êtes un homme. Voilà les fem-

mes que je craindrais à la place de la comtesse. La financière qui s'est introduite dans sa société est de ce nombre : je l'en ai déjà prévenue. Je me souviens que dans votre précédente lettre vous me parliez des agaceries qu'elle s'est avisée de vous faire : la comtesse n'avait pas tort d'en prendre de l'ombrage. Votre passion pour celle-ci est à la vérité trop forte actuellement, pour que vous ne lui sacrifiiez pas tout. Mais que je crains que vous ne soyez pas toujours aussi honnête homme! Madame de..... a de la fraîcheur et de l'enjouement; elle est dans cet âge où les femmes se chargent volontiers de mettre les jeunes gens dans le monde, et de leur donner la première leçon de galanterie. L'air intéressant et affectueux que vous lui trouvez fera son effet; prenez-y garde; c'est moi qui vous en avertis. Tout en méprisant ces femmes-là, il arrive qu'on s'y attache; elles trouvent même très-souvent le secret de vous faire faire plus de folies que toutes les autres.

LETTRE XXXVIII

Je me hâte de vous apprendre, marquis, que je viens de soutenir une thèse contre M. de la Bruyère. Vous admirez sans doute ma témérité? Le fait n'en est pas moins vrai. Il prétendait que Corneille a peint les hommes comme ils devraient être, et Racine tels qu'ils sont : je soutenais précisément le contraire. Nous avions d'illustres spectateurs du combat, et j'ai eu en ma faveur des suffrages dont il ne tiendrait qu'à moi de me glorifier. Mais comme le détail de tout cela serait trop long à faire par écrit, venez tantôt, nous vous le ferons de vive voix. Chacun a sa manière de peindre; j'ai la mienne aussi moi. Je représente les femmes telles qu'elles sont; et je suis très-fâchée de ne pouvoir les représenter telles qu'elles devraient être. Je réponds à votre lettre.

L'espèce de langueur que vous éprouvez ne m'a point surprise. La maladie de la marquise vous a privé du plaisir de voir sa parente, votre cœur est resté pendant trois jours dans la même situation, et c'est une chose toute simple que l'ennui vous ait

gagné. La froideur où vous vous êtes trouvé pour la comtesse ne m'étonne pas davantage. Dans les plus grandes passions, on éprouve de ces situations de tiédeur, qui étonnent ceux même qui les ressentent. Soit que le cœur, à force d'être agité du même mouvement, se lasse à la fin, ou qu'il soit absolument incapable d'être sans cesse rempli du même objet, il est des moments d'indifférence dont on chercherait vainement la cause. Plus ces mouvements ont été vifs, plus le calme qui leur succède est profond, et ce calme est toujours plus funeste à l'objet aimé, que l'orage et l'agitation. L'amour s'éteint par une résistance trop sévère ou trop uniforme. La femme intelligente fait plus, elle varie sa façon de résister; et c'est là le sublime de l'art. Chez la comtesse d'ailleurs les devoirs de l'amitié sont préférés à ce qu'elle doit à son amant, et c'est une nouvelle raison de votre refroidissement pour elle. L'amour est un sentiment jaloux et tyrannique, qui n'est satisfait que lorsque l'objet aimé lui sacrifie tous ses goûts, toutes ses passions. Vous ne faites rien pour lui, si vous ne faites tout. Dès qu'on lui préfère le devoir, l'amitié, etc., il se croit en droit de se plaindre. Il cherche à se venger. Les politesses que vous vous êtes efforcé de faire à madame de..... en sont la preuve. Je voudrais seulement que vous ne les eussiez pas poussées jusqu'à la conduire chez elle.

Le temps que vous y êtes resté, le plaisir que vous avez pris à l'entretenir, les questions qu'elle vous a faites sur l'état de votre cœur, tout cela prouve la vérité de ce que je vous disais dans ma dernière lettre. Vous avez beau protester que vous n'en êtes revenu que plus amoureux auprès de la comtesse, votre embarras lorsqu'elle vous a demandé si vous étiez resté longtemps chez votre fermière générale, l'envie que vous avez eue de la tromper par une réponse équivoque, le soin même que vous avez pris de dissiper ses moindres soupçons, m'annoncent que vous êtes plus coupable que vous ne le dites et que vous ne l'imaginez vous-même. La comtesse sent les conséquences de tout cela : ne voyez-vous pas l'affectation avec laquelle elle s'efforce de vous donner de la jalousie en louant le chevalier, votre ancien rival? Pour le coup, je vous réponds que vous ne retomberez pas sitôt dans ces langueurs dont nous parlions tout à l'heure. La jalousie va vous fournir de quoi vous occuper longtemps. Et comptez-vous pour rien le malheur de la marquise? vous le verrez dans peu; les ravages de la petite vérole n'auront pas défiguré son visage seul. Son humeur sera bien différente, dès qu'elle connaîtra toute son infortune. Que je la plains! que je plains toutes les femmes! Avec quelle cordialité elle va les haïr et les déchirer! La comtesse est sa meilleure amie; le sera-t-elle

encore longtemps? Elle est si jolie, son teint est si capable d'enlaidir celui des autres. Que d'orages je prévois !

J'oubliais de vous faire une querelle très-sérieuse sur votre procédé à mon égard. Vous avez donc eu l'indiscrétion de montrer mes dernières lettres à M. de La Rochefoucauld? Je cesse de vous écrire, si vous continuez à ne me pas garder le secret. Je veux bien lui communiquer de vive voix mes idées : mais il s'en faut beaucoup que je me flatte d'écrire assez bien pour soutenir l'examen d'un pareil lecteur.

LETTRE XXXIX

La rougeur que la petite vérole a laissée sur le visage de la pauvre marquise, la rend donc bien farouche? Sa résolution de ne se montrer de longtemps ne me surprend pas. Comment paraître en cet état? Si l'accident qui l'humilie ne lui était pas arrivé, combien de temps n'aurait-elle pas fait souffrir ce pauvre chevalier? Cela ne prouverait-il pas que la vertu des femmes dépend des circonstances, et qu'elle diminue avec leur fierté? Mais que je crains pour la comtesse un pareil exemple! Rien n'est plus dangereux pour une femme que les faiblesses de son amie : l'amour, déjà trop séduisant par lui-même, le devient encore plus, si j'ose le dire, par contagion; ce n'est pas seulement dans notre cœur qu'il prend la force; il tire encore de nouvelles armes contre la raison de tous les objets qui nous environnent. La personne qui devient coupable se croit intéressée, pour sa propre justification, à conduire son amie dans le même précipice; et je ne suis plus étonnée de tout ce que la marquise dit en votre faveur : jus-

ques ici elles se sont conduites sur les mêmes principes ; quelle honte pour celle-ci qu'ils n'eussent garanti que la comtesse ! La marquise a d'ailleurs à présent une raison de plus qu'une autre femme pour contribuer à la défaite de son amie : elle est devenue laide, par conséquent obligée, pour conserver un amant, à quelques complaisances de plus. Souffrira-t-elle que quelqu'un retienne le sien à moins de frais ? ce serait reconnaître une supériorité trop humiliante ; et je suis assurée qu'elle ferait les choses du monde les plus singulières pour amener votre aimable veuve à son but. Y sera-t-elle parvenue, que je crains que tout ne change de face ! Avoir été aussi jolie qu'une autre femme, ne l'être plus tandis qu'elle embellit tous les jours, et la souffrir sans cesse auprès de soi, c'est, je vous le jure, un effort au-dessus des forces de la femme la plus raisonnable, de la philosophe la plus déterminée. Chez nous l'amitié finit où commence la rivalité. J'entends la rivalité des charmes seulement. Ce serait trop d'y joindre celle du sentiment.

Je le prévois à regret ; mais je dois vous le dire. Quelques précautions que prenne la comtesse pour ménager l'amour-propre de la marquise, elle n'en fera jamais qu'une ingrate. Je ne sais par quelle fatalité tout ce que dit une jolie femme à celle qui ne l'est plus, ou qui ne l'a jamais été, prend dans sa

bouche une empreinte de commisération qui perce à travers tous les ménagements, et qui humilie toujours celle qu'elle veut consoler de la perte de ses charmes. Plus elle semble vouloir faire oublier la supériorité qu'elle a sur la pauvre disgraciée, plus elle se l'assure ; en sorte que ce n'est désormais que de sa générosité que celle-ci paraît tenir le mérite subalterne qu'on veut bien lui laisser. Enfin, comptez, marquis, que jamais les femmes ne se trompent sur les louanges qu'elles se donnent mutuellement : toutes savent apprécier les éloges qu'elles reçoivent les unes des autres. Aussi, comme elles se parlent sans sincérité, s'écoutent-elles sans beaucoup de reconnaissance ; et quand celle qui parle, serait, en louant la beauté d'une autre, de la meilleure foi du monde, celle qui reçoit l'éloge, pour savoir s'il est sincère, examine bien moins ce que l'autre lui dit, que la figure qu'elle porte. Est-elle laide ? on la croit, et on l'aime : aussi jolie que nous, on la remercie froidement, et on la dédaigne ; plus jolie, on la hait seulement encore un peu plus qu'on ne faisait avant qu'elle eût parlé. Il faut donc être bien persuadé que tant que deux figures ont quelque chose à démêler entre elles, il est impossible qu'entre les femmes qui les portent, ils se forme une solide amitié. Deux marchands qui ont la même étoffe à débiter, peuvent-ils devenir bons voisins ? Mais on ne pénètre

pas toujours dans les femmes la véritable cause de ce défaut de cordialité. Celles qui paraissent les plus intimement liées, se brouillent quelquefois pour un rien : croyez-vous que cette minutie ait occasionné leur querelle? Elle n'en est que le prétexte. On cache le motif qui nous fait agir, lorsqu'en le faisant connaître, il ne peut servir qu'à nous humilier. On ne veut pas faire voir que c'est l'inquiétude que nous cause la beauté de notre amie, qui nous donne de l'éloignement pour elle, on passerait pour envieuse ; c'est un plaisir qu'on ne veut pas lui donner, on aime mieux paraître injuste. Quand il arrive donc une fois que deux jolies femmes soient assez heureuses pour trouver un prétexte de se débarrasser l'une de l'autre, elles le saisissent avec une vivacité, elles se détestent avec une cordialité qui prouvent combien elles s'aimaient auparavant.

Eh bien! marquis, vous parlé-je avec assez de franchise? Vous voyez jusqu'où va ma sincérité. Je tâche de vous donner des idées justes de tout, et même à mes propres dépens. Car je ne suis assurément pas plus exempte qu'une autre des défauts que je critique quelquefois. Mais comme je suis bien persuadée que tout ceci demeurera enseveli entre nous deux, je ne crains point de me faire une querelle avec tout mon sexe : il se croirait peut-être en droit de blâmer mon ingénuité. La comtesse est cepen-

dant au-dessus de toutes ces petitesses : elle convient de bonne foi de la vérité de ce que je viens de vous dire. Mais est-il beaucoup de femmes qui lui ressemblent ?

LETTRE XL

L'exemple de la marquise n'a donc rien fait encore sur le cœur de son amie. Il semble au contraire que celle-ci soit plus en garde contre vous, et vous vous êtes attiré ses reproches par une faveur légère que vous avez dérobée. J'ai bien pensé qu'elle ne manquerait dans pas cette occasion de vous rappeler les protestations de respect et de désintéressement que vous fîtes en déclarant votre passion. C'est l'usage en pareil cas. Mais ce qu'il y a de singulier, c'est que ces mêmes empressements qu'une femme prend pour une preuve de mépris, tant que l'on n'est pas encore parfaitement d'accord ensemble, se convertissent dans son imagination en preuve d'amour et d'estime, dès que tout est réglé. Écoutez les femmes mariées, et toutes celles qui, ne l'étant pas, se permettent les mêmes prérogatives; écoutez-les, dis-je, dans leurs plaintes secrètes contre des maris infidèles, ou des amants refroidis. C'est qu'ils les méprisent; voilà l'unique raison qu'elles imaginent; cependant, entre nous, ce qu'elles regardaient comme une marque

d'estime et d'honnêteté, qu'était-ce autre chose que le contraire de tout cela ? Je vous le disais, il y a quelque temps, les femmes elles-mêmes, quand elles veulent être de bonne foi, font encore plus que vous consister l'amour dans l'effervescence du sang. Examinez une amante dans le commencement d'une passion : l'amour est un sentiment purement métaphysique, auquel les sens n'ont pas le moindre rapport. Semblable à ces philosophes qui, au milieu des tourments, ne voulaient pas convenir qu'ils ressentaient de la douleur, elle sera longtemps martyre de son propre système ; mais enfin, tout en combattant pour la chimère, la pauvre femme se sera-t-elle laissé toucher : son amant aura beau lui répéter que l'amour est un sentiment métaphysique et divin ; qu'il vit de belles phrases, de discours spirituels ; que ce serait le dégrader d'y mêler quelque chose de matériel et d'humain ; il aura beau vanter son respect et sa délicatesse, je vous réponds, de la part de toutes les femmes, sans exception, que l'orateur ne fera pas fortune. On prendra son respect pour une insulte, sa délicatesse pour une dérision, et ses beaux discours pour des prétextes ridicules. Toute la grâce que l'on pourra lui faire, c'est de lui chercher querelle sur ce qu'il aura sans doute été moins délicat avec quelqu'autre, et qu'il se sera mis par là dans la triste nécessité de venir étaler les grands senti-

ments auprès de la maîtresse en titre; et ce qu'il y a d'admirable, c'est que l'excuse qu'on lui prête sort toujours du même principe.

P. S. — Voilà donc la déférence que vous avez pour mes prières? Non-seulement vous montrez mes lettres à M. de La Rochefoucauld, mais vous les lisez en pleine assemblée. Il est vrai que l'indulgence avec laquelle mes amis veulent bien les juger, me console un peu de vos indiscrétions; et je vois bien que le meilleur parti que j'ai à prendre, c'est d'aller mon train comme par le passé. Mais du moins soyez discret toutes les fois que je vous parlerai de choses qui pourraient intéresser la gloire de la comtesse : sans quoi, point de lettres.

LETTRE XLI

Non, marquis, quoi que vous en disiez, je ne saurais vous passer l'espèce de fureur avec laquelle vous désirez ce qu'il vous plaît de nommer le bonheur suprême. Aveugle que vous êtes, ne sentirez-vous jamais que lorsque vous êtes sûr du cœur d'une femme, il est de votre intérêt de jouir longtemps de la défaite, avant qu'elle soit entière ? Ne serez-vous jamais convaincu que de tous les biens, ce sont les douceurs de l'amour dont il faut user avec le plus d'économie ? Si j'étais homme, et que je fusse assez heureux pour avoir attendri le cœur d'une femme telle que la comtesse, avec quelle discrétion j'userais de mes avantages ! Par combien de gradations je m'imposerais la loi de passer successivement et même lentement ! De combien de plaisirs inconnus aux hommes ne serais-je pas le créateur ! Pareil à l'avare, je voudrais sans cesse contempler mon trésor, connaître combien il est précieux, sentir qu'il fait toute ma félicité, mettre tout mon bonheur à le posséder, à considérer qu'il est à moi, que j'en puis disposer,

et cependant m'affermir dans la résolution de ne pas m'en priver par l'usage. Quelle satisfaction de lire dans les yeux d'une femme aimable le pouvoir que vous avez sur elle ; de voir naître dans ses moindres actions une impression de tendresse, dès qu'elles ont quelque rapport à vous ; d'entendre sa voix s'attendrir, dès que c'est à vous, ou de vous qu'elle parle ; de jouir de son trouble à vos moindres empressements, de son inquiétude aux caresses les plus innocentes ? Est-il de situation plus délicieuse que celle d'un amant sûr d'être aimé ; et l'est-on jamais plus que dans ces sortes d'instants ? Quel charme pour lui d'être attendu avec une impatience qu'on ne dissimule plus ; d'être reçu avec un empressement qui devient encore plus flatteur par l'effort qu'on voudrait faire pour en dérober à ses yeux la moitié ! On a mis l'ajustement qu'il a paru le plus aimer ; on prend le maintien, le ton, la manière d'être, qui peut le flatter le plus. C'était pour plaire en général qu'on se parait autrefois. On ne fait plus de toilette que pour lui : c'est pour lui qu'on a mis cette aigrette, ce ruban, ce bracelet. Il est l'objet de tout, on s'est transformée en lui ; c'est lui que l'on aime en soi. Trouverez-vous dans l'amour quelque chose de plus enchanteur que la résistance d'une femme qui vous engage à ne pas abuser de sa faiblesse, qui veut vous devoir jusqu'à sa vertu ? Est-il rien, en un mot, de

plus séduisant qu'une voix presqu'étouffée par l'émotion, que ces refus qu'une amante se reproche, et dont elle tâche d'adoucir la rigueur par les regards les plus tendres, avant même qu'on s'en soit plaint ? Je ne puis le concevoir. Cependant il est certain que dès que l'on cède à vos empressements, tous ces plaisirs s'affaiblissent en proportion de la facilité que vous rencontrez. Il ne tenait qu'à vous de les prolonger, de les augmenter même, en vous donnant le loisir d'en connaître toute la douceur et de la goûter. Mais vous n'êtes point satisfaits que la possession ne soit entière, facile et continue. Et vous êtes surpris après cela de trouver de l'indifférence, de la froideur, de l'inconstance dans votre cœur. N'avez-vous pas fait tout ce qu'il fallait pour vous rassasier de l'objet aimé ? Je l'ai toujours dit : l'amour ne meurt jamais de besoin, mais souvent d'indigestion. Et je veux quelque jour vous faire confidence de celui que j'ai ressenti pour le comte de..... Vous verrez comment il faut conduire une passion pour rendre son bonheur durable ; vous verrez si je connais le cœur et la véritable félicité; vous apprendrez par mon exemple que l'économie des sentiments est peut-être en amour la seule métaphysique raisonnable. Vous connaîtrez, en un mot, combien peu vous entendez vos véritables intérêts dans la conduite que vous tenez aujourd'hui avec la comtesse. Pour rompre vos

projets, j'irai la voir le plus souvent qu'il me sera possible. N'allez pas vous en formaliser, et me dire encore que je suis l'avocat pour et contre ; car je suis très-persuadée qu'en cela j'agirai pour le bien de toutes les parties intéressées.

LETTRE XLII

Moi, vous plaindre, marquis ! je m'en garderai bien, je vous jure. Vous n'avez pas voulu suivre mes conseils, et je ne suis point du tout fâchée de vous voir maltraité. Vous avez cru qu'il n'était question que de brusquer la comtesse. La façon aisée dont elle traitait l'amour, la facilité de son commerce, son indulgence sur nombre de vos folies, la franchise avec laquelle elle raillait les platoniciennes, tout cela vous avait fait espérer de trouver en elle moins de sévérité ; mais vous venez d'éprouver quelle était votre erreur. Tous ces dehors étaient autant d'appâts trompeurs et perfides. Surprendre ainsi la bonne foi des gens... il faut en convenir, c'est un procédé qui crie vengeance : il mérite tous les noms que vous lui donnez.

Mais voulez-vous, marquis, que je vous parle avec ma franchise ordinaire ? Vous êtes dans une erreur qui n'est que trop générale parmi les hommes. Ils ne nous jugent que sur les dehors. Ils imaginent qu'une femme, dont la vertu n'est pas toujours sur le *qui vive*, sera plus facile à vaincre qu'une prude ; l'expérience même ne les détrompe pas. Combien de

fois aussi sont-ils exposés à des rigueurs, d'autant plus piquantes qu'elles sont moins attendues. Leur ressource alors est d'accuser les femmes de caprices et de singularité ; tous tiennent le même langage, et disent : pourquoi cet équivoque procédé ? Quand une belle est décidée à rester intraitable, à quoi bon surprendre la crédulité d'un amant ? Pourquoi ne pas se faire des dehors conformes à ses sentiments ? En un mot, pourquoi se laisser aimer, quand on veut se dispenser du retour ? n'est-ce pas être bizarre et fausse ? n'est-ce pas se jouer du sentiment ?

Vous vous trompez, messieurs, c'est se jouer de votre vanité : en vain voulez-vous dans ce cas nous donner le change, elle seule est offensée, et vous ne nous parlez alors du sentiment que pour ennoblir des choses qui ne lui ressemblent guères. N'est-ce pas vous-mêmes, au reste, qui nous forcez à vous traiter ainsi ? Pour peu qu'une femme ait d'intelligence, elle sait que le lien le plus fort qui puisse vous attacher à elle, c'est l'espérance ; il faut donc vous en laisser prendre. Si d'abord elle s'armait d'une sévérité capable de la faire regarder comme invincible, dès lors plus d'amant pour elle. Quelle solitude ! quelle honte même ! car la femme la plus vertueuse au fond, n'en est pas moins sensible au désir de plaire, elle ne fait pas moins consister sa gloire à s'attirer des hommages et des adorations.

Mais n'ignorant pas que ceux dont elle les attend, ne sont portés à les lui rendre que par des vues qui blessent sa fierté ; ne pouvant réformer ce défaut, le seul parti qui lui reste à prendre, c'est d'en tirer avantage pour les fixer auprès d'elle : elle sait les conserver, en ne détruisant point ces mêmes espérances qu'elle est cependant bien résolue de ne jamais remplir. Avec de l'adresse elle réussit. Ainsi dès qu'une femme entend ses véritables intérêts, elle ne manque pas de se dire à elle-même ce que la comtesse m'avouait dans notre dernier entretien.

« Je sais à merveille apprécier le *je vous aime* des hommes ; je ne me dissimule point ce qu'au fond il signifie : il ne tiendrait donc qu'à moi de m'en offenser ; mais quand on les a pénétrés, on n'a besoin que de sa vanité pour déconcerter leurs desseins. Notre colère, quand ils nous offensent, n'est pas ce que nous pouvons leur opposer de plus redoutable. Quiconque a besoin de sortir de soi-même, et de se fâcher pour leur résister, décèle sa faiblesse. Une fine ironie, une raillerie piquante, une froideur humiliante, voilà ce qui les décourage. Jamais de querelles avec eux : par conséquent point de raccommodement. Eh ! quels avantages ce procédé ne leur enlève-t-il pas.

» La prude suit à la vérité une tout autre route. Se voit-elle exposée à la moindre entreprise, elle ne

se croit raisonnable qu'à proportion du ressentiment qu'elle fait éclater; mais aussi à qui cette conduite en impose-t-elle ? Tout homme qui connaît la carte, se dit : je ne suis maltraité que parce que j'ai été malheureux dans le choix du moment. C'est ma maladresse qu'on punit et non ma témérité. Dans un autre instant on me saura gré de ce qui fait mon crime aujourd'hui ; ces rigueurs sont un avertissement de redoubler de soins, pour mériter plus d'indulgence et désarmer la fierté : on veut être apaisée. Et le seul moyen dans ce cas de faire oublier l'offense, c'est tout en demandant grâce, de devenir coupable une seconde fois. Avec ma recette, je suis certaine qu'un homme ne se donnera jamais les airs de raisonner ainsi.

» Le marquis, par exemple, a quelquefois daigné me laisser lire dans ses yeux ses respectueuses intentions. Je n'ai vu qu'une façon de l'en punir : j'ai feint de ne l'avoir pas entendu : insensiblement j'ai détourné son imagination sur d'autres objets. Et cette recette m'avait réussi jusqu'au moment où je le vis la dernière fois chez moi. Il n'y eut pas moyen de dissimuler avec lui ; il voulait m'honorer de quelques familiarités, que j'arrêtai sur-le-champ, mais sans colère. Je crus devoir m'armer moins de courroux que de raison. Je lui parus plus affligée qu'irritée, et je suis très-cetraine que ma douleur le toucha davantage

que des reproches amers ne l'auraient alarmé. Il sortit assez mécontent; et voyez ce que c'est que le cœur. Dans le premier moment je craignis de l'avoir écarté pour jamais. Je fus tentée de me reprocher ma cruauté; je trouvai que j'avais été trop cruelle, mais bientôt la réflexion me rassura. Les rigueurs ont-elles jamais produit l'inconstance? »

Enfin, marquis, nous causames sur tout cela à perte d'haleine; et tout ce que me dit la comtesse, me fit voir que son parti était pris. Vous aurez beau crier à l'injustice, et la traiter de bizarre et d'inhumaine, elle ne veut des douceurs de l'amour que celles qui ne coûteront rien à sa fierté; et je vois qu'elle suit cette résolution avec plus de fermeté que je ne l'avais imaginé. La perte de votre cœur serait sans doute pour elle un malheur dont elle ne se consolerait jamais. Mais d'un autre côté les conditions que vous mettez à votre persévérance lui paraissent trop dures pour être acceptées; elle compose donc avec vous. Elle espère pouvoir vous fixer, sans trahir son devoir : c'est un projet digne de son courage, et je souhaite qu'il lui réussisse mieux que le plan qu'elle s'était formé pour se garantir de l'amour. Attendons tout de l'événement.

Vous verra-t-on demain chez la présidente ?..., Pour peu que vous ayez occasion de lui parler, je ne doute point que vous n'y fassiez la paix.

LETTRE XLIII

Je ne m'y serais jamais attendue, marquis ; quoi ! mon zèle pour vous ne m'a donc attiré que des reproches? Et je partage avec la comtesse l'humeur que ses rigueurs vous donnent. Savez-vous que si ce que vous me dites était fondé, rien ne serait plus piquant pour moi que le ton ironique avec lequel vous exaltez mes principes? Mais pour me rendre, comme vous le faites, responsable de vos succès, vous avez pu penser un instant que mon but, en vous écrivant, ait jamais été de vous donner des leçons de séduction? Ne mettez-vous donc aucune différence entre vous enseigner à plaire, et vous exciter à séduire? Je vous ai dit les motifs qui déterminaient les femmes à l'amour, cela est vrai ; mais vous ai-je dit pour cela qu'elles fussent plus faciles à vaincre ? Vous ai-je dit de les attaquer par les sens, et en les attaquant de les supposer sans délicatesse? C'est ce que je ne crois pas. Lorsque votre inexpérience et votre timidité pouvaient vous faire jouer auprès d'elles un personnage ridicule, je vous ai montré le tort que ces défauts pouvaient vous faire dans le monde.

Je vous ai conseillé d'avoir plus de confiance, afin de vous amener insensiblement à cette hardiesse noble et respectueuse avec laquelle vous devez vous comporter avec les femmes. Mais dès que j'ai vu que vos prétentions allaient trop loin, et qu'elles pouvaient blesser la gloire de la comtesse, je ne vous l'ai pas dissimulé, j'ai pris parti contre vous, et rien n'était plus raisonnable : j'étais devenue son amie. Vous voyez donc combien vous êtes injuste à mon égard, vous ne l'êtes pas moins par rapport à elle. Vous la traitez de caractère équivoque. A vous entendre, elle n'est décidée ni pour ni contre la galanterie, et ce que vous voyez de plus clair dans sa conduite, c'est qu'elle est coquette d'une façon plus raisonnée que les autres femmes. Quel jugement ! Mais il faut bien pardonner quelque chose à votre situation. Cependant un homme sans prévention ne verrait dans la comtesse qu'une amante aussi raisonnable qu'elle est tendre ; une femme qui, sans avoir le faste de la vertu, ne laisse pas d'y rester constamment attachée ; une femme, en un mot, qui cherche de bonne foi les moyens les plus propres à concilier l'amour avec son devoir. La difficulté d'allier ces deux contraires n'est pas médiocre, et c'est la source des inégalités qui vous blessent. Figurez-vous les combats qu'elle doit rendre, les révolutions qu'elle éprouve, son embarras pour conserver un amant qu'une résistance trop uniforme pourrait à la fin rebuter. Encore

si l'on était sûre de vous fixer en vous résistant : mais vous poussez quelquefois la bizarrerie jusqu'à quitter la partie quand la résistance est trop longue. Tout en donnant des éloges à notre vertu, vous nous abandonnez : alors quelle honte pour nous ! Mais puisque dans les deux cas il n'est pas sûr que l'on conservera son amant, il faut du moins préférer l'inconvénient qui ne vous fait pas perdre son cœur et son estime. C'est notre avis : car la comtesse et moi pensons précisément de la même façon. Soyez donc plus équitable, marquis ; plaignez-la plutôt que de la critiquer. Si son caractère était moins décidé, peut-être seriez-vous plus content d'elle ; mais le seriez-vous longtemps ? j'en doute. Adieu : nous comptons vous voir ce soir chez Mme de La Fayette et vous y trouver plus raisonnable.

On doit me présenter demain l'abbé Gédoyn. L'assemblée sera brillante. Mais vous vous y ennuierez sans doute, puisque vous n'y verrez point le seul objet qui puisse vous flatter ; et vous direz de mon appartement, ce que Malherbe a si bien dit des jardins du Louvre.

« Mais quoi que vous ayez, vous n'avez point Calisse,
» Et moi je ne vois rien, quand je ne la vois pas. »

LETTRE XLIV

Le calme a donc succédé à l'orage, marquis, et je vois à votre lettre que vous êtes plus content de la comtesse et de vous-même. Que la raison est puissante quand elle s'énonce par la bouche d'une femme qu'on adore! Voyez combien les procédés de notre amie produisent des effets différents de ceux de sa parente : les rigueurs de la première ont augmenté votre estime et votre amour pour elle ; les bontés de la marquise n'ont fait du chevalier qu'un infidèle. Tel est le commun des hommes, l'ingratitude est presque toujours le prix de nos bienfaits. Ce malheur n'est cependant pas toujours sans remède, et je veux à cette occasion vous faire part d'une lettre que je reçus, il y a quelques jours, de M. de Saint-Évremond. Vous n'ignorez pas le commerce intime que j'ai toujours entretenu avec lui.

Le jeune comte de... venait d'épouser Mademoiselle... dont il était éperdument amoureux. Il se plaignait un jour à moi de ce que l'hyménée et la possession de l'objet aimé affaiblissaient presque toujours,

et détruisaient même souvent l'amour le plus tendre. Nous dissertâmes longtemps sur ce sujet : et comme j'écrivis le même jour à M. de Saint-Évremont, je m'avisai de le questionner là-dessus. Voici sa réponse (1) :

LETTRE DE M. DE SAINT-ÉVREMOND A MADEMOISELLE DE LENCLOS.

« Mon sentiment est exactement conforme au vôtre, Mademoiselle ; ce n'est pas toujours, comme on le croit, l'hyménée ou la possession de l'objet aimé, qui par eux-mêmes détruisent l'amour : le peu d'intelligence avec lequel on ménage ses sentiments ; la possession trop entière, trop facile, trop continue, voilà les véritables sources des dégoûts qu'on éprouve en aimant. Dès qu'on se livre sans réserve à tous les emportements d'une passion, ces grands ébranlements de l'âme ne peuvent manquer de la laisser bientôt dans une solitude profonde. Le cœur se trouve alors dans un vide qui l'inquiète et qui le refroidit. En vain cherchons-nous hors de nous-mêmes les causes du calme qui succède à nos emportements ; nous ne voyons pas qu'un bonheur plus égal et plus durable aurait été le

(1) On a cru ne devoir rapporter ici de la lettre de M. de Saint-Évremond, que ce qui concerne le sujet annoncé dans celle de Mlle de Lenclos.

fruit de notre modération. Faites une exacte analyse de ce qui se passe en vous, lorsque vous désirez quelque chose, vous trouverez que vos désirs ne sont qu'une véritable *curiosité*. Cette curiosité est le ressort du cœur. Est-elle satisfaite, nos désirs s'évanouissent. Quiconque veut donc fixer un époux ou un amant, doit lui laisser toujours quelque chose à désirer ; chaque jour lui doit promettre quelque nouveauté pour le lendemain. Diversifiez ses plaisirs, procurez-lui les agréments de l'inconstance dans le même objet, et je répends de sa persévérance et de sa fidélité.

» J'avouerai cependant que l'hymen, ou ce qu'on appelle votre défaite, est, *dans une femme ordinaire*, le tombeau de l'amour. Mais alors c'est bien moins à l'amant qu'il faut s'en prendre, qu'à celle qui se plaint du refroidissement : elle rejette sur la corruption du cœur ce qui n'est l'effet que de sa propre maladresse, de son peu d'économie. Elle a dépensé dans un jour tout ce qui pouvait entretenir le goût qu'elle avait excité. Elle n'a plus rien à offrir à la curiosité d'un amant : c'est toujours la même statue ; point de variété à espérer, il la sait par cœur : mais *dans une femme telle que je l'imagine*, c'est l'aurore du plus beau jour : c'est où commencent les plaisirs les plus satisfaisants. J'entends les épanchements du cœur, ces confidences réciproques qui mettent l'âme dans une situation si délicieuse ; ces ingénuités, ces

aveux qui échappent, ces transports qu'excite en nous la certitude de faire tout le bonheur, de mériter toute l'estime de la personne que nous aimons. Ce jour est, en un mot, l'époque où l'homme délicat va découvrir des trésors intarissables, que jusqu'alors on avait pris soin de lui dérober : la liberté qu'une femme acquiert va mettre en jeu tous les sentiments que la contrainte tenait resserrés ; son cœur va prendre l'essor, mais un essor bien ménagé. Le temps, loin d'amener les dégoûts, ne fournira que de nouvelles raisons de la faire aimer davantage. Mais, encore une fois, je lui suppose assez d'esprit pour maîtriser son penchant. Car pour fixer un amant ce n'est point assez (peut-être même est-ce trop) de l'aimer éperdument ; il faut savoir l'aimer avec prudence, avec retenue ; et la pudeur est par cette raison la chose la plus ingénieuse que les gens délicats aient imaginée. Mais se livrer à l'impétuosité de son penchant, s'anéantir, pour ainsi dire, dans l'objet aimé, c'est la recette d'une amante sans discernement. Ce n'est point là l'amour, c'est aimer pour le moment, c'est vouloir bientôt faire de son amant un enfant gâté. Je veux qu'une femme se conduise avec plus de réserve et de ménagement. L'excès de son ardeur ne la justifie point à mes yeux : le cœur est presque toujours un coursier fougueux dont il faut ménager la vivacité. Si vous n'employez pas ses forces avec

économie, cette vivacité ne sera plus qu'un emportement passager. La même tiédeur que vous apercevrez dans l'amant, après ces mouvements convulsifs, vous l'éprouverez vous-même, et vous sentirez bientôt tous les deux la nécessité de vous quitter. En un mot, il faut plus d'esprit qu'on ne pense pour aimer, et pour être heureux en aimant. Jusqu'au moment du fatal *oui*, ou, si vous l'aimez mieux, jusqu'à sa défaite, une femme n'a pas besoin d'artifices pour conserver un amant. La curiosité l'excite, le désir le soutient, l'espérance l'encourage. Mais est-il heureux une fois, c'est à la belle à se donner autant de soins pour le conserver, qu'il en a mis en usage pour la vaincre : il faut que le désir de le fixer la rende ingénieuse; un cœur est comme les grandes places, l'acquisition en est moins difficile que la conservation. Il ne faut que des charmes pour rendre un homme amoureux; pour le rendre constant, il faut plus que cela : on a besoin d'adresse, d'un peu de manége, de beaucoup d'esprit, et même d'une nuance d'humeur et d'inégalité; mais malheureusement les femmes, dès qu'elles ont cédé, sont trop tendres, trop prévenantes. Il faudrait peut-être pour le bien commun qu'elles résistassent d'abord un peu moins, et dans la suite davantage. Je le répète, jamais elles ne préviendront le dégoût qu'en donnant au cœur le temps de souhaiter. Je les entends

continuellement se plaindre de ce que notre indifférence est toujours le fruit de leurs complaisances pour nous. Sans cesse elles nous rappellent le temps où, pleins d'amour et de sentiments, nous passions auprès d'elles des jours tout entiers. Aveugles qu'elles sont! elles ne s'aperçoivent pas qu'il est encore en leur pouvoir de nous ramener à ces situations, dont le souvenir leur est si cher? Qu'elles oublient ce qu'elles ont déjà fait pour nous, elles ne seront point tentées de faire encore plus; qu'elles nous le fassent oublier, nous exigerons moins; qu'elles réveillent notre cœur par de nouvelles difficultés; que nos inquiétudes renaissent; enfin, qu'elles nous fassent désirer de nouvelles preuves d'un penchant dont la certitude diminue tout le prix à nos yeux. Elles auront dès lors moins à se plaindre de nous, et seront plus contentes d'elles-mêmes. Voulez-vous que je vous l'avoue franchement, les choses changeraient bien, si les femmes se ressouvenaient à propos que leur rôle est toujours de se faire presser; le nôtre de supplier et de mériter de nouvelles bontés; que faites pour accorder, jamais elles ne doivent offrir. Réservées dans l'excès même de la passion, elles se garderaient bien de se livrer sans ménagement : l'amant aurait toujours quelque chose à demander, et par conséquent serait toujours soumis pour obtenir. Des complaisances sans bornes avi-

lissent les charmes les plus séduisants, et révoltent à la fin celui même qui les exige. C'est une vérité d'expérience. La société met toutes les femmes de niveau : la belle et la laide, après leur défaite, ne se distinguent plus que par l'art de conserver leur autorité ; mais qu'arrive-t-il le plus communément? Une femme croit n'avoir plus rien à faire que d'être affectueuse, caressante, douce, égale et fidèle. Elle a raison dans un sens, ces qualités doivent faire le fond de son caractère ; elles ne manqueront pas de la faire estimer ; mais ces mêmes qualités, toutes estimables qu'elles sont, si elles ne sont pas relevées par une nuance d'inégalité, ne manqueront pas aussi d'éteindre l'amour, et d'amener la langueur et l'ennui : poisons mortels pour les cœurs les mieux constitués !

» Savez-vous enfin pourquoi les amants se dégoûtent si facilement dans la prospérité? pourquoi l'on se plaît si peu après s'être plu beaucoup trop? C'est que les deux parties intéressées ont l'une et l'autre une idée également fausse. L'un croit ne pouvoir plus rien obtenir ; l'autre imagine n'avoir plus rien à donner. Il s'ensuit nécessairement que l'un ralentit sa poursuite, et que l'autre néglige de se faire valoir, ou croit ne pouvoir plus se faire valoir, que par les qualités solides. On substitue la raison et l'estime à l'amour ; dès lors, plus de piquant dans la

commerce, plus de ces aimables querelles si nécessaires pour empêcher le dégoût en le prévenant.

» Mais quand je veux que l'uniformité d'un commerce galant soit animée par quelques orages, ne croyez pas que je prétende que, pour être heureux, deux amants doivent toujours se quereller. Je désirerais seulement que leurs démêlés naquissent de leur amour même, que la belle n'oubliât point (par une bonté pusillanime) les égards ni les soins qui lui sont dus ; que par une excessive sensibilité elle ne fît pas de son amour une source d'inquiétude capable d'empoisonner tous les moments de sa vie ; que par une fidélité scrupuleuse, elle ne rendît pas son amant trop certain qu'il n'a rien à redouter de ce côté-là. Il ne faut pas enfin que, par une douceur, une égalité inaltérable, une femme ait la faiblesse de pardonner tout à l'homme qui lui manque. L'expérience ne le fait voir que trop souvent, les femmes ne perdent leurs amants ou le cœur d'un époux que par trop d'indulgence et de facilité ! quelle maladresse ! Elles font un mérite de leur tout sacrifier ; elles les gâtent, et n'en font que des ingrats. Tant de générosité tourne à la fin contre elles-mêmes : et bientôt ils s'habituent à regarder comme un droit ce qui ne leur est accordé que comme une grâce.

» Vous voyez tous les jours des femmes (même parmi celles qu'on méprise avec le plus de raison, ré-

gner avec un sceptre de fer, traiter en esclaves les hommes qui leur sont attachés, les avilir à force de les maîtriser. Eh bien, ce sont ces femmes qui sont aimées le plus longtemps ! Je sens qu'une femme sage et bien élevée ne s'avisera pas de suivre un tel exemple : cet air militaire répugne à la douceur des mœurs, et manque à la décence qui fait le charme des choses même qui éloignent de la vertu. Mais que cette femme raisonnable affaiblisse un peu la nuance, il en restera précisément ce qu'il faut pour conserver un amant. Nous sommes des esclaves, que trop de bontés rendent quelquefois insolents : nous demandons souvent à être traités comme ceux du nouveau monde : nous avons au fond du cœur une règle de justice, qui nous avertit que la main qui nous gouverne s'appesantit quelquefois sur nous avec raison ; nous lui en savons gré.

» Enfin voici mon dernier mot : dans tout ce qui est du ressort de l'amour, les dames doivent être les souveraines ; c'est d'elles que nous devons attendre notre bonheur : elles le feront infailliblement, dès qu'elles sauront gouverner nos cœurs avec intelligence, modérer leur propre penchant, et maintenir leur autorité, sans la compromettre, et sans en abuser. »

LETTRE XLV

En deux mots vous allez être satisfait, marquis : voici ce que je pense sur la lettre que je vous envoyai hier. Pour qu'une femme puisse profiter des conseils de M. de Saint-Évremond, il faut qu'elle n'ait pris qu'un goût médiocre, et qu'elle ait excité une grande passion. Au reste, nous en causerons plus amplement quand il vous plaira. Je passe à ce qui vous regarde. Le sacrifice que la comtesse a exigé de vous méritait bien le prix que vous y avez mis. Renoncer pour elle à une femme dont les dehors obligeants vous annonçaient tant de dispositions à vous bien traiter ; y renoncer publiquement, en présence de sa rivale, et avec si peu de ménagement pour la vanité de la personne abandonnée, c'est un effort qui naturellement ne devait pas se faire sans une récompense proportionnée. Elle ne pouvait trouver un plus heureux prétexte de vous accorder son portrait. Mais prendre un jour aussi solennel que celui où la marquise reçut chez elle compagnie pour la première fois ; choisir le moment où la femme de finance s'é-

tait mise sous les armes pour faire assaut de beauté avec la femme de qualité ; ne lui parler qu'en passant, affecter de se livrer tout entier au plaisir de voir sa rivale, de l'entretenir et de faire sa partie, c'est un outrage qu'on ne lui pardonnera jamais : on s'en vengera, vous le verrez, et le plus cruellement qu'il sera possible. C'est moi qui vous en réponds. Venons au second article de votre lettre.

Vous me demandez si la dernière faveur, ou plutôt la dernière faute que nous puissions commettre, est une preuve certaine qu'une femme vous aime. Oui, et non.

Oui, si vous aimez une femme dont vous faisiez la première passion, et qui ait de la délicatesse et de la vertu. Mais dans ce cas aussi cette preuve ne sera ni plus certaine, ni plus flatteuse pour vous, que toutes les autres qu'elle vous aura données de son penchant. Tout ce que fait une femme qui aime, les choses même les moins essentielles en apparence, sont des marques aussi sûres de sa passion, que celles dont les hommes font tant de cas. J'ajouterai même que si cette femme vertueuse est d'une certaine complexion, la dernière faveur prouvera moins que mille autres petits sacrifices que vous comptez pour rien : car alors elle agit pour elle beaucoup plus que pour vous, elle est trop intéressée à vous écouter, pour que vous puissez faire gloire de l'avoir persuadée ;

tout autre que vous eût obtenu le même avantage. Je connais une femme qui s'est laissé vaincre deux ou trois fois par des hommes qu'elle n'aimait pas, et de laquelle celui dont elle était éprise n'a jamais rien obtenu. Il peut donc arriver que la dernière faveur ne prouve rien pour celui qui l'obtient. Au contraire, souvent il ne doit la facilité qu'il trouve qu'au peu de cas qu'on fait de lui. Jamais nous ne nous respectons davantage que devant ceux que nous estimons : soyez sûr qu'il faut un penchant bien impérieux pour déterminer une femme raisonnable à s'oublier devant quelqu'un dont elle craint le mépris. Votre prétendu triomphe peut donc avoir quelquefois des causes qui, loin d'être glorieuses pour vous, ne serviraient qu'à vous humilier, si vous les connaissiez.

On voit, par exemple, un amant prêt à se rebuter; on craint qu'il ne nous échappe, pour s'adresser à quelque autre plus accommodante ; on ne veut pas le perdre ; il est toujours humiliant de se voir abandonnée; on cède, on n'imagine pas d'autre moyen de le garder. On veut n'avoir rien à se reprocher. S'il nous quitte après cela, on l'aura du moins mis dans tout son tort ; car comme une femme s'attache encore plus par les faveurs qu'elle accorde, elle imagine qu'elles forceront un homme à la reconnaissance : quelle folie! d'autres se rendront par des motifs différents; la curiosité détermine celle-ci :

elle veut savoir ce que c'est que l'amour. Celle-là, peu avantagée du côté de la figure, voudra fixer les gens par l'attrait du plaisir. L'une se mettra dans la tête d'avoir un homme dont la conquête flatte sa vanité; elle sacrifiera tout pour se l'attacher. Une autre enfin cédera à la pitié, à l'occasion, aux importunités, au plaisir de se venger d'un infidèle. Que sais-je moi? Le cœur est si bizarre, et les raisons qui le décident si singulières et si variées, qu'il est impossible de découvrir tous les ressorts qui le font mouvoir. Mais si nous nous faisons illusion sur les moyens de vous fixer, combien de fois aussi les hommes ne se trompent-ils pas sur les preuves de notre amour? S'ils avaient plus de délicatesse, ils en trouveraient mille qui prouvent plus que les faveurs les plus signalées.

Dites-moi donc, marquis, ce que j'ai fait à M. de Coulanges? Depuis un mois il n'a pas mis le pied chez moi. Cependant, sans reproche, je lui dis assez de douceurs quand il y vient. C'est un des plus aimables hommes que je connaisse. Je serai fâchée contre vous, si vous ne me l'amenez pas à mon retour de Versailles; je veux qu'il me chante lui-même les derniers couplets qu'il a faits. On dit qu'ils sont charmants.

LETTRE XLVI

Vous êtes trop bon, marquis, de vous être aperçu de mon absence. Si je ne vous ai pas écrit pendant mon séjour à la campagne, c'est que je vous savais heureux ; et cette idée me tranquillisait. J'ai senti qu'il fallait que l'amour eût ses droits ; comme ordinairement son règne n'est pas long, et que d'ailleurs l'amitié n'a rien à démêler avec lui, j'attendais patiemment qu'un intervalle de plaisir vous permît de lire mes lettres. Savez-vous ce que je faisais pendant ce temps-là ? Je m'amusais à combiner tous les événements qui devaient arriver dans l'état où je voyais votre société. J'ai prévu les tracasseries de la comtesse avec sa rivale ; j'ai pressenti que cela finirait par une rupture ouverte ; j'ai deviné que la marquise ne serait point du parti de la première, et qu'elle embrasserait la querelle de l'autre. La femme de finance n'est pas tout à fait si jolie que sa rivale ; raison décisive de se déclarer pour elle, et de l'appuyer sans danger. Quelle devait être la suite de tout cela ? la désunion qui s'est mise entre toutes ces

femmes. Que de révolutions, bon Dieu! depuis si peu de temps : il n'y a que votre bonheur qui n'en éprouve point. Vous trouvez tous les jours de nouvelles raisons d'aimer et d'estimer cette aimable comtesse. Croyez qu'une femme d'un mérite aussi réel, et d'une figure aussi intéressante ne peut que gagner à se faire connaître de plus en plus. Que rien n'affaiblisse donc l'estime que vous conservez pour elle. Vous avez, j'en conviens, obtenu l'aveu de son penchant pour vous ; mais en est-elle moins estimable? son cœur ne doit-il pas au contraire augmenter de prix à vos yeux, à proportion de la certitude que vous acquérez d'en être l'unique possesseur? Et quand même vous auriez obtenu de son penchant les preuves dont nous parlions la dernière fois, vous croiriez-vous en droit de la mésestimer? Je ne puis m'empêcher de le dire : vos pareils m'indignent toutes les fois qu'ils s'imaginent pouvoir manquer à mon sexe, et nous punir de nos faiblesses ; n'est-ce pas le comble de l'injustice et de la dépravation d'insulter encore à la douleur que nous cause leur changement? Ne peuvent-ils donc être inconstants sans être injustes? Les procédés injurieux devraient-ils jamais suivre les dégoûts qu'ils éprouvent? si nous sommes coupables, est-ce celui qui a profité de nos fautes, qui les a occasionnées, qui doit nous en punir? Conservez donc dans tous les temps les senti-

ments que vous avez pour la comtesse. Qu'une fausse opinion ne nuise point aux progrès qu'ils pourront encore faire dans votre cœur. Ce n'est point notre défaite par elle-même qui doit nous rendre méprisables à vos yeux. La façon dont nous sommes défendues, rendues, et conservées, doit seule être la mesure de votre estime ou de vos mépris.

Mme de La Fayette a donc trouvé que ma dernière lettre roulait sur un fonds un peu libre. Voilà ce que vos indiscrétions m'attirent; mais elle ne fait pas attention que je ne suis pas plus coupable en cela que le démonstrateur en anatomie. J'analyse l'homme métaphysique comme il dissèque l'homme physique. Croyez-vous que par scrupule il doive omettre dans ses opérations les parties de son sujet, qui peuvent offrir aux gens corrompus les occasions de se livrer aux saillies d'une imagination déréglée? Ce n'est pas le fond des choses qui fait l'indécence; ce ne sont point les mots, pas même les idées; c'est l'intention de celui qui parle, et presque toujours la dépravation de celui qui écoute. Mme de La Fayette était assurément la personne du monde que j'aurais soupçonnée le moins de me faire de pareils reproches; et je veux demain, chez la comtesse, la faire convenir de son injustice.

LETTRE XLVII

Moi, marquis, être étonnée des nouvelles agaceries que vous fait votre financière ! Je connais trop bien les femmes. Ne doutez pas un instant qu'elle n'emploie tous les raffinements de la coquetterie pour vous enlever à la comtesse : elle peut avoir du goût pour vous ; mais modérez là-dessus votre amour-propre ; le plus puissant motif qui la conduise, est, sans contredit, le désir de se venger. Sa vanité est intéressée à punir sa rivale d'avoir obtenu la préférence. Les femmes ne se pardonnent jamais ces choses-là : et si celui qui fait le sujet de la querelle n'est pas le premier objet de leur courroux, c est qu'elles ont besoin de lui pour exercer leur ressentiment. Vous avez rencontré dans la rivale de la comtesse précisément ce que vous exigez de celle-ci pour lui rester attaché. On vous offre d'avance le prix des soins que vous rendrez, et dont peut-être on vous dispensera, et je vois que vous serez assez peu délicat pour accepter ces offres. Il est donc écrit sur le cœur de tous les hommes, *à la plus facile.*

Mais ne devriez-vous pas rougir de mériter le

moindre reproche de la comtesse? Quelle femme encore paraissez-vous lui préférer! Une femme sans délicatesse, sans amour; une femme qui n'est conduite que par l'attrait du plaisir; plus vaine que sensible; plus voluptueuse que tendre; plus vive qu'affectueuse, elle ne cherche, elle ne chérit en vous que votre jeunesse, et tous les avantages qui l'accompagnent.

Vous sentez tout ce que vaut sa rivale : vous connaissez tous les torts que vous avez avec elle : vous convenez que vous êtes un monstre d'ingratitude, et cependant vous ne pouvez prendre sur vous de mériter votre grâce. En vérité, marquis, je ne vous comprends plus. Je commence à croire que Mme de Sévigné a raison (1), lorsqu'elle dit que son fils connaît ses devoirs, et qu'il en raisonne fort bien, mais que les passions l'emportent : en sorte que *ce n'est pas par la tête qu'il est fou, mais par le cœur.*

En vain me rappelez-vous ce que je vous ai dit autrefois sur la façon dégagée dont il fallait traiter l'amour. Souvenez-vous que dans ce temps-là je m'égayais plutôt par quelques réflexions badines, que je ne prétendais vous donner des avis en forme. N'oubliez pas non plus qu'il n'était question alors que d'un goût passager, que d'une maîtresse ordinaire; mais le cas où vous vous trouvez aujourd'hui

(1) Voyez les Lettres de Mme de Sévigné.

est bien différent ; vous verrez toutes les femmes de Paris, sans en trouver une seule que vous puissiez même comparer à celle que vous quittez si cruellement ; et par quelle raison encore ? parce que sa résistance blesse votre vanité. Quelle ressource nous reste-t-il donc désormais pour vous fixer ?

J'en conviens néanmoins avec vous : quand une passion est éteinte, elle se rallume difficilement. *On n'est pas plus le maître d'aimer encore, qu'on l'était de n'aimer point.* Je sens la vérité de toutes ces maximes ; je n'y rends hommage qu'à regret, dès que je considère qu'en connaissance de cause vous laissez l'excellent pour le pire ; que vous renoncez à un bonheur solide, à des plaisirs durables pour vous livrer à des goûts dépravés, à de purs caprices ; mais je le vois bien, toutes mes réflexions ne vous ramèneront pas. Je commence même à craindre de vous ennuyer avec ma morale ; et à parler vrai, je crois qu'il est assez ridicule à moi de vous prêcher la constance, tandis qu'il est bien décidé que vous n'aimez plus, *et que vous avez le cœur fou.* Je vous abandonne donc à votre mauvais destin, sans cependant renoncer à vous suivre dans vos nouveaux écarts. A quoi servirait de s'en affliger ? Voudrais-je prendre avec vous le ton d'un pédagogue ? Non assurément, nous y perdrions trop tous les deux. Je m'ennuierais, et je ne vous réformerais pas.

LETTRE XLVIII

Je ne vous le cèle point, marquis, vos procédés pour la comtesse m'avaient donné de l'humeur contre vous, et j'étais tentée de rompre tout commerce avec un homme aussi méchant que vous l'êtes. La facilité avec laquelle je me rends à vos instances me fait croire que mon amitié pour vous tient un peu de la faiblesse. Vous avez raison : ne vous être attachée qu'autant que vous suivriez mes conseils, ce ne serait pas être votre véritable amie. Plus vous devenez à plaindre, moins je dois vous abandonner; mais on n'est pas le maître d'un premier mouvement. Quelque effort que je fisse pour vous trouver moins coupable, l'intérêt que je prenais au malheur de mon amie l'emportait toujours. Il y avait des moments où je ne pouvais pas vous imaginer innocent, dès qu'une si belle personne se plaignait de vous. A présent que je vois sa situation s'adoucir tous les jours, je me fais presque un crime de la froideur de ma dernière lettre.

Je me contenterai donc désormais de la plaindre

sans vous importuner plus longtemps à son égard. Ainsi reprenons, s'il vous plaît, notre train ordinaire. Ne craignez plus mes reproches : je le vois, ils seraient aussi inutiles que déplacés.

LETTRE XLIX

Vous ne saviez donc pas, marquis, qu'il est souvent plus difficile de se débarrasser d'une maîtresse que de l'acquérir? Vous l'éprouvez cependant. Votre dégoût pour la femme de finance ne me surprend que parce qu'il n'est pas venu plus tôt. Quoi! n'ignorant pas quel est son caractère, vous pouvez penser que le désespoir qu'elle affecte, en voyant votre indifférence augmenter tous les jours, soit l'effet d'une passion véritable? Vous pouvez encore être la dupe de son manége! j'admire, et je plains votre aveuglement. Mais ne serait-ce point aussi la vanité qui aiderait un peu à fortifier votre illusion? A la vérité ce serait une vanité bien singulière que celle d'être aimé d'une pareille femme; mais les hommes sont si vains, qu'ils seraient flattés de l'amour de la courtisane la plus déterminée. En tout cas, détrompez-vous. Une femme que l'on quitte, quand elle est du caractère de votre belle, n'a, dans sa douleur, en vue que son propre intérêt. Elle s'efforce, par ses larmes et par son désespoir, de vous persuader que

votre personne et votre mérite font tous ses regrets que la perte de votre cœur est pour elle le comble de l'infortune ; qu'elle ne voit personne capable de l'en dédommager. Tous ces sentiments-là sont faux. Ce n'est point une amante affligée qui vous parle : c'est une femme vaine, désespérée d'avoir été prévenue, piquée du peu de pouvoir de ses charmes ; inquiète sur la façon de vous remplacer promptement, jalouse de se donner un air de sensibilité, de paraître digne d'un meilleur sort. Elle justifie en un mot cette pensée de M. de La Rochefoulcauld : *Les femmes ne pleurent pas tant leurs amants pour les avoir aimés, que pour paraître plus dignes d'être aimées.* C'est bien à D... à jouer le sentiment. En vérité il faut qu'elle ait de vous une idée bien singulière pour espérer de vous en imposer. Voulez-vous la connaître ? Le chevalier est actuellement sans affaire, engagez-le à vous remplacer auprès d'elle. Je ne recevrai pas deux lettres de vous, sans que vous me parliez de la facilité avec laquelle elle se sera consolée de vous avoir perdu. Une femme de son âge commence à craindre de ne pas retrouver ce qu'elle perd, et d'être obligée d'avilir ses charmes en prenant le premier qui se présentera. Sa douleur au reste peut être vraie ; mais assurément elle vous trompe sur les motifs qu'elle en donne. Dégagez-vous donc de ses chaînes sans scrupule. En vous piquant de constance

ou de délicatesse pour un pareil objet, vous me paraîtriez aussi ridicule que vous m'avez paru coupable, lorsque vous en avez manqué dans une autre occasion. Souvenez-vous, marquis, de ce que nous disait un jour M. de Coulanges : La constance est la vertu des gens d'un mérite borné. Ont-ils profité du caprice d'une femme aimable pour s'établir auprès d'elle? le sentiment de leur médiocrité les y fixe, il les intimide, il n'osent essayer de plaire à d'autres. Trop heureux d'avoir surpris son cœur, ils craignent d'abandonner un bien qu'ils désespèrent de pouvoir retrouver ailleurs : et comme un instant d'attention sur le peu qu'ils valent pourrait détromper cette femme sur leur compte, que font-ils alors? ils érigent la constance en vertu : ils font de l'amour une superstition : ils savent intéresser la raison à leur conserver un cœur qu'ils ne doivent qu'au caprice, à l'occasion, ou à la surprise. Gardez-vous de ressembler à de si minces personnages. Les cœurs sont la monnaie de la galanterie : les gens aimables sont des effets qui appartiennent à la société, leur destination est d'y circuler, et de faire le bonheur de plusieurs. Un homme constant est donc aussi coupable qu'un avare qui arrête la circulation dans le commerce. Il conserve un trésor qui lui est inutile, tandis que d'autres en feraient un si bon usage!

Qu'est-ce d'ailleurs qu'une maîtresse qu'on garde

par raison? quelle langueur ne règne pas dans son commerce? quelle violence ne faut-il pas se faire pour dire qu'on l'aime encore, tandis qu'il n'en est plus rien? Il est rare que la passion finisse en même temps des deux côtés : alors la constance est un vrai malheur; je la compare à ce tyran de l'antiquité, qui faisait expirer un homme vivant en l'attachant à un cadavre. Elle nous condamne au même supplice. Secouez un préjugé funeste à la liberté du commerce. Croyez-moi, suivez votre goût pour la femme de robe dont vous me parlez : elle pourra bien à la vérité vous ennuyer quelquefois, mais du moins ne vous dégradera-t-elle pas. Si, comme vous le dites, elle est aussi peu spirituelle qu'elle est belle, son règne ne sera pas long. Vous serez donc bientôt vacant, et je ne doute point qu'une autre ou même plusieurs galanteries ne succèdent à celle-là. Peut-être même n'en attendrez-vous pas la fin; car je vois par votre lettre que vous devenez un homme à la mode. Le nouveau système que vous vous êtes formé m'en rend certaine : on ne peut pas mieux s'arranger. Ne finir jamais une affaire avant d'en avoir une autre commencée; ne se retirer de la première qu'à proportion des progrès qu'on fait dans la seconde, rien de mieux : mais comme malgré de si sages précautions on pourrait se trouver au dépourvu, comme quelque événement au-dessus de la prévoyance hu-

maine pourrait troubler ces arrangements, avoir pour principe de toujours bien finir désormais avec toutes ses maîtresses, afin d'en retrouver quelqu'une qui vous occupe pendant les interrègnes, je vous l'avoue, marquis, c'est ce qui s'appelle s'arranger avec toute la prudence imaginable, et je ne doute pas que vous ne vous trouviez bien d'un plan aussi sagement conçu. Adieu.

Je ne sais en vérité comment j'ai le courage de vous écrire des lettres si longues et si folles : je trouve à vous entretenir un charme secret dont je pourrais me défier si je ne connaissais pas bien mon cœur. Cependant je fais réflexion qu'il est actuellement sans affaire : et je veux prendre garde à vous désormais : car très-souvent vous vous avisez de me dire des choses fort tendres, et je m'aviserais peut-être moi de les croire.

LETTRE L

Vous en plaisanterez tant qu'il vous plaira, marquis, je continuerai à vous dire que vous n'êtes point épris de la présidente. Croyez que je vois plus clair que vous-même dans vos propres affaires. J'ai connu cent honnêtes gens qui, comme vous, se prétendaient, de la meilleure foi du monde, amoureux, et qui dans la vérité du fait ne l'étaient en façon quelconque. Il en est des maladies du cœur comme de celles du corps : les unes sont réelles, les autres imaginaires. Tout ce qui vous attache à une femme n'est pas toujours de l'amour. L'habitude d'être ensemble, la commodité de se voir, la fuite de soi-même, la nécessité d'avoir quelque galanterie, le désir de plaire, l'espérance de réussir ; en un mot, mille autres raisons qui ne ressemblent point du tout à une passion : voilà la plupart du temps ce que vous prenez pour de l'amour, et les femmes sont les premières à fortifier cette erreur. Toujours flattées des hommages qu'on leur rend, pourvu que leur vanité en profite, rarement examinent-elles les

motifs auxquels elles les doivent. Après tout, n'ont-elles pas raison? elles y perdraient presque toujours.

A tous les motifs dont je viens de parler, vous pouvez en joindre encore un autre, tout aussi capable de vous faire illusion sur la nature de vos sentiments. La présidente est sans contredit la plus jolie personne de notre temps : elle est nouvellement mariée; elle a refusé l'hommage d'un des plus aimables hommes que nous connaissions. Rien sans doute ne flatterait davantage votre vanité, que de faire une conquête qui ne manquerait pas de vous donner cette célébrité après laquelle vous aspirez. Voilà, mon cher marquis, ce que vous appelez de l'amour ; et difficilement vous désabuserez-vous : car à force de vous persuader que vous en avez, vous parviendrez dans peu à croire fermement que ce penchant est réel. Ce sera quelque chose de fort singulier de voir un jour avec combien de dignité vous parlerez de vos prétendus sentiments ; avec combien de bonne foi vous croirez qu'ils méritent de la reconnaissance ; et ce qu'il y aura de plus plaisant encore, ce seront les déférences qu'on croira peut-être leur devoir. Mais malheureusement l'événement vous détrompera, et vous serez alors le premier à rire de l'air d'importance dont vous aurez traité une affaire aussi folle.

Voulez-vous que je vous dise jusqu'où je pousse l'injustice? Je suis très-persuadée que vous ne

deviendrez plus amoureux. Vous n'aurez désormais que des goûts passagers, des commerces frivoles, des engagements, des caprices ; tous les traits de l'amour glisseront sur vous. Vous n'éprouverez point à la vérité ses peines ; mais jouirez-vous de la moindre de ses douceurs ? pouvez-vous espérer de retrouver jamais dans les fantaisies auxquelles vous vous livrez, ces instants délicieux qui faisaient autrefois votre félicité suprême ! Je n'ai point envie de vous flatter, mais je crois devoir vous rendre cette justice : votre cœur est fait pour les plaisirs délicats. Ce n'est point vous que je rends responsable de la dissipation dans laquelle vous vivez, ce sont les jeunes fous que vous voyez. Ils appellent jouir, l'abus qu'ils font des plaisirs ; l'exemple vous entraîne. Mais cette ivresse tôt ou tard se dissipera, et vous verrez bientôt, du moins je le souhaite, que vous vous êtes trompé de deux façons sur l'état de votre cœur. Vous avez cru qu'il était épris de la présidente, vous reconnaîtrez votre erreur : vous avez pensé qu'il avait cessé d'être sensible pour.... mais je veux vous tenir la parole que je vous ai donnée. Peut-être viendra-t-il un temps où je pourrai plus librement vous exprimer ma pensée. Je réponds au reste de votre lettre.

Avouez-le, marquis, il fallait que vous fussiez bien désœuvré ce matin pour vous amuser à relire mes lettres. J'ajoute qu'il fallait même que vous eussiez

de l'humeur pour vous porter à les critiquer. Quelque partie brillante, quelque rendez-vous flatteur avaient sans doute manqué. Mais je ne veux point éluder la difficulté. Je vous parais donc me contredire quelquefois? Si je vous avouais que cela peut bien être ; si je vous faisais la même réponse que faisait l'autre jour M. de La Bruyère à quelques critiques : *Ce n'est pas moi qui me contredis, c'est le cœur sur lequel je raisonne.* En pourriez-vous conclure raisonnablement que tout ce que je vous ai dit est faux? Je ne le crois pas. Mais que sais-je en effet, si, entraînée par les situations où vous vous trouviez, je n'ai point paru détruire ce que j'avais avancé dans des occasions différentes? Que sais-je, si vous voyant prêt à donner dans un travers je n'ai point poussé trop loin des vérités qui, dites faiblement, ne vous auraient peut-être pas ramené? Que sais-je, en un mot, si m'étant intéressée au bonheur d'une amie, l'envie de la servir n'a pas quelquefois diminué ma sincérité.....? mais je suis bien bonne de répondre sérieusement à la tracasserie que vous me faites. Ne devais-je pas voir d'abord qu'il y a plus de malignité dans votre lettre que de véritable envie de me critiquer? Ce sera, je vous assure, la dernière fois que vous abuserez de ma simplicité. Je vais me consoler de cette perfidie avec..... c'est quelqu'un qui assurément n'est pas aussi méchant que vous.

Quel dommage que vous ne soyez pas une femme! J'aurais un si grand plaisir à disserter avec vous sur les nouvelles coiffures! Je n'ai jamais rien vu de si extravagant que leur hauteur. Au moins, marquis, songez que si la présidente n'en a pas une incessamment, vous ne pouvez plus avec décence lui rester attaché.

LETTRE LI

C'est donc une affaire décidée ! quoi que j'en dise, vous voilà le tenant de la présidente : on vous a sacrifié un rival aimé, et vous triomphez. Que votre vanité est prompte à faire son profit de tout ! Je rirais bien, si votre prétendu triomphe aboutissait à vous faire donner un beau matin votre congé. Car il pourrait fort bien se faire que ce sacrifice, dont vous vous glorifiez aujourd'hui, ne fût qu'une feinte. Depuis le temps que vous vivez avec les femmes, vous ne vous êtes donc pas encore fait un principe de vous défier de tous les sentiments qu'elles affectent? Mais si la belle vous avait pris seulement pour réveiller dans le cœur de son Céladon un amour qui commençait à devenir languissant ; si vous n'étiez que l'instrument de la jalousie de l'un et de l'artifice de l'autre, serait-ce un miracle? La présidente est peu fine, me direz-vous, et par conséquent incapable d'une pareille ruse. Mon cher marquis, l'amour est un grand précepteur, et les plus bêtes (à tous autres égards) ont très-souvent un discernement plus fin, plus juste et

plus sûr que tout autre, lorsqu'il y va de l'intérêt de leur cœur. Mais laissons la thèse particulière, et voyons les hommes en général dans la situation où vous vous trouvez.

Ils croient, comme vous, que le sacrifice qu'on leur fait d'un rival suppose leur supériorité sur lui. Eh ! combien de fois arrive-t-il que ce sacrifice n'est qu'un jeu? S'il est sincère, ou la belle avait aimé ce rival, ou elle ne l'avait pas aimé. Si elle l'avait aimé, dès qu'elle le quitte, c'est une preuve certaine qu'elle ne l'aime plus ; et dans ce cas quelle gloire tirer d'une pareille préférence? Si elle ne l'avait pas aimé, que conclure à votre avantage de la prétendue victoire que vous remportez sur un homme qui lui était indifférent?

Il est encore un autre cas où vous pouvez être préféré, et l'être sans que la préférence doive vous flatter davantage : c'est lorsque la vanité de la belle que vous attaquez est plus forte que son penchant pour l'amant disgracié. Votre rang, votre figure, votre réputation, votre fortune, peuvent la déterminer en votre faveur. Il est même rare (je le dis à la honte des femmes, et les hommes ne sont pas moins ridicules qu'elles à cet égard), il est rare, dis-je, qu'un amant, qui n'a que son amour et ses grands sentiments à présenter, tienne longtemps contre un homme qu'on désigne par sa qualité, ou par sa place,

qui a des gens, une livrée, un équipage, etc. Dès que l'amant le plus tendre peut faire rougir une femme, dès qu'elle n'ose avouer son vainqueur, dès qu'elle n'ose même se faire un mérite de le sacrifier, je le prédis, son règne ne sera pas long. Elle ne sera embarrassée que de choisir dans toutes les bonnes raisons qu'elle aura de le quitter. Ainsi le défunt de la présidente était un conseiller, sans doute aussi fade, aussi empesé que sa perruque. Quelle figure contre un homme de cour, et contre un guerrier tel que vous !

Eh bien ! croirez-vous une autre fois à mes prophéties ? Que vous avais-je dit ? Le chevalier a-t-il trouvé tant de difficultés à persuader votre Pénélope ? Cette femme désolée et prête à se percer le cœur, en moins de quinze jours vous donne un successeur, l'aime, le lui prouve, en est méprisée : est-ce perdre trop de temps ! Qu'en pensez-vous ?

LETTRE LII

Oui, marquis, c'est à mon amitié, c'est à mes conseils que la comtesse doit la tranquillité dont elle commence à jouir, et je ne conçois pas le chagrin que vous cause l'indifférence qu'elle vous marque. Il s'en faut donc beaucoup que j'aie envie de vous plaindre : votre douleur ne part que d'une vanité blessée. Les hommes sont bien injustes : ils veulent qu'une femme les regarde toujours comme des objets intéressants pour elle, tandis qu'eux, en la quittant, n'ont ordinairement rien oublié pour la convaincre qu'ils la dédaignaient. Eh ! que vous importe, dites-le-moi, la haine ou l'amour d'une personne que vous n'aimez plus ! Votre jalousie contre le petit duc est si déraisonnable, qu'elle m'a fait éclater de rire. N'est-il pas tout simple, tout naturel, qu'une femme se console de votre perte, en écoutant un homme qui sent mieux que vous le prix de son cœur ? Et de quel droit, s'il vous plaît, vous en plaignez-vous ? Examinez votre conscience ; convenez que Mme de Sévigné a raison : vous avez le cœur fou, mon pauvre marquis !

Malgré tout cela, le parti que vous me proposez m'a paru assez plaisant. Je conçois qu'il y aurait de la douceur à vous aider dans votre projet de vengeance contre votre infidèle. Quand ce ne serait que par dépit, et pour la singularité du fait, nous devrions nous aimer. Mais tous ces jeux-là tournent mal ordinairement. L'amour est un traître qui nous égratigne, lors même que l'on ne voudrait que jouer avec lui. Ainsi, marquis, conservez votre cœur : je me ferais scrupule d'ôter du commerce un effet si précieux. D'ailleurs, je suis si ennuyée des fadeurs des hommes, que je ne veux plus désormais avoir que des amis. On a toujours maille à partir avec un amant. Je commence à sentir le prix du repos, et j'en veux jouir. J'y reviens néanmoins encore. Il serait fort singulier que vous allassiez vous mettre dans la tête que vous avez besoin d'être consolé, et que ma situation exige le même secours, parce que le marquis de ..... est parti pour son ambassade. Détrompez-vous : mes amis me suffisent, et, si vous voulez rester de ce nombre, ne vous avisez pas au moins de me conter fleurette davantage, sinon..... Adieu, marquis.

LETTRE LIII

Oh! pour le coup je quitte la partie, si vous persistez à me parler sur le même ton. Quel démon vous a inspiré de remplacer les absents? Peut-on lutiner quelqu'un comme vous le fîtes hier au soir? Je ne sais comment vous vous y prîtes, mais quelque envie que j'eusse de me fâcher de vos propos, il me fut impossible de trouver de la colère contre vous. Je ne sais où ceci aboutira. Ce qu'il y a de certain, c'est que vous aurez beau faire, il est bien décidé que je ne veux point vous aimer, et qui pis est, que je ne vous aimerai jamais : oui, monsieur, jamais. Eh! mais, en vérité, c'est une chose étrange : vouloir persuader à une femme qu'elle est affligée, qu'elle a besoin d'être consolée, quand elle vous assure que tout cela n'est pas, et qu'elle n'a besoin de rien, c'est pousser les choses jusqu'à la tyrannie. De grâce, faites un peu de réflexion sur la folie qui vous passe par la tête. Serait-il décent, dites-moi, que j'allasse prendre la place de mon amie? Qu'une

femme qui vous a servi de Mentor, qui a fait avec vous le rôle de mère, allât prétendre à celui d'amante ? Scélérat que vous êtes ! si vous avez quitté si promptement une femme jeune et jolie, que feriez-vous d'une vieille fille telle que moi (1)? Peut-être voulez-vous tenter ma conquête, pour savoir si pour moi l'amour est le même dans la pratique que dans la spéculation. Ne vous mettez pas dans les frais d'une séduction. Je vais satisfaire sur-le-champ votre curiosité.

Vous savez que tous tant que nous sommes, nous n'agissons guère suivant nos principes ; eh bien ! c'est là précisément ce que vous verriez dans le commerce galant que vous voudriez lier avec moi. Tout ce que je vous ai dit sur les femmes et sur l'amour ne vous a point appris la façon dont je me conduirais dans l'occasion. Il y a bien de la différence entre sentir et penser, entre parler pour son compte, et penser pour celui des autres. Vous trouveriez donc encore chez moi bien des singularités qui peut-être vous déplairaient. Je ne sens point comme les autres femmes. Vous pourriez les connaître toutes, sans connaître Ninon ; et croyez-moi, ce que vous découvririez de nouveautés ne vous récompenserait pas de

(1) Mlle de Lenclos a fait des passions dans un âge fort avancé. Voyez les auteurs cités dans la lettre préliminaire.

la dépense que vous feriez pour me plaire. Vous avez beau exagérer le prix que vous mettez à ma conquête, je vous en avertis, vous faites trop de déboursés en espérance : je ne me sens pas capable de vous en tenir compte. Restez dans une carrière plus brillante. La cour vous offre mille jolies femmes, avec lesquelles vous ne risquez pas comme avec moi de vous ennuyer à philosopher, à avoir de l'esprit. Je ne puis cependant vous dissimuler que je n'aurais pas été fâchée de vous avoir vu aujourd'hui. J'ai eu toute l'après-midi la tête rompue par la dispute sur les anciens et les modernes. J'en ai encore de l'humeur ; je serais presque tentée de convenir avec vous que je ne suis pas encore assez sur le retour pour m'occuper uniquement l'esprit de science, et surtout de messieurs les anciens. Si vous saviez vous contenir, et me dire moins de douceurs, il n'est pas douteux que je vous préférerais à tout autre pour venir égayer des occupations si sérieuses. Mais vous êtes un homme si intraitable, si méchant, que je n'ose presque vous prier de venir souper demain avec moi. Je me trompe, quand je dis demain, car il est deux heures après minuit, et je réfléchis que ma lettre ne vous sera rendue qu'à midi. Ainsi c'est aujourd'hui que je vous attends. Vous plaindrez-vous ? Voilà un rendez-vous bien en forme. Mais que cette facilité vous prouve que je ne vous crains pas trop, et que je

ne croirai de vos fleurettes que ce que je jugerai à propos. Vous entendez que ce ne sera pas à moi à qui l'on en fera accroire sur cet article. Je connais si bien les hommes...

LETTRE LIV

Il n'est plus temps, marquis, de vous dissimuler les véritables sentiments de la comtesse à votre égard. Tant que j'ai pu garder son secret sans trahir l'amitié que j'ai pour vous, je l'ai fait : mais si je vous cachais ce que je vais vous apprendre, vous pourriez peut-être un jour m'en faire de justes reproches. De quelques infidélités que vous soyez coupable, quelque soin qu'on ait pris de vous persuader qu'on vous avait totalement oublié, vous n'avez jamais cessé d'être tendrement aimé. Quoiqu'on ait essayé de vous punir par une indifférence affectée, on ne voulait cependant pas se priver du plaisir de vous voir, et c'est par complaisance pour la comtesse que je vous ai fait quelques agaceries : elles pouvaient vous attirer plus souvent chez moi. Mais toutes ces ressources n'ont pu satisfaire un cœur profondément blessé, et elle est sur le point d'exécuter un dessein auquel je me suis longtemps opposée. Vous en serez instruit par vous-même, en lisant la lettre qu'elle m'écrivit hier, et que je joins ici :

LETTRE DE LA COMTESSE A MADEMOISELLE DE LENCLOS.

« Si vous voulez, ma chère Ninon, rester mon amie, cessez de combattre ma résolution ; vous savez qu'elle n'est point l'ouvrage d'un moment. Ce n'est le fruit ni d'un dégoût momentané, ni d'un dépit imprudent, ni du désespoir. Je ne vous l'ai pas caché. La possession du cœur du marquis de Sévigné aurait fait ma félicité suprême, si j'eusse pu me flatter de le fixer pour toujours. J'étais bien certaine de le perdre, si j'eusse eu pour lui des bontés qu'il exigeait de moi. Son inconstance m'a appris que la conduite opposée n'était pas un moyen sûr de conserver un amant. Il faut donc renoncer pour jamais à l'amour, puisque les hommes sont incapables d'avoir avec une femme une liaison plus tendre, mais aussi pure que celle de la simple amitié.

» Vous ne l'ignorez pas vous-même, je ne suis point encore assez bien guérie pour n'être pas tou jours troublée toutes les fois que je vois le marquis. La fuite est le seul remède à ce mal, et c'est celui que je veux employer. Je ne crains point, au reste, ce qu'on dira dans le monde sur ma retraite à la campagne. J'ai prévenu ceux qui pourraient en être surpris. On sait que je viens de gagner un procès

considérable contre les héritiers de mon mari. J'ai fait entendre que j'allais prendre possession de la terre de..... que l'on m'avait contestée. J'enlèverai donc au public la satisfaction maligne d'interpréter mon goût pour la solitude, et au marquis jusqu'au soupçon qu'il y ait la moindre part. Voici son portrait et ses lettres. Grand Dieu, quelle est donc ma faiblesse ! devrait-il tant en coûter à mon cœur pour se détacher d'un bien aussi funeste à mon repos..... Mais c'en est fait, et ma résolution ne peut plus changer. Plaignez-moi cependant, et souvenez-vous bien, ma chère amie, de la parole que vous m'avez donnée de lui marquer de ma part l'indifférence la plus parfaite. Quiconque rompt avec éclat annonce du ressentiment et du regret d'y être forcé ; c'est une honnête façon de dire qu'on ne demanderait pas mieux que d'être apaisée : et comme je n'ai nulle envie de renouer avec le marquis, rendez-lui ce que je joins ici, mais de la façon dont nous sommes convenues ; engagez-le surtout à me faire la même restitution. Vous pourrez lui dire que le soin que je dois à mes affaires m'oblige à quitter Paris pour quelque temps : mais ne lui parlez jamais de moi la première.

» Je serais inconsolable de vous quitter, ma chère Ninon, si je n'espérais pas vous trouver dans ma solitude. Vous écrivez volontiers à vos amis : si vous les

jugez sur la tendresse et l'estime qu'ils ont pour vous, vous n'en avez pas un plus digne de ce titre que moi. Je compte donc sur vos lettres, jusqu'au moment où vous viendrez partager ma retraite. Vous connaissez mes sentiments pour vous. »

Je n'ai point de conseils à vous donner, marquis, sur ce que vous venez de lire ; la seule grâce que j'attends de vous, c'est de ne jamais me compromettre sur l'indiscrétion que je commets, et que la comtesse aurait raison de ne me pas pardonner. Tout ce que je puis dire, pour me justifier à mes propres yeux, c'est que vous l'avez trop aimée pour que sa résolution vous soit absolument indifférente : si j'ai rencontré juste, j'aurais trahi l'intérêt des deux en vous la laissant ignorer.

LETTRE LV

Je suis enchantée de tout ce que vous avez fait, et vous êtes charmant. N'en doutez point, vos procédés, mes instances, et mieux que nous tous, l'amour vaincra la résistance de la comtesse. Tout doit la déterminer à recevoir l'offre que vous lui faites de votre main. Je pourrais même dès à présent vous assurer que la fierté seule résiste à nos efforts et à son propre penchant. Je la pressais vivement ce matin de se décider en votre faveur. Son dernier retranchement a été la crainte de nouvelles infidélités de votre part. « Rassurez-vous, lui disais-je ; une preuve que le marquis vous restera fidèle, c'est qu'il s'est détrompé des autres femmes, en les comparant à celle qu'il quittait. Les honnêtes gens n'ont qu'une certaine quantité de travers à se permettre. Le marquis a eu ceux que son âge et sa condition semblaient justifier. Il se les est permis dans un temps où ils étaient pardonnables Il a pris tous les ridicules du jour. Il a payé par là le tribut à la mode : il pourra donc désormais être raisonnable impunément ! On ne peut plus

guère, à la vérité, paraître amoureux de sa femme, mais c'est une faiblesse qu'on lui pardonnera dès qu'on vous aura vue. Vous ne risquez donc rien, comtesse ; vous avez vous-même donné dans les airs de petite maîtresse. Vous étiez trop raisonnable au fond, pour ne pas vous lasser bientôt d'un pareil personnage, vous y avez renoncé : le marquis vous imite. Oubliez donc tous les écarts. Voudriez-vous avoir à vous reprocher la mort d'un homme aussi aimable? Ce serait un procédé qui crierait vengeance. »

En un mot, j'ai prié, j'ai pressé ; on est cependant encore dans l'irrésolution : mais je ne doute point que vous n'acheviez bientôt de vaincre une résistance dont peut-être on se trouve déjà fort embarrassée.

Eh bien! marquis, si l'agitation que vous cause tout ceci, vous donnait le loisir d'examiner ce que je vous dis depuis quelques jours, ne seriez-vous pas tenté de me croire encore en contradiction avec moi-même? Je vous avais d'abord conseillé de traiter l'amour un peu cavalièrement et de n'en prendre que ce qu'il fallait pour vous amuser. Vous deviez n'être que galant, et ne tenir aux belles que par des liens faciles à rompre ; je vous parlais alors dans la thèse générale : et, relativement au cas que vous deviez faire des femmes ordinaires, pouvais-je devi-

ner que vous seriez assez heureux pour en rencontrer une qui, comme la comtesse, réunirait les charmes de son sexe à toutes les qualités de l'honnête homme? Quelle doit être votre félicité? Vous allez posséder dans la même personne, et l'ami le plus estimable, et la maîtresse la plus charmante. Daignez m'admettre pour tiers dans votre amitié, et mon bonheur égalera le vôtre; en peut-on jamais goûter de plus grand que lorsqu'on partage celui de ses amis?

FIN

TABLE DES MATIÈRES

Envoi des Mémoires à *M. Lant... de Damm*..... I

Envoi des lettres à *Madame* ***..... V

Mémoires sur la vie de Ninon de Lenclos..... 1

Lettres de Ninon de Lenclos au marquis de Sévigné..... 99

E. GREVIN — IMPRIMERIE DE LAGNY — 12-20.

Universitas
BIBLIOTHECA
Ottaviensis

Bibliothèques
Université d'Ottawa
Echéance

Libraries
University of Ottawa
Date Due

OCT 23 2005

U024 OCT 2005

a39003 001095420b
DC 130 .L5L3B 1920
LETTRES DE NINON DE LE